

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

IMPRIMERIE DE J. TASTU,
RUE DE VAUGIRARD, N° 36.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN,

DEPUIS SA FONDATION

JUSQU'A LA PAIX D'YASSY, EN 1792;

AVEC DES PIÈCES JUSTIFICATIVES ET UNE CARTE DE L'EMPIRE OTTOMAN;

PAR M. DE SALABERRY,

MEMBRE DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

TOME DEUXIÈME.



PARIS.

BAUDOUIN FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE DE VAUGIRARD, N° 36.

1824

HISTOIRE
DE L'EMPIRE OTTOMAN,
DEPUIS SA FONDATION
JUSQU'A LA PAIX D'YASSI, EN 1792.

LIVRE IX.

Premier traité d'alliance entre les Ottomans et les Français. — Visiriat de Loufty-Pacha. — Sa disgrace; cause remarquable de cet événement; son éloge. — Rustan fait Grand-Visir. — Soliman épouse Roxelane. — Le prince Mustapha; sa catastrophe. — Mort de Zéangir autre fils de Soliman. — Mort des enfans de Mustapha. — Conquête du Bannat de Temeswar. — Faux Mustapha; conspiration de Bajazet, fils de Roxelane, contre Soliman; — Mort de Roxelane. — Guerre de Sélim et de Bajazet, fils de Soliman. — Fuite de Bajazet en Perse; sa mort. — Victoire navale de Gerbes. — Fondation de Solimanhié. — Attaque de l'île de Malthe. — Levée du siége de Malthe; guerre de Hongrie; siége de Zijeth. — Prise de Zijeth. — Mort de Soliman. — Réflexions sur son règne et sur ses lois.

TANT de faits mémorables, tant de grands événemens sembleraient appartenir à un long règne, et cependant Soliman commandait à 1542.

peine depuis vingt années aux Ottomans et à la victoire. Il méritait sa haute renommée, car si sa haine était terrible, son amitié était utile et sincère. Le roi de France l'éprouva dans ce tems-là même où il venait de conclure solennellement la première ligue offensive et défensive qu'ait formée un monarque chrétien avec l'empire du Croissant. Cette transaction influa trop sur les relations héréditaires des deux peuples, pour ne pas mériter quelque développement.

Un premier traité d'alliance et de commerce avait déjà été secrètement convenu, sous le nom de trêve marchande, entre Soliman et François I, dès l'année 1525. Cette fois, les deux souverains alarmés des préparatifs de Charles-Quint, dressèrent un pacte offensif et défensif, dont le protonotaire Montluc, depuis évêque de Valence, fut l'agent public. Les conditions en restèrent secrètes; et si le changement des circonstances en empêcha l'exécution entière, du moins Soliman, lié par cet engagement, ne cessa de montrer la bonne foi d'un prince religieux et la vigilance d'un allié fidèle. Dès 1525 il écrivait à François I : « Vous avez
» envoyé à ma Sublime Porte, qui est le refuge
» des rois, un homme de confiance, nommé
» Frangipani : j'ai connu par son rapport qu'un

» ennemi s'était emparé de vos terres, et vous
» tenait dans une dure prison. Ce sont les acci-
» dens de la guerre; il n'est pas rare de voir
» des rois dans les fers. Servez-vous de votre
» courage, et ne vous laissez pas abattre. C'est
» ainsi que mes glorieux ancêtres (que Dieu
» illumine le lieu de leur repos) se sont plus à
» affronter les périls au milieu des combats et
» à braver les adversités de la vie. Moi-même,
» pour marcher sur leurs traces, je tiens mon
» cheval toujours sellé et mon cimeterre à mon
» côté, pour conquérir les royaumes et ren-
» verser les forteresses. Que Dieu vous comble
» de ses dons; votre envoyé vous rendra de
» vive voix la réponse à vos demandes; comptez
» sur ce qu'il vous dira. »

Aussi l'intervention de la France fut utile auprès de la Porte dès les premiers tems de ce pacte d'amitié. Après la levée du siége de Corfou, les Vénitiens sentirent que leurs dangers n'étaient qu'éloignés momentanément, que tout le poids de la guerre retombait sur leur république qui soudoyait presque seule, par ses subsides, les armées espagnoles et allemandes; ils songèrent à obtenir de Soliman la paix ou du moins une longue trève, et ils eurent recours à la médiation de François I. Charles-Quint,

lui-même, occupé des troubles religieux de l'Allemagne, désirait être compris dans cette pacification. Le connétable de Montmorenci, l'ame des conseils de François I, ne s'y refusait pas. Il est digne de remarque que le chef d'un gouvernement, qu'on a toujours cru étranger aux combinaisons politiques des cours d'Europe, ait prouvé dans cette circonstance qu'il savait mieux connaître et mieux défendre les intérêts du monarque chrétien, son allié, que le ministre même auquel ils étaient confiés. Soliman mandait au roi de France : « Charles, roi d'Es» pagne, désire et recherche, par votre média» tion, une trève auprès de ma Sublime Porte.
» Constant dans la fraternité qui a existé jus» qu'ici entre vous et moi, je la confirme de
» nouveau par ma foi impériale, et je déclare
» que si le roi d'Espagne veut obtenir une trève,
» et que ce soit votre désir qu'il l'obtienne, je
» veux qu'il commence par remettre entre vos
» mains toutes les provinces, terres et forte» resses qu'il vous a enlevées. Lorsqu'il aura
» rempli cette condition, vous en donnerez avis
» à ma Sublime Porte, et je ferai tout ce qui
» pourra vous plaire : elle sera ouverte à qui» conque s'y présentera de votre part, soit pour
» que j'accorde la paix, soit pour que je déclare
» la guerre à notre ennemi commun. »

Charles-Quint ne voulut pas se soumettre à de telles conditions. Les Vénitiens firent la paix; il leur en coûta plusieurs de leurs possessions de l'Archipel, et dans la Morée Malvoisie, et Napoli de Romanie. La guerre continua entre François I et Charles Quint. Soliman secourut le roi de France, et lui envoya la lettre suivante, par le capitaine Paulin : « Gloire des princes de la » religion de Jésus, possesseur de toute majesté » et de toute grandeur, François, roi de » France; à la prière que m'a faite votre mi- » nistre Paulin, j'ai fait partir ma redoutable » flotte et mon capitan-pacha pour concourir » à la ruine de vos ennemis. Prenez garde que » ceux que vous combattez ne vous trompent; » ils ne consentiront jamais à la paix qu'ils ne » vous sachent déterminé à ne jamais faire cesser » la guerre. Que Dieu bénisse ceux qui estiment » mon amitié, et qui sont protégés par mes » armes victorieuses. »

Barberousse vint se joindre aux Français dans la rivière de Gênes. Les lis et le croissant réunis attaquèrent la ville de Nice. Le marquis Duguast arriva à tems pour la délivrer; la flotte ottomane reprit la route de Constantinople avant le retour de la mauvaise saison. Soliman avait prouvé qu'il était un allié fidèle, pourquoi

faut-il qu'il ait montré aux dépens de sa gloire, quand il entra en Hongrie pour la troisième fois, qu'il pouvait être un protecteur perfide.

Jean Zapoli n'existait plus; le prince Etienne, son fils, avait pour tutrice, sa mère, Isabelle, sœur de Sigismond, roi de Pologne. Ferdinand d'Autriche réclama la Hongrie, aux termes du traité fait avec Jean Zapoli; mais le moine Georges, connu depuis sous le nom de cardinal Martinusius, gouvernait et la princesse et l'Etat. A son instigation elle ne fit point un refus formel, mais elle se procura, par des délais, le tems d'appeler Soliman.

Voyant qu'on ne cherchait qu'à le jouer, Ferdinand entra à main armée pour soutenir ses droits. Le pacha de Belgrade avait déjà mis ses troupes en fuite, auprès de Bude, lorsque le redoutable protecteur d'Isabelle et du jeune roi arriva.

La princesse crut voir en lui son plus ferme appui, et les grands du royaume lui amenèrent eux-mêmes leur souverain. Soliman le prit dans ses bras, ordonna même à deux de ses fils qui l'accompagnaient de caresser le faible enfant qu'il venait protéger. Mais dans le même moment les janissaires se saisissaient des portes de Bude. Isabelle fut forcée d'enjoindre aux com-

mandans de toutes les places de recevoir une garnison ottomane. Les églises furent changées en mosquées; des cadis rendirent la justice au nom du sultan spoliateur; il laissa seulement aux Hongrois quelques juges nationaux, et permit que la moitié des églises s'ouvrissent à l'exercice toléré de leur religion.

L'affliction de la reine Isabelle ne fut comparable qu'à la lâcheté de Ferdinand. Il n'espérait plus rien de la force des armes, et ne pouvait se résoudre à voir les Ottomans maîtres de la plus riche partie de cette Hongrie, qu'il regardait, avec raison, comme son héritage légitime, si les traités pouvaient jamais balancer le droit du plus fort. Le frère de Charles-Quint, le roi des Romains, le successeur de l'empire d'Occident, s'abaissa jusqu'à solliciter de Soliman l'investiture du royaume à titre de vassal et de tributaire, aux mêmes conditions enfin qu'avait régné Jean Zapoli. Pour prix des plus riches présens et de la plus honteuse démarche, les ambassadeurs de Ferdinand ne lui rapportèrent qu'un refus. Le sultan fit attendre deux jours sa réponse; enfin, le grand-visir Rustan déclara que si le prince autrichien voulait la paix, il devait rendre toutes les places qu'il possédait dans la Hongrie, et payer un tribut même

pour ses Etats héréditaires. Soliman laissa la Transilvanie au prince-roi Etienne Zapoli, pour ne pas paraître le dépouiller entièrement. Il fit de la Basse-Hongrie une province ottomane, et quitta son armée en disant fièrement que Ferdinand ne méritait pas qu'il restât pour le combattre.

Le nom de Rustan vient de frapper les regards. Cet homme fameux par ses talens et par ses crimes, avait succédé dans le visiriat à l'habile et vertueux Loufti-Pacha, dont la disgrâce éclatante fait époque dans l'histoire ottomane; elle fut la suite de son zèle ardent pour le maintien des lois et la preuve du respect que les musulmans portent aux femmes.

Le sévère et religieux visir avait porté les peines les plus rigoureuses contre le libertinage et les femmes débauchées. Une de ses malheureuses victimes du vice fut surprise en contravention aux lois de police de Loufti; il ordonna qu'on la mutilât à coups de rasoirs; et le genre de châtiment se trouva blesser la décence presque autant que le crime lui-même. Le visir avait épousé une sœur de son maître: la princesse, partageant l'indignation publique, lui reprocha amèrement d'avoir ordonné un pareil supplice. « Il est fait pour le crime, reprit fièrement le

» grand-visir, et désormais telle sera la peine » réservée à toutes les femmes qui se déshonoreront au mépris de la religion et des lois. » A ces mots la sultane l'accabla d'injures. Loutfi furieux saisit une masse d'armes pour l'en frapper. Les esclaves, les eunuques de la princesse accoururent à ses cris, et chassèrent à coups de poing le grand-visir de l'appartement de sa femme. Il avait levé la main sur une musulmane, sur une sultane, sœur de son maître, sur une princesse dont le privilége est d'avoir son époux pour premier esclave. Soliman blâma hautement son ministre et le sacrifia. Loufti-Pacha dépouillé de sa dignité, dont Rustan fut revêtu, alla mourir en exil à Demotica. Les titres les plus estimables honorèrent sa vie, son ministère et sa disgrace, sans justifier sa rigueur et ses violences; mais le nom de Loufti-Pacha est associé à tous les réglemens sages et utiles qui ont immortalisé le règne de Soliman I. Ce grand-visir célèbre, qui réunit au caractère le plus ferme les connaissances les plus vastes, a laissé un ouvrage d'économie politique, qui fait honneur à sa droiture et à ses lumières. Il est connu sous le nom d'*Assaf-Nameh*, ou le Miroir des visirs, et traite des mœurs et du caractère d'un grand-visir; de la conduite qu'il doit tenir entre le

sultan et le peuple ; de l'administration militaire ; de l'ordre du trésor public ; du gouvernement du peuple. L'estime et la reconnaissance des Ottomans prouvent que le vertueux Loufti-Pacha joignait toujours l'exemple aux préceptes dans sa conduite comme dans ses écrits.

Cependant le mortel tout-puissant qui pouvait se croire au-dessus des souverains, en les voyant fléchir le genou devant son orgueil, ne tarda pas à reconnaître qu'il n'était pas au-dessus de la nature ; le poids de l'affliction lui fit courber la tête et le fit rentrer par un coup imprévu dans le rang des créatures humaines soumises au joug commun de la douleur. A son retour de la Hongrie, en 1543, Soliman perdit le jeune Mahomet, celui de ses fils qui lui était le plus cher, un des enfans que lui avait donnés Roxelane, sa sultane favorite. Mais si sa profonde affliction ne le distingua pas de tous les pères, la consolation qu'il chercha fut digne et du cœur le plus tendre et de l'ame la plus grande. Pour honorer la mémoire de son fils, il délivra une foule d'esclaves des deux sexes, et fonda la magnifique mosquée appelée Shazadé-Agiannit.

Cinq ans étaient à peine écoulés depuis que ce fils chéri de Soliman avait subi inopinément

la loi commune de la mort, lorsque ce prince trompé, devint lui-même le bourreau de cinq autres de ses enfans qu'il fit mourir successivement.

Nous avons nommé Roxelane, et déjà l'on voit Soliman devenir l'instrument aveugle de la haine d'une marâtre, et faire couler son propre sang. Une heureuse esclave, appelée Bospharone, donna la première un fils à cet illustre sultan. Le jeune prince fut appelé Mustapha. Bientôt une rivale, plus fameuse encore par son adresse, son ambition, ses artifices que par sa beauté, sortit de la foule des femmes qui peuplent le sérail impérial; elle supplanta la sultane favorite, et captiva son maître au point de se faire affranchir, d'obtenir le rang, la dot et jusqu'au nom d'épouse légitime.

Ce n'était point assez pour Roxelane, elle voulait que le trône appartînt à un des fils qu'elle avait donnés à Soliman. Elle était mère de Mahomet, qui venait de mourir; elle l'était aussi de Sélim, de Bajazet et de Zéangir.

Mais le prince Mustapha joignait au droit d'aînesse l'amour du peuple et celui des soldats. Sa perte était nécessaire à l'intérêt de Roxelane; et Roxelane la jura. Depuis Bajazet Ier, l'exemple d'Iamb-Chélébi, celui de Zizime, de Coroud

et d'Achmet, n'annonçaient que trop quel sort attendait les princes ottomans à l'avènement de leur frère.

La haine, l'adresse et l'ascendant de Roxelane faisaient croire à Mustapha qu'il ne succéderait pas à l'empire sans avoir de grands obstacles à surmonter; il devait craindre que celui de ses frères qui deviendrait son maître ne le fît périr; il pensait donc pouvoir, sans crimes, ménager d'avance les dispositions de l'armée, préparer l'affection des grands de l'empire au maintien de ses droits. Ces mesures prématurées, que le prince ne cacha pas assez soigneusement, fournirent à la calomnie le prétexte de publier avec quelque vraisemblance que Mustapha voulait imiter l'exemple du sultan Sélim, et qu'il avait dessein de détrôner, même de faire périr son père. Assurée du muphti et du grand-visir Rustan, l'implacable Roxelane agissait, et ne se montrait pas.

Il ne manquait qu'une occasion pour faire jouer des ressorts si habilement préparés. Le visir persuada au sultan qu'une nouvelle guerre contre la Perse était nécessaire. Les incursions réciproques des deux peuples en motivaient de part et d'autre le prétexte à volonté.

Rustan, parti à la tête de l'armée ottomane,

s'arrêta sur la frontière; il manda à son maître, avec un effroi simulé, « qu'il ne croyait pas » devoir avancer davantage; qu'un complot » paraissait se tramer; que les troupes étaient » gagnées; qu'elles demandaient à voir au » milieu d'elles le prince Mustapha; et que si » Soliman ne se hâtait de venir se montrer lui-» même, il y allait de son trône et sans doute » de sa vie. »

Le sultan alarmé déposa ses craintes dans le sein de Roxelane; elle y était préparée. Cette femme artificieuse se garda bien de ne pas montrer une fausse compassion; elle le conjura avec perfidie de ne point punir son coupable fils sans avoir demandé un fetfa au muphti. Cette décision auguste, imprime dans les tems difficiles le dernier sceau du respect aux ordres du souverain, sanctionnés ainsi par la religion et par la loi.

« Quelle peine mérite *Zaïr?* » demanda Soliman au muphti; (car c'est toujours par questions et sous des noms supposés qu'est consulté ce chef suprême) « quelle peine mérite » Zaïr, esclave d'un marchand de cette ville; » qui lui a confié, pendant un voyage, son » épouse, ses enfans, le soin de son commerce? » Zaïr, au mépris des lois, a mis le désordre

» dans les affaires de son maître, a voulu sé-
» duire sa femme, a dressé des embûches à
» ses enfans, et même a comploté secrètement
» d'attenter à ses jours : quelle peine mérite
» l'esclave Zaïr ? »

Le muphti écrit au bas : « L'esclave Zaïr
» mérite la mort; Dieu sait le meilleur. »

Ainsi fut porté l'arrêt du prince Mustapha, avant que Soliman, son père, son juge, l'eût vu, l'eût accusé, l'eût entendu.

L'armée campait près d'Amasie, la résidence et l'apanage du malheureux prince qui ne s'attendait pas à son sort. Le sultan lui manda de venir le joindre au camp; Mustapha arriva dès qu'il eut reçu l'ordre, accompagné de Zéangir, un fils de Roxelane, mais qui, loin de partager la haine de sa mère, portait au prince, son frère, la plus tendre amitié. Une foule de soldats étaient accourus à sa rencontre; leurs transports ne parurent qu'un nouveau crime aux yeux de Soliman, et ne furent que les avant-coureurs d'une catastrophe. Arrivé devant la tente impériale, Mustapha seul fut introduit. Dès l'entrée un chiaoux lui demanda son cimeterre et son poignard; il les remit non sans étonnement; ses frères et lui étaient exceptés de la loi qui défend de paraître en armes devant les sultans.

Il s'avançait avec une sorte de trouble dans cette première enceinte où régnait un morne silence, et qui semblait une solitude, lorsque quatre muets parurent à la fois, fondirent sur lui, s'efforçant de lui jeter au cou une corde d'arc pour l'étrangler. Mustapha, quoique désarmé, lutta contre eux, disputant sa vie avec toute la force de la jeunesse et du désespoir. Déjà il les avait plusieurs fois renversés; déjà, quoiqu'il les traînât attachés à ses jambes, il avait gagné quelque terrein en arrière; il avait l'espérance de leur échapper; encore quelques pas il sortait de ce lieu funeste; les soldats dont il était adoré allaient entendre ses cris, allaient l'apercevoir, allaient l'arracher à la mort.... Tout-à-coup Soliman lui-même, jusque là témoin caché de cet affreux spectacle, soulève le rideau qui le voile, et plus implacable que les bourreaux, lança sur eux des regards étincelans de fureur. A ce signal terrible les muets se relèvent, ils attaquent, ils accablent, ils terrassent à la fois l'infortuné Mustapha, et lui arrachent la vie.

Son corps palpitant est exposé sur un tapis devant la tente même du sultan. Soliman, dans sa colère, brava jusqu'à l'affection que l'armée portait à son fils : il savait que la multitude ne

venge pas la victime la plus chérie, quand cette victime a cessé d'exister. En effet, tandis que Zéangir au désespoir expirait de douleur sur le corps de son frère, chaque soldat s'arrêtait devant leur idole abattue; tous retournaient dans leurs tentes, les yeux baignés de larmes, mais gardant un morne silence; les imprécations ne portaient que sur Roxelane, sur Rustan. Dans ce deuil général, l'adroit grand-visir alla demander lui-même à Soliman d'être sacrifié au vœu de l'armée, d'être déposé. Achmet qui était aimé des troupes fut mis à sa place. Le sultan déclara que Mustapha était coupable; et qu'on le crût ou non, il ne cessa pas un instant de se voir respecté, craint et obéi.

Lui seul dans son empire ne doutait pas du crime de son fils; aussi l'implacable Roxelane fit-elle envelopper dans le châtiment du malheureux Mustapha un enfant qu'on élevait à Burse; lieu choisi pour l'éducation des jeunes princes du sang ottoman. L'ordre de sa mort fut surpris à Soliman, sous prétexte qu'il était à craindre que les janissaires ne reportassent sur lui tout l'amour qu'ils avaient eu pour son père, et qu'il n'en devînt un jour le vengeur. Un envoyé secret fut chargé de tromper la vigilance de la mère du jeune sultan. On imagina un prétexte

pour la conduire avec son fils à une maison de plaisance peu éloignée de la ville de Burse. Le jeune sultan était à cheval, et précédait la litière de la princesse : par une double ruse, l'essieu à demi-fracturé, à dessein, se brise au premier obstacle. Le jeune prince prend le devant suivi de l'eunuqne chargé de l'ordre secret de sa mort. La mère infortunée perd de vue son fils un seul instant, et cet instant est le dernier de sa vie.

A peine descendu de cheval, à peine entré dans la maison, l'eunuque, l'arrêtant sur le seuil de la porte, le saisit d'une main, et de l'autre lui présente le fatal lacet. « Le sultan veut » que vous mourriez sur l'heure », lui dit-il. « Cet ordre m'est aussi sacré que celui de Dieu même », répond le jeune prince ; et sans murmure, sans faiblesse, il présente la tête à son bourreau. C'est ainsi que chez ce peuple étonnant, la religion, au nom du Ciel, et par l'espoir d'un bonheur futur, inspirait à tous les rangs, à tous les âges le fanatisme de la résignation. Que sert-il d'ajouter que l'eunuque prit la fuite pour aller recevoir la récompense promise à l'heureux succès de son message ; que la mère arrive à pied, toute émue, toute échevelée, et que le premier objet qui s'offrit

à ses yeux fut son malheureux fils palpitant encore, et rendant les derniers soupirs.

Le meurtre de Mustapha et de son fils, et la mort, de Zéangir, furent pendant un intervalle de dix années, les événemens auxquels Soliman fut le plus sensible au fond de son cœur. Une mélancolie qui ne le quitta plus décélait sa douleur profonde. Son repos fut employé à perfectionner le code de lois qu'il avait établi, à faire jouir tous ceux qui cultivaient ou professaient les sciences et les arts, des bienfaisans effets de sa magnificence et de sa protection. Non moins ami des lettres que ses prédécesseurs, il fonda et dota à la fois deux académies ou médressés, celle de Chézadi-Agianni, près de la mosquée qu'il avait nommée du nom de son fils chéri; celle de la sultane Mihru-Mah, établi en l'honneur d'une fille bien-aimée, dont il crut que la douce mémoire serait mieux perpétuée par d'utiles et nobles monumens.

1552. Soliman-le-Grand faisait ainsi fleurir les arts amis de la paix, et semblait avoir, pour lui-même, renoncé à la guerre; mais il n'avait pas renoncé à la gloire et aux conquêtes pour l'intérêt de son empire. Ses généraux envahirent, sous son nom, le bannat de Temeswar; et cette riche contrée, située entre la Hongrie et la

Valachie, devint une province ottomane. Tandis que Temeswar et le bannat changeaient de maître, par le seul droit du plus fort, un traité de paix avec la Perse donnait pour bornes asiatiques à l'empire, Erivan dans le Curdistan; Marash, près de l'Euphrate, entre Alep et Malatie; enfin Mossul, l'ancienne Ninive.

Soliman avançait en âge, et l'ambitieuse Roxelane n'avait accompli que la moitié de ses desseins. Incapable de s'arrêter dans le crime, ce n'était pas assez pour elle d'avoir assuré le trône à l'un de ses deux fils, qui survivaient à leurs frères, elle voulait encore que Bajazet l'emportât sur Sélim, que le droit d'aînesse appelait à régner. Bajazet était l'objet unique de ses affections, sans doute parce qu'il lui ressemblait en beauté, en ambition, en adresse, en hypocrisie. Il restait donc à Roxelane à perdre Sélim, et, s'il le fallait, Soliman lui-même. Une nouvelle trame ne lui coûta rien à ourdir; mais, n'osant pas paraître, elle se réserva de seconder Bajazet qui en serait l'artisan.

Parmi les esclaves de son fils elle découvrit un homme qui avait quelque ressemblance avec Mustapha. Cet homme était doué d'adresse et d'audace. Les regrets que toute la nation

donnait au prince sacrifié rendaient la circonstance favorable. Par les conseils de Roxelane, Bajazet instruisit son esclave à jouer un rôle dangereux, dont il espérait recueillir tout le fruit. Pour gage de complicité il avait promis de joindre les rebelles, s'ils étaient vainqueurs; mais l'arrière-pensée de son ambition était de briser alors l'instrument dont il se serait servi, et de s'assurer le trône, fût-ce même par un parricide. L'imposteur parut du côté de Nicopolis, sur le Danube, et parcourut tout le pays qui est entre ce fleuve, la Valachie et la Moldavie. Aidé du nom de Mustapha et de l'or de Bajazet, il eut bientôt assez d'amis, assez de soldats pour alarmer Soliman même, qui pour lors était en Asie. Le sultan apprit que l'imposteur osait s'approcher de Constantinople. Par son ordre, Achmet, qui avait succédé à Rustan, marcha au-devant de ce ramas d'hommes égarés ou gagnés par l'avarice de l'or et l'appât du brigandage. Du premier choc il les dissipa et prit vivant le faux Mustapha. Visir fidèle, brave soldat, mais mauvais courtisan, Achmet le fit mettre à la torture, malgré les ordres secrets de Roxelane. L'imposteur avoua son crime et la complicité de Bajazet.

Le sultan craignit que la publicité du châti-

timent n'apprît aux cours étrangères le complot dont sa famille était le honteux foyer : il fit jeter de nuit dans la mer le faux Mustapha et tous les rebelles avec lui. Quoiqu'assuré du crime de Bajazet, il différait de le punir. La pénétrante Roxelane lut dans le cœur de Soliman, et frémit du danger de son fils. Elle attendit quelques jours, et bientôt sûre de son empire, appuyée de toute l'éloquence d'une mère et d'une femme aimée, elle entreprit de le justifier ; elle se rendit garant de sa fidélité, elle se jeta aux pieds de Soliman qui, vaincu par ses fausses larmes, promit enfin que Bajazet vivrait.

Il exigea que son indigne fils se présentât devant lui ; mais refusant de le recevoir dans son palais, il le manda dans un lieu situé à quelques milles de Constantinople, appelé Carestranum ou l'hôpital des Cariens.

Bajazet descendit de cheval ; les officiers du sultan lui demandèrent d'abord ses armes, préliminaire sinistre qui l'effraya, en lui rappelant le sort de Mustapha.

Mais le prince coupable devait être plus heureux que son frère innocent. Bientôt une voix douce et tutélaire lui dit à travers une jalousie : « Ne crains rien, mon fils, ne crains rien. » Quoique rassuré à ces paroles de Roxelane,

Bajazet n'en parut pas moins devant son père avec le saisissement d'un criminel qui voit son juge. Soliman lui parla cependant moins en maître sévère qu'en père affligé, et il finit par faire apporter une coupe pleine de sorbet, suivant l'usage des Ottomans quand ils se réconcilient : il la présenta à son fils. Bajazet prit la coupe d'une main tremblante et but avec une secrète terreur ; il la crut empoisonnée, jusqu'au moment où Soliman la porta à ses lèvres, et but le reste de la liqueur ; il renvoya son fils absous dans son gouvernement, et ne tarda pas à s'en repentir.

Le crime de Bajazet fut laissé impuni pour le coupable ; mais il retomba sur la tête du fidèle Achmet ; il avait mis son devoir au-dessus des ordres secrets de Roxelane, il devait périr. Elle rappela pour le perdre l'attachement de ce visir à l'infortuné Mustapha, et parla de ses concussions, accusation étrangère, mais peut-être plus fondée.

Dans ces tems orageux la salle du divan était un sol tremblant où les ministres de l'empire ne posaient le pied qu'avec effroi. Achmet aussi intrépide dans le palais de son maître que sur le champ de bataille, y entrait avec son assurance ordinaire, le lendemain même du jour

où Roxelane avait fait prononcer son arrêt de mort. « Le sultan veut que tu meures à l'ins-» tant, » lui dit un chiaoux. Achmet le regarde et l'écoute sans s'émouvoir : « Je mourrai, » lui répondit-il froidement.

Aussitôt les ministres impassibles des volontés de Soliman, s'avancent pour jeter le lacet au col du visir; Achmet les repousse avec mépris, déclarant que des mains si impures ne toucheront point à sa personne. Il jette ses regards autour de lui, et veut que ce soit la main d'un ami qui lui ôte la vie.

Rustan, à qui son maître n'avait rien retiré de sa confiance ni de sa faveur, et qui, quoiqu'éloigné, n'en dominait pas moins avec Roxelane, et comme elle à force d'adresse, la vieillesse de Soliman, Rustan redevint grand-visir à la mort d'Achmet. Enfin, la femme ingrate et ambitieuse qui avait fomenté tant de troubles dans la famille impériale, Roxelane, avant d'être arrivée au terme de tous ses crimes, mourut dans les bras du sultan dont elle avait tout l'amour, dont elle emportait tous les regrets, et à qui elle méditait d'ôter le trône et peut-être la vie.

C'était sur l'ascendant et sur l'adresse de sa mère que Bajazet fondait l'espoir d'éloigner

Sélim du trône. Privé d'un tel appui, voyant que Soliman lui préférait son frère, se croyant sûr d'être mis à mort le jour où ce frère régnerait, Bajazet médita de nouveaux complots, essaya de nouveaux crimes.

Sélim accusa son frère d'avoir voulu le faire empoisonner. Bientôt l'un et l'autre croisèrent leur cimeterre impie : ils armèrent et se combattirent sous les murs d'Iconium. Le vieux Soliman, l'affliction dans le cœur, la tristesse peinte sur le visage, regardait leur lutte sans y prendre de part. Il se survivait à lui-même, il ne savait plus punir.

Sélim avait pour lui ses droits, les soldats de son père et un fetfa du muphti : le ciel lui-même sembla aux yeux des musulmans confirmer la sentence de leur oracle. Pendant la bataille un vent impétueux fit sortir des ruines d'un palais abandonné une nuée de poussière aussi épaisse que celle qui, à la journée de Cannes, fatigua les légions romaines au profit d'Annibal; les soldats de Bajazet en furent aveuglés, et pas un Ottoman ne doute encore aujourd'hui que cet accident ne fût un prodige permis par Dieu qui se déclarait contre le frère de Sélim.

Le prince vaincu n'en devint que plus coupable : il chercha un asile en Perse chez l'en-

nemi de son père et de sa nation. Schah-Thamas craignit de l'accueillir, le fit charger de chaînes et jeter dans un cachot. La vengeance de Soliman l'y poursuivit. Sous le nom d'ambassadeurs, Assan-Aga et le pacha de Marash, vinrent à la cour du monarque persan. Assan, chargé des ordres secrets de son maître, obtint la permission de voir Bajazet dans sa prison : il y entra, et ce fut pour lui annoncer un arrêt de mort. Bajazet, dont on ne voit plus ici le crime, mais la fermeté et le malheur, se soumit sans émotion, demanda en vain à embrasser pour la dernière fois ses quatre fils enfermés dans une autre prison ; il fut étranglé sur-le-champ, et ses jeunes et infortunés enfans eurent le même sort que lui.

Cet attentat contre la majesté des souverains, commis sous le voile d'un caractère sacré, ne fut pas même un sujet de plaintes entre deux peuples qui s'égorgeaient annuellement les uns pour attaquer, les autres pour maintenir le caractère céleste, incréé et éternel du coran.

Par tant de meurtres Sélim demeura seul héritier du trône ottoman; car Soliman qui avait retrouvé toute sa vigueur pour accabler Bajazet abattu, ordonna la mort du dernier fils que laissait le coupable. Le sultan faisait élever lui-

même à Burse cet enfant encore au berceau. Ce jeune prince dormait lorsque ses meurtriers arrivèrent ; ils hésitèrent en le voyant à son réveil leur tendre les bras et sourire à la mort : mais leur pitié fut courte, et cette dernière victime n'en fut pas moins immolée.

Pendant que ces troubles domestiques continuaient à jeter lentement l'amertume sur la vieillesse de Soliman, François I mourut, mais l'alliance de François et des Ottomans n'en parut pas moins intime. Le célèbre rival de ce prince, Charles-Quint, descendu volontairement du trône, terminait sa vie dans un couvent d'hiéronimites.

Ferdinand, son frère, était empereur ; Philippe II, son fils, régnait sur les Espagnes ; et quoique ce sultan ne sortît plus de son sérail, ses généraux combattaient sous son nom les mêmes ennemis. Barberousse n'était plus, mais Dragut avait succédé à sa réputation, et commandait les flottes de Soliman, dont une victoire éclatante, inespérée, vint à cette époque illustrer à jamais le pavillon.

Nous avons vu que Charles-Quint avait donné aux chevaliers de Rhodes une nouvelle patrie. Ils tenaient de lui l'île de Malthe, dont leur ordre venait de prendre le nom, et la ville de Tripoli sur la côte d'Afrique.

Les Ottomans, qui ne voyaient dans cette milice chrétienne qu'un rassemblement de pirates, avaient fait serment de détruire tous leurs repaires : ils leur avaient enlevé Tripoli. Cette place, qui était mal fortifiée, avait été encore plus mal défendue, et les chevaliers et le grand-maître d'Olmédas s'étaient réciproquement accusés de cette perte. A l'époque présente, en 1561, Dragut y commandait pour Soliman. Jean de la Valette, digne successeur des d'Aubusson et des l'Isle-Adam, avait déterminé Philippe II à joindre aux forces de la religion, les galères et ses troupes. Le vice-roi de Sicile, Lacerda, duc de Médina-Cœli, avait ordre de marcher à leur tête et de reconquérir Tripoli.

Mais la place était fortifiée par de nouveaux ouvrages construits par Dragut; et Lacerda, craignant de trouver trop de résistance, se borna à enlever l'île de Gerbes. Cette île tient à la côte d'Afrique par une chaussée faite de mains d'hommes ; elle n'avait qu'un mauvais château pour défense, et offrait une conquête inutile, mais une gloire exempte de dangers. Lacerda voulait signaler les commencemens de sa vice-royauté, en ajoutant un domaine à la monarchie espagnole. En vain le grand-maître représenta au vice-roi de Sicile que s'il

était aisé de s'emparer de l'île de Gerbes, il était difficile de s'y maintenir : ce qu'il avait prévu arriva.

Cinquante galères et vingt-huit gros vaisseaux sous les ordres du vieux Doria, portant trente mille hommes de débarquement, n'eurent pas de peine à conquérir l'île de Gerbes, défendue par un seul fort. Mais Dragut avait à l'approche de cet armement, envoyé à Constantinople avertir que Tripoli était menacé, et avant que Lacerda eût achevé de construire quatre bastions qui devaient, disait-il, assurer sa conquête, une flotte ottomane forte de quatre-vingt-cinq galères parut à la vue de l'île de Gerbes. Cara-Mustapha et Piali-Pacha les commandaient. A cette vue l'armée chrétienne voulut regagner ses vaisseaux; il était trop tard. Le vice-roi seul échappa par l'adresse et l'habileté de Doria, qui parvint à se faire jour à travers la flotte ennemie. L'honneur des armes espagnoles reçut une tache ineffaçable : plus de quatorze mille hommes périrent presque sans combat. Vingt-huit galères et des milliers de chrétiens tombèrent entre les mains des Ottomans; Piali revint en triomphe à Constantinople.

La flotte victorieuse n'entra que le lendemain dans le port, afin que la pompe eût

encore plus d'éclat. Soliman, du haut de la galerie d'un kiosk qui donnait sur la mer, vint de plus près jouir du triomphe. Un officier qui s'était trouvé au combat, et qui avait apporté la nouvelle de la victoire, était auprès du sultan, et lui nommait les généraux prisonniers. Rome ne voyait pas avec plus d'orgueil les rois captifs traînés aux chars de ses dictateurs. A la poupe de Piali étaient enchaînés Réguzens et Sanche de Leva, amiraux des galères de Sicile et de Naples ; près d'eux était attaché Alvarès de Salde, un des généraux des troupes de terre. Les vaisseaux pris étaient sans agrès, sans rames, dépouillés de tout ornement, semblables à des corps réduits à la nudité ; un câble les traînait derrière les vaisseaux ottomans.

Toute la nation était dans l'ivresse; Soliman seul regardait avec indifférence ces débris des grandeurs humaines et ces jouets de la fortune ; soit que l'habitude des victoires y rendît enfin sa vieillesse insensible, soit que les chagrins domestiques dont son cœur était rempli, n'y laissassent plus de place à l'orgueil, Sa modération n'alla pas jusqu'à rendre la liberté aux espagnols captifs. Il la refusa même à l'ambassadeur d'Henri II, Lavigne, qui sollicitait cette faveur au nom de la France, laquelle ne voit plus d'ennemis

dans des vaincus malheureux. Pour rendre grâces au ciel de ses succès, le sultan qui avait vu ses armes victorieuses en Europe, en Asie et en Afrique, fit bâtir la superbe mosquée de Solimanhié, que son dôme hardi, ses superbes colonnes de granit égyptien, ses mosaïques et ses lampes magnifiques ont rendue la rivale de Sainte-Sophie. Soliman, pour attacher à son monument tous les genres de gloire et tous les titres de la reconnaissance ottomane, fonda, près de la mosquée, l'académie la plus illustre, la plus renommée de toutes celles de Constantinople. Le muderris qui en est le chef a le pas sur tous les autres, et le droit d'occuper le poste de mollah au sortir de ses fonctions. La mosquée, et le médressé qui, sous le nom de Solimanhié forment presque une ville toute entière, couronnent le sommet de la troisième des sept collines qu'à l'exemple de Rome Constantinople embrasse dans sa vaste et populeuse enceinte.

La flotte victorieuse ne tarda pas à se remettre en mer, et ce fut Malte qu'elle attaqua. Mais il faut dire ici pourquoi ce rocher, jusqu'alors obscur, s'était attiré les regards et la colère de Soliman. Nous avons déjà indiqué qu'entre

l'Afrique et la Sicile, dans une île stérile et inconnue renaissait sous un nom nouveau la puissance de ces religieux armés, dont le vœu éternel était de combattre les Ottomans. Ces moines guerriers qui n'avaient pu conserver Rhodes malgré tant de valeur, tant de remparts, et l'Isle-Adam lui-même se voyaient à peine un asile et provoquaient déjà leurs anciens ennemis. Ils osèrent attaquer, ne sachant pas encore s'ils pourraient se défendre.

Entre Zante et Céphalonie sept galères de la religion rencontrèrent un gros vaisseau nommé *le Galion des Sultanes*, allant à Venise échanger les plus riches marchandises de l'Orient contre les produits de l'industrie européenne qui savait seule travailler l'or et polir les diamans. Deux cents janissaires le montaient; les galères ne s'en emparèrent qu'après un combat de cinq heures. La marine ottomane n'était donc plus si méprisable: Curtogli, Barberousse et Dragut avaient fait des élèves dignes d'eux. La défense du *Galion des Sultanes* honora les vaincus.

La prise de ce vaisseau impérial produisit à Constantinople la même sensation qu'aurait fait la perte d'une place forte sur la frontière. Tout le sérail, tout le corps des ulémas deman-

dèrent vengeance de cette agression. Au milieu de Sainte-Sophie, un ima nos à déclarer au sultan lui-même, qu'il y allait de sa gloire et du salut de la religion musulmane. Une rumeur générale éclata dans la mosquée : Soliman surpris et inquiet de l'agitation populaire que ne contenaient ni le respect du lieu ni sa présence, fit répondre par son grand-visir que sa gloire, la religion et ses peuples auraient satisfaction, que Malte allait être détruite. Piali et Mustapha partirent avec l'ordre de commencer l'attaque; mais avec celui d'agir en tout d'après les avis de Dragut. Malte n'était point alors ce que la nature, aidée de la main et du génie des hommes, en a fait depuis, c'est-à-dire, une place imprenable. Le seul château Saint-Ange existait quand les chevaliers prirent possession de ce domaine, dont l'aspect stérile et nu contrastait si tristement avec le sol fertile, les beaux sites, la richesse commerciale et le nom même de l'antique et populeuse île de Rhodes, où pendant deux cent vingt ans ils avaient régné en souverains. La Cotonère et la Floriane n'étaient pas encore construites; toutes les défenses de la place se bornaient au château Saint-Ange, au château Saint-Elme, nouvellement élevé par un prieur de Capoue entre le grand port et celui de Marza-

Musciette, et à l'île de la Sangle, qui devait son nom et ses ouvrages au prédécesseur de la Valette, du grand-maître qui allait avoir à repousser les Ottomans.

En effet, ce premier siége de Malte continua la gloire de l'ordre, sans augmenter ni diminuer celle de Soliman. Pendant cinq mois, rien ne fut comparable aux efforts plus qu'humains des assaillans et des assiégés. La tête des chevaliers était mise à prix. Ainsi l'avarice et le fanatisme se réunirent pour augmenter leurs dangers. Le château Saint-Elme tomba au bout d'un mois de tranchée ouverte; les Ottomans n'y entrèrent que sur les cadavres de treize cents hommes, parmi lesquels on comptait plus de cent chevaliers ou servans d'armes; mais il en avait coûté la vie à neuf mille assiégeans et à Dragut.

Après de honteux délais qui eussent été funestes, sans la constance héroïque de la Valette et de ses chevaliers, une flotte sortie des ports de Sicile débarqua sept mille hommes. A cette seule nouvelle que la renommée exagérait, les débris de quarante mille Ottomans furent saisis d'une terreur universelle; ils se rembarquèrent si confusément, que plusieurs furent tués par es chevaliers qui, pour les atteindre, étaient entrés dans l'eau tout armés.

Piali et Mustapha ramenèrent cependant la flotte dans le port de Constantinople au bruit des trompettes et des canons. Leurs trophées cette fois se bornaient à quelques têtes exposées au bout des piques ; monumens de la férocité plutôt que gages de la victoire. La multitude croyait l'honneur ottoman satisfait, et la religion vengée. Les généraux savaient que pour leur sûreté il fallait flatter la vieillesse de Soliman.

Mais ce prince ne se dissimulait pas le mauvais succès de ses armes. Le muphti Fchewy-Zadé, qui possédait sa confiance depuis qu'il ne la donnait plus à ses favoris ou à ses femmes, lui présenta ses revers comme un avertissement du ciel qui punissait en lui les infractions à la loi religieuse que commettait le peuple, et que tolérait, depuis trop long-tems, la négligence du souverain. Soliman, devenu austère depuis qu'il avait cessé d'être heureux, portant le faux zèle jusqu'à la barbarie, rendit à cette époque les édits les plus foudroyans ; il frappa les blasphémateurs, et ceux qui se dispensaient d'assister aux namaz. Mais ce fut contre ceux qui transgressaient la loi en buvant du vin que sa rigueur se déploya dans toute sa force. Le vin est mis, par le prophète, dans la même proscription que le jeu : « C'est par le vin et

» par le jeu, dit-il, que l'esprit de ténèbres
» arme de haine et d'inimitié les hommes les
» uns contre les autres. Cette liqueur est la
» mère des abominations; et celui qui en tient
» dans sa main une seule coupe est frappé d'a-
» nathème par tous les anges du ciel et de la
» terre. »

Soliman ne se contenta pas de proscrire l'usage de cette boisson condamnée par la loi religieuse; il fit brûler tous les vaisseaux qui arrivèrent chargés de vins dans les premiers jours de la publication de l'édit; il alla jusqu'à ordonner qu'il serait versé du plomb fondu dans la bouche de ceux qui oseraient violer le précepte du Coran.

Tous ces actes de piété, en apaisant sa conscience, ne consolaient pas sa fierté. Il fallait un autre aliment à son inquiétude, à son courage, qui ne vieillissait pas. Tous ces besoins, de son ame humiliée par la honte du siége de Malte, se sentirent irrités par ce qui se passait en Hongrie; ses regards, sa colère et ses armées tombèrent à la fois sur ce malheureux royaume. Soliman était provoqué: ses ennemis avaient des succès.

Maximilien d'Autriche, que la mort de Ferdi- 1566.
nand son père avoit fait empereur d'Occident, et

qui, sur le trône des Césars, continuait de porter la couronne de Hongrie, avait forcé Etienne Zapoli de recourir encore à la protection ottomane. Le pacha de Bude avait marché à son secours par l'ordre du sultan; mais le comte de Serin et le comte de Salm venaient de le forcer de lever le siége de Zigeth; et, dans une campagne malheureuse, Soliman n'avait compté les efforts de ses généraux que par des affronts et des défaites. Il se souvint que les armées ne triomphaient que quand il étoit à leur tête; il voulut s'y montrer, et vaincre à soixante-seize ans : il indiqua dans la plaine d'Andrinople le rendez-vous général.

Sélim resta dans le sérail, retenu par la crainte des fatigues de la guerre et par l'amour honteux de l'oisiveté et des plaisirs. Soliman, instruit à la défiance, accoutumé aux enfans coupables, ne fut rassuré qu'en pensant à la mollesse et à la nullité d'un fils si peu digne de lui. La pompe la plus imposante environna le vieux sultan quand il sortit de sa capitale à la tête de ses janissaires et de ses bostandgis. Mais, à la pâleur répandue sur son visage, à l'abattement que ne pouvait couvrir la noblesse de son maintien, on aurait pris Soliman pour un astre qui jetait son dernier éclat; on

aurait dit qu'il pressentait, comme toute son armée, qu'il marchait à son dernier triomphe.

A peine entré dans la Hongrie, il y reçut, du haut de son trône, l'hommage et les présens d'Etienne Zapoli qu'il venoit secourir; mais, avant de combattre, il commença par punir, et fit étrangler sous ses yeux le pacha de Bude, pour avoir été vaincu.

La ville de Zigeth avait résisté : Soliman l'attaqua la première, avec toutes ses forces. Mais elle étoit défendue par le comte Nicolas de Serin, devenu à jamais le modèle des braves qui savent préférer la fidélité à la vie.

Zigeth, sur les confins de la Hongrie, de l'Esclavonie et de la Styrie, fut bâtie dans un vaste marais. Elle ne touche à la terre ferme que d'un côté où la protégeaient alors deux bastions de terre et de bois. Zigeth, lorsque Soliman l'attaqua, était composée de deux villes et de deux citadelles; leur front était tourné au midi, leurs flancs regardaient le levant et le couchant, et la communication n'était établie que par deux ponts. Il n'y avait dans la place que deux mille trois cents soldats, autant d'habitans, sans y comprendre les enfans et les femmes; mais la garnison de Zigeth n'était pas la garnison alle-

mande de Bude; et les soldats du comte de Serin n'étaient pas ceux de Nadasti. Déterminé à périr, plutôt que de se rendre, l'intrépide Hongrois ordonna que les maisons de la grande ville seraient démolies, et que la paille qui les couvrait serait emportée dans la ville neuve, afin qu'on pût incendier au besoin ce dernier asile construit de fascines et de bois comme les bastions. Il fit publier la peine de mort contre quiconque désobéirait, trahirait, quitterait son poste, ou parlerait de se rendre. Une potence fut dressée dans la grande place; et, pour prouver qu'il n'y aurait nul quartier à donner ni à recevoir, il y fit pendre un des chefs de l'armée ottomane pris dans un combat, avant le commencement du siége.

Cent canons et cent cinquante mille hommes attaquaient Zigeth. Les efforts des assiégeans furent étonnans; la résistance des Hongrois fut admirable. La conduite de l'armée de Maximilien, forte de trente mille chevaux et de soixante mille hommes, passe toute croyance et toute honte: elle resta spectatrice, pour ainsi dire, du siége et de la prise d'une ville si vaillamment défendue. Pour immortaliser le brave comte de Serin, il suffit de dire qu'après avoir disputé

pied à pied la ville vieille et la ville neuve, après avoir incendié cette dernière, et n'avoir cédé les ruines de l'autre que faute d'avoir eu le tems de la réduire en cendres, il se renferma dans la seconde citadelle avec six cents hommes, seuls restes de sa garnison. Aidé de cette poignée de soldats déterminés, il résista au nombre, au fer, au feu, et même à la corruption. Un billet lui fut jeté au bout d'une flèche : Soliman lui promettait la principauté de Croatie, s'il voulait se rendre. « Mes amis, s'écria le » comte, pour toute réponse, je n'avais plus » de papier pour bourrer mon mousquet, ce » chiffon m'en servira. »

Le sultan furieux de voir que ces monceaux de ruines, teints du sang de ses soldats, étaient inexpugnables, menaça ses généraux de jeter leurs têtes dans le fossé de Zigeth s'ils n'emportaient d'assaut la citadelle. Les Ottomans se préparaient avec d'autant plus de confiance que le jour fixé était le 29 août, époque périodique où le cours glorieux d'un règne de quarante-cinq ans, avait été signalé par la victoire de Mohacz, par la prise de Belgrade, et par celle de Bude. Un accident vint se joindre encore à cette superstition, pour concourir à

leur triomphe : le magasin à poudre de la citadelle sauta. L'incendie dévorait ce qui restait de Zigeth ; les assiégés ne pouvaient pas l'éteindre ; ils étaient sans eau, sans vivres, sans munitions ; et les Ottomans qui ne voyaient plus qu'une simple muraille entre eux et les Hongrois, allaient livrer l'assaut.

Le comte de Serin placé entre le feu et les Ottomans, ne cherchant de salut ni pour lui ni pour les siens, se fit apporter l'habit le plus riche, et le revêtit au lieu de cuirasse. Il jeta son casque et mit sur sa tête un bonnet de velours, orné d'un superbe diamant et d'une aigrette de plume de héron. Suivi de deux cent dix-sept hommes qui lui restaient, il ouvre la porte du fort, la referme au milieu d'un nuage de fumée qui le cache aux assiégeans, sur lesquels venait d'être déchargé un mortier chargé à cartouches. Les clés de la citadelle dans son sein, l'épée à la main droite et un bouclier dans l'autre, à la tête de sa poignée de héros dévoués à la mort comme lui, le comte de Serin attend sur le pont que les ennemis l'attaquent. Les Ottomans hésitent un instant, soupçonnant quelque piége ; bientôt ils se précipitent en foule : le comte et les Hongrois, qui ne cherchaient qu'une mort glorieuse, se battirent en déses-

pérés : tous furent tués à l'exception de quatre. Serin reçut un coup de mousquet dans le côté, un autre à la jambe qui l'empêcha de se soutenir debout. Il combattait encore à genoux lorsqu'un troisième coup le frappa dans l'œil droit, et le fit tomber mort. Sa tête fut mise au bout d'une pique, montrée à toute l'armée, et envoyée ensuite par le grand-visir au comte de Salm, gouverneur de Raabe, avec ce billet remarquable : « Je t'envoie la tête d'un des plus » vaillans et des plus intrépides guerriers, de » ton ami : j'ai fait enterrer son corps honora» blement, d'une manière digne de lui. Zigeth » te dit adieu pour jamais. »

Soliman, qu'une apoplexie soudaine avait frappé à la suite de l'accès de fureur auquel il s'était abandonné, Soliman eut le tems d'apprendre qu'il mourait victorieux, et que Zigeth s'était rendue ; il sembla recueillir toutes ses forces pour s'écrier : « Maintenant je meurs » content ; » et il expira.

Arrêtons-nous un moment. Le règne de Soliman I est tellement rempli, qu'il renferme des élémens de gloire et d'admiration capables d'immortaliser une dynastie toute entière.

Contemporain des plus grands princes de l'Europe, aucun d'eux ne fut au-dessus de lui.

Sa grandeur d'ame, sa valeur, sa prudence, son génie, son application, sa grande connaissance des hommes le placeraient au plus haut rang des monarques, s'il n'eût pas commandé à des esclaves.

Ses ministres, ouvrages de son choix, furent tous dignes de lui. Les noms des visirs et des hommes fameux qui ont illustré son règne sont tous associés à la gloire de leur maître, et presque tous à la reconnaissance des Ottomans.

Ibrahim-Pacha domina son maître, et fut soupçonné d'avoir mis un tarif au crédit dont il jouissait; mais ses exploits, sa valeur, ses talens, tournèrent au profit de l'empire. Accusé par l'envie, on peut croire qu'il mourut innocent.

Les fastes ottomans présentent, après Ibrahim, le rigide Loufti-Pacha. Il dut à son mérite sa haute fortune et la main d'une sœur de Soliman : il dut sa disgrace à son amour pour la justice, pour son devoir, et pour les mœurs.

Un obscur Albanais, Rustan, succéda à Loufti dans la faveur du sultan : il sut y joindre la bienveillance de Roxelane. Son habileté dans les affaires, sa sagacité, son adresse justifièrent le choix de Soliman. Au rapport de Busbec, dont le témoignage n'est pas suspect, Rustan prouva que les talens naissent sans culture. Sa

retraite et son rappel, dont la confiance de son maître ne cessa pas de remplir l'intervalle, montrent un politique consommé, en même tems qu'un ministre fidèle et dévoué. Son excessive avarice n'était presque qu'un vice commun qui semblait appartenir à tous les visirs.

Barberousse et Dragut, les rivaux de Dória, ont effacé, par leurs exploits, la honte du nom de pirates: Soliman profita de leur gloire; mais Barberousse et Dragut ne la durent qu'à eux-mêmes.

Il n'en fut pas de même de Pacha-Piali. Le sultan l'avait reçu des mains du hasard, l'ayant trouvé presque naissant, abandonné sous le soc d'une charrue dans un sillon des champs de la Hongrie. Il sourit à la fortune de cet enfant, et l'éleva. La faveur suivit de grade en grade l'intrépide et heureux Piali, que la victoire de Gerbes a suffi seule pour acquitter envers son bienfaiteur.

Mais si les choix de Soliman furent dignes de louanges, ses vues, ses réglemens, ses institutions, ses innovations sont dignes du plus grand intérêt et d'une attention particulière; leur examen est d'autant plus important que si d'un côté les institutions qu'il surveilla, qu'il remit en vigueur, ou qu'il perfectionna, mo-

tivent la gloire et la grandeur ottomane, de l'autre, les lois mêmes, que Soliman créa, furent la cause première de la décadence de l'empire, de sorte que le mouvement rétrogade de la puissance des sultans commença à l'époque regardée jusqu'ici comme le point de sa plus haute élévation et de sa plus grande splendeur.

Avant le règne du fils de Sélim I, le gouvernement pouvait passer pour arbitraire, et la volonté du prince semblait être la suprême loi. Soliman marqua les limites des différens pouvoirs, en régla la hiérarchie, et reconnut les droits du dernier de ses sujets. L'administration de la justice fut une des premières parties dont il s'occupa. Il établit des peines pour les différens crimes; mais il ne porta pas la sagesse jusqu'à ne soumettre le criminel qu'à la loi; il le laissa à la discrétion constante de l'accusateur, de sorte que tous les crimes ou délits peuvent se racheter avec de l'or ou à tel autre prix dont la partie plaignante veut bien se contenter.

Il en est de même de la preuve testimoniale que Soliman confirma dans sa législation, et qu'il étendait si imprudemment, que les magistrats, étant tenus de compter les témoignages,

et non de les peser, rencontrent d'autant plus de faux témoins, que ceux-ci sont plus sûrs de l'impunité.

Ce prince ne se contenta pas de faire des réglemens, il joignit aux menaces les châtimens, et punit plusieurs cadis qui avaient prévariqué dans l'exercice de leurs fonctions. Si la sévérité n'atteignit pas ou ne corrigea pas tous les coupables, du moins les frappa-t-elle d'une terreur si salutaire que, pendant tout son règne, aucun juge inique n'entendit, sans trembler, un opprimé s'écrier : « J'allumerai la natte, » hassir (1). »

Soliman porta le même esprit d'ordre et d'équité dans la gestion des finances et l'emploi des revenus de l'Etat. Jetons un coup-d'œil

---

(1) Les vendredis lorsque le Grand Seigneur va à la mosquée toujours en cérémonie, chacun de ses sujets musulmans, juifs ou chrétiens, peut lui présenter un placet. Ceux qui ont une plainte grave à adresser directement, se rangent en file devant la grande porte du sérail, ayant chacun sur la tête un morceau de natte allumé et fumant; à la vue de cette fumée le sultan s'arrête toujours, donne ordre à quelqu'un de ceux qui l'entourent de ramasser les requêtes. Il se les fait remettre et les place dans son sein ; de retour dans son palais, il ne manque jamais d'y jeter les yeux, et plus d'un acte éclatant de justice a suivi cette lecture secrète. Aussi voit-on quelquefois dans les tribunaux un plaideur qui se croit lésé, crier à son juge : « J'allumerai la natte. »

rapide sur la nature et l'étendue de ces deux sources de la puissance du souverain des Ottomans.

Dès les premiers tems de la monarchie les conquêtes se divisèrent en trois lots. Le premier appartint de droit au sultan, le second aux mosquées, le troisième à l'armée.

Les revenus de l'empire se sont de tout tems composés des domaines acquis au prince, de l'impôt sur les terres ou taille réelle, perçu indistinctement et sans exemption.

La troisième branche du revenu impérial était la capitation que payaient, à titre de tribut, les sujets non musulmans. Cet impôt fut divisé en quatre classes. Il est avec la non admission aux charges et aux dignités, avec la distinction de la couleur des vêtemens et la décoration extérieure des maisons, la seule différence entre les musulmans et les chrétiens grecs, entre les maîtres et les esclaves, entre les conquérans et les vaincus, du moins à l'égard de la loi et du souverain. Le quatrième impôt, qui était affecté au service des armées, se payait en corvées réelles ou fournitures de subsistances. Soliman I qui, comme tous les grands princes, descendait jusqu'aux moindres détails, jugea que ces contributions

étaient onéreuses à certaines provinces, et ne coûtaient rien à d'autres; il ordonna qu'elles seraient supportées par tous ses sujets, et changées en impôt fixe pour rendre le fardeau moins lourd. Mais, comme il arrive partout pour le malheur des peuples, l'impôt converti n'empêcha pas le service en nature d'être exigé.

Chaque impôt avait anciennement ses trésoriers. Pour remédier aux abus et arrêter les déprédations, Soliman ordonna que les sommes seraient versées directement dans le trésor extérieur du defterdar : c'est de là qu'elles sortent pour payer les troupes et les charges de l'Etat. Il fut réglé que l'excédent passerait dans le trésor intérieur pour les dépenses du palais, l'entretien de la maison militaire et civile du souverain, et celui du jardin et des femmes; car les sultans n'ont pas craint de les associer en quelque sorte au partage des terres conquises; et l'on a vu constamment certaines villes, certains pays affectés à la parure des sultanes. L'époque où cet usage s'établit fut le règne de Selim et la conquête de l'Egypte; et c'est ainsi que sous ce prince, et bien plus encore sous son fils Soliman, les institutions ottomanes achevèrent de prendre, avec celles de l'ancienne monarchie des Perses, une res-

semblance si parfaite, qu'elle ne peut être attribuée au hasard.

Sur le vieux continent de l'Asie, mère du monde, les lois, les habillemens, les usages se sont transmis de peuple à peuple, de génération à génération : les lois dans leur sévérité, les habillemens dans leurs formes graves et immuables, les usages dans le même esprit d'ordre qui posa leurs fondemens. Le type de l'autorité absolue et de l'obéissance passive ramènerait d'âge en âge jusqu'aux tems d'Abraham et d'Ismaël.

Aussi l'écrivain philosophe a observé plus d'une fois les mêmes mœurs, les mêmes habitudes, les mêmes coutumes civiles, politiques et religieuses entre les nations asiatiques et les familles primitives auxquelles elles doivent leur origine, et dont elles n'ont point abandonné l'antique berceau. L'historien ne doit considérer ici que les Ottomans et les anciens Perses, sous le rapport des institutions, de l'éducation et de l'adoption de la même discipline et des mêmes usages.

On voit des sultanes recevoir pour l'entretien de leur parure certains pays assignés, de même que des cantons, chez les Perses, tiraient leurs noms de cette même destination, et étaient appelés

l'un *la ceinture*, l'autre *le voile de Parysatis* ou *de Statira*.

On voit Soliman changer le gouvernement des provinces de son empire, et les ériger en pachalies. Il y attacha la même splendeur, le même pouvoir que Cyrus avoit attribués aux satrapies de la monarchie persane; et, quelle que fût sans doute l'utilité de leur institution primitive, les pachas de l'empire ottoman, qui remplacèrent les sangiacs, ne tardèrent pas à égaler en luxe, en avidité, en ambition, les Pharnabazes et les Tissaphernes.

La marche rapide de l'histoire ne me permet pas de désigner chaque trait de ressemblance qui se trouve dans la forme du gouvernement et dans l'administration de l'empire ottoman et de l'ancienne monarchie des Perses, ni de rapprocher avec détail l'ascendant et les prérogatives des mages avec celles des ulémas; mais mon sujet lui-même me commande d'établir la parité de pratiques et de principes d'éducation dans lesquels, en imitation de leur antique modèle, sont élevés, dès l'enfance, et conduits jusqu'à l'âge mûr, les Ottomans faits pour commander ou pour gouverner.

Sans doute les sultans n'ont jamais considéré dans les sujets élevés par leur caprice aux di-

gnités les plus éminentes, ni les lumières, ni les richesses; mais il ne faut pas croire que le hasard soit la règle de leur choix. Le souverain dispense ses grandeurs à ceux qu'il doit croire entièrement dévoués à lui, à ceux qui ont été élevés et nourris près de sa personne : tels sont les enfans destinés aux grandes charges de l'empire, que l'on appelle *ichoglans*, qui, nés, comme les premiers janissaires, de parens chrétiens, ont été pris à la guerre ou amenés comme enfans de tribut. L'éducation qu'ils reçoivent est semblable à celle que recevaient les Perses dans le tems de la vigueur de leurs institutions et de la splendeur de leur monarchie.

Les mêmes devoirs, les mêmes principes, les mêmes règles attendent les ichoglans dans les trois colléges de Péra, d'Andrinople et du Sérail, pépinières constantes d'où sortent encore les pachas, les visirs, les grands officiers de l'empire, et d'où ils sortaient, surtout au tems de Soliman, c'est-à-dire, à l'époque la plus brillante de la monarchie ottomane.

Dans ces écoles, tout est réglé jusqu'au châtiment : de longs jeûnes, de longues veilles, et souvent des peines plus dures sont les suites de la moindre faute, toujours punie avec rigueur.

Cette excessive sévérité enseigne, par une pratique utile et rude, l'exactitude, la patience, la fermeté, à ceux qui doivent un jour commander ces vertus à la multitude, pour la gloire et la prospérité de l'Etat. Des maîtres sont préposés pour apprendre aux ichoglans à être religieux, modestes et silencieux : on leur enseigne à lire, à écrire, à parler l'arabe et le persan. Leur nourriture, simple et frugale, est du riz, tout au plus quelques viandes sans assaisonnement, et de l'eau.

Toutes leurs actions sont observées avec soin par les eunuques blancs, leurs gardiens. De cette première éducation ils passent à une seconde. Ils apprennent alors à manier la lance, à pousser le dgirid, simulacre guerrier qui les accoutume à ne pas manquer leurs ennemis avec la sagaïe; dès-lors ils sont admis au service particulier du sultan. Ils remplissent les fonctions d'échansons, de maîtres-d'hôtel, d'écuyers, de secrétaires. Chacun de leurs nombreux emplois est une faveur, puisque tous ils approchent, à chaque heure, de la personne du souverain. Quand ils ont atteint l'âge de quarante ans, et seulement alors, le choix de leur maître les fait sortir du sérail, et les proclame capables d'être élevés aux grandes

dignités et de commander aux autres. Il est sans exemple qu'aucun ichoglan soit sorti du sérail sans aller remercier ses instituteurs, saluer avec respect le premier de tous, le chef des eunuques blancs, et sans leur demander leur amitié; car si l'on apprenait aux Perses que l'ingratitude est le dernier des crimes, on apprend aux Ottomans que la reconnaissance est la première des vertus. Elevés au faîte des grandeurs et de l'opulence, on retrouve chez eux le sentiment de respect et de dévouement pour leurs anciens bienfaiteurs; et, de tout tems, l'homme puissant y a proféré ces paroles simples, mais qui viennent du cœur: « Je dois » le servir, je dois reconnaître ce qu'il a fait » pour moi, parce que j'ai mangé son pain et » son sel. »

Soliman ne se borna point à maintenir les institutions pour ses ichoglans dans l'intérieur de ses palais, il consacra par des monumens et par des règles nouvelles le zèle pour l'instruction, qu'il étendait sur tous ses sujets.

Ses prédécesseurs, la plupart aussi instruits qu'animés de l'amour du bien public, avaient fondé, de règne en règne, des colléges où les études étaient suivies avec soin, tandis que les écoles publiques, ou mactabs, étaient ou-

vertes aux enfans de familles indigentes qui y apprenaient gratuitement à lire, à écrire et à connaître leur religion. Les colléges ou medressés, enseignaient aux classes plus relevées la grammaire, la syntaxe, la logique, la rhétorique, la théologie, la philosophie, la jurisprudence, le Coran et ses commentaires, et les lois orales du Prophète. Amurath I, Amurath II, Sélim I, Mahomet II, avaient protégé les sciences, et tenté de faire renaître dans la nation les beaux jours de la littérature arabe. Soliman marcha sur leurs traces, et les surpassa en zèle et en succès. Ce fut par ses soins que la langue *turque* primitive, abandonnée pour jamais au commun du peuple, emprunta les richesses du persan et de l'arabe, et vint sous un nouvel idiôme, aussi noble qu'harmonieux, habiter la cour ottomane, présider à ses conseils, dicter les édits du souverain, les ordonnances des ministres et les décrets des tribunaux.

C'est avec admiration que l'on a dû suivre Soliman substituant des lois écrites à des coutumes qui ne se soutenaient que par tradition, consacrant par un code fixe des maximes de gouvernement qui manquaient de règles positives, justifiant enfin le nom immortel de conquérant, de législateur, qui est resté attaché à sa mémoire.

Jusque là il n'avait fait que diriger au-dedans et au-dehors par ses lois civiles et militaires la marche de la puissance ottomane, sans s'écarter de l'esprit de conquête qui en était à la fois le principe de vie et de conservation. Soliman changea de système, et son erreur perdit l'empire.

Depuis sa fondation les princes du sang impérial commandaient les armées, gouvernaient les sangiacats, qu'ils avaient pour apanages, et abusaient trop souvent de leur grande puissance pour se combattre les uns les autres, pour résister à l'autorité souveraine, quelquefois même pour l'envahir. Ces guerres domestiques, qui faisaient des victimes dans la maison ottomane, mais n'en donnaient que plus d'activité à l'esprit belliqueux de la nation, les exemples terribles que Soliman avait été obligé de faire, dans sa propre famille, sur ses propres enfans, l'avaient frappé d'une si profonde tristesse et rempli de tant d'inquiétudes, qu'il ordonna qu'à l'avenir les enfans des sultans ne gouverneraient plus de provinces, et ne paraîtraient plus aux armées. Par cette loi impolitique il crut enlever pour jamais à la milice des prétextes continuels de soulèvement, en ôtant de devant ses yeux des princes qui devenaient

bientôt ses idoles, et ensuite les chefs des plus coupables de rébellions; il ne fit qu'énerver et avilir ses successeurs en les condamnant à la mollesse et à l'obscurité.

Dès-lors la base du gouvernement devint la crainte : le but ne fut plus la conquête, mais la tranquillité.

Cette loi désastreuse par ses conséquences obligea Soliman lui-même à recourir à l'appui de la religion pour étayer l'autorité qu'il isolait. Il appela à son aide les fetfas, ces foudres devenues si redoutables, au-dessus desquelles avaient su se mettre des souverains tels que Sélim. Il prit le muphti de Constantinople pour auxiliaire : les muphtis devinrent les collègues des successeurs de Soliman, et plus souvent encore leurs maîtres.

Quoi qu'il en soit, les fautes de ce prince ne furent connues que par leurs effets. L'histoire le place avec raison au rang du plus grand sultan de la race ottomane. Tous les élémens de la gloire vinrent illustrer son règne et en immortaliser la longue durée. Il fut l'époque de la législation nationale, l'époque où le commerce fut le plus étendu et le plus florissant.

l'époque où l'apparition des plus grands hommes aurait fait donner à son siècle le nom de *siècle de Soliman*, si, comme Auguste et Louis XIV, il eût eu des historiens dignes de lui.

LIVRE X.

Sélim II, onzième empereur. — Expédition de Chypre ; description de cette île. — Siége et prise de Nicosie. — Siége et prise de Famagouste. — Ligue des princes chrétiens contre Sélim. — Bataille de Lépante. — Mort de Sélim II ; son règne, son caractère. — Coup-d'œil sur l'étendue de l'Empire. — Avènement d'Amurath III. — Influence de son caractère superstitieux sur les événemens de son règne. — Guerre de Perse. — Mort du grand-visir Méhémet. — Ferhad-Pacha, Sinan-Pacha, tour à tour destitués et rétablis. — Circoncision du fils aîné d'Amurath. — Ambassade de la reine Elisabeth. — Premières relations politiques et commerciales de l'Angleterre avec l'Empire ottoman. — Révolte des janissaires. — Incendie de 1585. — Guerre de Hongrie. — Prise de Raab. — Mort du sultan. — Son caractère. — Réflexions sur son règne.

Dès que Soliman eut expiré, le grand-visir Méhémet jugea que ses devoirs envers l'empire s'étendaient au-delà de la vie d'un maître qui n'était plus, et renouvela l'exemple d'Ibrahim à la mort de Mahomet I. Il eut soin que l'erreur de l'armée sur l'existence de Soliman fût

entretenue jusqu'à l'arrivée de Sélim. Le médecin juif et les esclaves témoins de la fin du sultan furent secrètement mis à mort. On apporta chaque jour les mets de la table impériale, avec la solennité accoutumée, au son des instrumens de musique; et pendant qu'un chiaoux volait à Constantinople avertir le nouveau souverain de venir prendre possession de l'empire, Méhémet faisait lever le camp. Le bruit courait seulement que le sultan était malade; sa litière couverte précédait l'armée; le visir, qui ne la quittait pas, s'en approchait de tems en tems pour donner, toujours au nom du même maître, les ordres qu'il était censé recevoir.

Ce ne fut qu'aux portes de Belgrade que l'héritier du trône rencontra l'armée et le corps de son père. Méhémet ouvrit la litière impériale qu'un drap d'or dérobait à tous les regards: les troupes apprirent à la fois que Soliman n'existait plus, et que Sélim II était leur souverain. La marche devint à l'instant une pompe funèbre; toutes les images de la gloire et du deuil se confondirent pour honorer la mémoire du prince que l'empire avait perdu; les drapeaux, les trophées d'armes pris sur les ennemis entouraient le cercueil; toute la maison militaire l'escortait, ayant à sa tête un des

principaux officiers qui portait le turban de Soliman au bout d'une lance, d'où pendait une queue de cheval, pour témoigner qu'il était mort à la guerre. Les janissaires et les spahis suivaient, les armes renversées, et les drapeaux traînant par terre; tous les instrumens guerriers rendaient des sons sourds et lugubres; les chevaux étaient couverts de housses de velours noir. Ces nobles compagnons de la gloire, des fatigues et des dangers de leur maître, répandaient des larmes, au moyen d'une certaine poudre qu'on leur avait soufflée dans les naseaux.

Le corps entier des ulémas reçut le cercueil aux portes de Constantinople; tous les pachas l'accompagnèrent jusqu'au tombeau élevé, de son vivant, par Soliman lui-même, auprès de Solimanhié. Pendant quarante jours les ministres de la loi vinrent réciter le Coran entier; le tombeau fut couvert d'un drap d'or, changé tous les vendredis, et semé chaque jour de fleurs. Telles furent les funérailles de Soliman I, célébrées avec une pompe ordinaire aux souverains de l'Orient, qu'efface sans doute celle du convoi funèbre d'Alexandre-le-Grand, ou de Ptolémée-Philadelphe; mais la circonstance qui lui est particulière, c'est que les Ottomans

visitent encore aujourd'hui avec vénération le tombeau de cet illustre sultan dont ils se glorifient, à juste titre, comme de celui d'un martyr, d'un gazi, ou d'un conquérant mort dans les combats contre les chrétiens.

A l'âge de quarante-quatre ans Sélim II monta sur le trône pour ne l'occuper que huit années. Son caractère était connu d'avance, et les Ottomans savaient qu'ils ne le comparaient pas à son père, ni pour la rigueur, ni pour la magnificence, ni pour la sobriété. Il commença par révoquer les édits sévères de Soliman sur le vin. Les scrupuleux observateurs de la loi calomnièrent son indulgence; et leur censure a laissé à Sélim le surnom injurieux de *mest* ou d'ivrogne, qu'il ne paraît pas avoir justifié dans toute sa honte. Le penchant de ce prince pour le vin le distinguait depuis long-tems de ses frères. Il demandait, au milieu d'un repas, à ses favoris ce que le peuple pensait de lui: « Il ne s'en occupe pas, lui répondit hardi» ment l'un d'entre eux, à cause de votre vie » voluptueuse et efféminée. » Ce n'était pas un prince abruti par le vin, tel que Cambyse ou même Alexandre, celui qui, aussi amèrement attaqué, était capable de répondre avec tranquillité « que mes frères croient à l'amitié

» des hommes, je ne crois qu'à la bienveillance » de Dieu. Je me résigne aux décrets du Ciel; » je songe au bonheur présent, l'avenir ne » m'inquiète en rien. »

Malgré sa quiétude religieuse, le fils de Soliman fit une œuvre méritoire au salut de son ame, selon tous les docteurs musulmans; il acheva, dès la première année de son règne, le beau pont de pierre de deux mille pas, commencé par son père, à Boyouk-Chekméjé, près de Constantinople.

Quoiqu'ami du repos par goût et par habitude, il n'ignora pas que les Ottomans n'étaient pas faits pour l'oisiveté; et jamais règne de huit ans ne fut plus rempli de projets vastes et de grandes entreprises.

Au fond de l'Arabie, l'Yémen, subjugué par Soliman, prit sa mort pour une occasion de s'affranchir. Sélim envoya aux pachas de Bagdad et de Bassora l'ordre de marcher contre les Arabes, et l'Yémen fut remis sous le joug.

Le sultan fut bientôt occupé d'un dessein plus important et d'une exécution plus difficile. L'histoire rapporte que chaque matin un officier du grand roi était chargé de lui dire, dans son palais de Suse, « Seigneur, souvenez-» vous des Athéniens. » Les modernes sujets

des sophis étaient pour les Ottomans, ce que les Grecs avaient été pour les anciens Perses.

Des incursions continuelles étaient suscitées par la haine religieuse et héréditaire que les sectateurs d'Ali portaient aux disciples d'Omar. Sélim, héritier de la querelle de ses ancêtres, arrêté par leurs funestes exemples, n'osait pas essayer de nouveau de pénétrer dans ces déserts, le tombeau de tant de soldats et l'écueil où s'était brisé l'orgueil de Soliman. Il résolut de tourner le front impénétrable que lui présentaient ses ennemis sur le théâtre ordinaire de tant de guerres échouées; il résolut d'attaquer le nord de la Perse par la mer Caspienne, et d'ouvrir à ses flottes un chemin que la terre refusait à ses armées.

Deux fleuves, le Don et le Volga, nés dans le nord de l'Europe, vont se jeter au midi dans des mers Méditerranées. Le Don, l'ancien Tanaïs, après avoir arrosé le pays des Sarmates, la Pologne moderne, termine son cours de trois cents lieues dans le Pont-Euxin. Le Volga, dont la source est voisine de celle du Don, coule comme lui du nord au midi; mais au point où les deux fleuves semblent prêts à se toucher, le Don tourne à droite baigner les murs d'Azof, et se perdre dans les Palus Méo-

tides; le Volga court sur la gauche vomir dans la mer Caspienne, par soixante-cinq bouches, ses eaux grossies de celles de quarante-huit rivières, et y perdre le nom qu'il a porté pendant quatre mille werstes ou treize cents lieues.

Dans l'endroit où les deux fleuves ne sont séparés que par un espace de trente milles, Sélim forma le dessein d'ouvrir un canal de jonction, de se faire une route navigable du Bosphore à la mer Caspienne, et d'aborder ainsi ses inaccessibles ennemis dans la province de Shirvan, dans le cœur même de leur empire. Il est intéressant de rapporter comment des idées religieuses, plus que des obstacles naturels, s'opposèrent à cette grande entreprise, et pourquoi de nouveaux ennemis inconnus jusqu'alors aux sultans firent cause commune avec les préjugés des Ottomans et avec la nature.

Sélim, maître d'Azof, fit remonter le Don à une flotte qui portait cinq mille janissaires et trois mille travailleurs. L'armée devait former plus de quatre-vingt mille hommes après la jonction du khan de Crimée et de ses alliés les Nogais. Le canal était destiné à recevoir de fortes galères: les janissaires mirent la main à l'œuvre comme les travailleurs; et cependant un corps de Tartares et d'Ottomans avait été

détaché pour s'emparer d'Astracan, situé à l'une des embouchures du Volga, et voisine de Czaricin, où le canal devait aboutir. Mais Astracan appartenait à un peuple disposé à le défendre; un peuple dont le nom n'était point encore arrivé jusqu'aux Ottomans; Astracan appartenait aux Russes, qui joueront désormais un trop grand rôle pour ne faire que les nommer.

Dès le neuvième siècle, Hurick, arrivé des bords de la Baltique, à la tête d'une horde inconnue, au milieu des tribus éparses du Novogorod qui avaient imploré son appui contre les Tartares, Hurick avait imposé le joug au peuple qu'il n'était venu que protéger. Les Ottomans n'existaient pas encore et son quatrième descendant Wolodimir s'était fait chrétien avec tout son peuple, avait épousé une princesse de Constantinople, avait été mis au rang des saints par l'Eglise grecque, sans que la Russie ni ses princes fussent sortis de l'obscurité. Dans le treizième siècle les uns et les autres avaient subi le joug des Tartares; ce n'était que depuis le quinzième qu'Ivan Wassilowitch I avait affranchi sa nation. Ivan Wassilowitch II, le contemporain de Sélim II, venait de s'élever au rang de conquérant, et

de soumettre à la Russie Cazan et Astracan. Tel était l'ennemi que provoquait, sans le connaître, le fils de Soliman. Le canal de jonction avançait; des pluies continuelles obligèrent à suspendre le travail. L'arrivée imprévue de quinze mille Russes, sous les ordres du prince Térébrianoi présenta un obstacle nouveau ; les janissaires et les travailleurs furent surpris, massacrés ou dispersés sans résistance : une cause inattendue mit bientôt le désordre dans l'armée entière, et fit totalement renoncer à l'entreprise.

La religion mahométane oblige les Ottomans de faire une prière particulière dans la troisième partie de la nuit; la loi n'en exempte que dans les pays où le coucher du soleil suit de fort près son lever : ce qui fait croire à la multitude que les contrées du Nord sont absolument interdites aux vrais musulmans.

Le khan Denleth-Glurai craignit que l'exécution du projet de jonction ne rendît l'alliance des Tartares moins nécessaire aux sultans; qu'il n'en résultât la perte de ses prérogatives, et que la Crimée ne finît par être convertie en pachalie comme les autres provinces de l'empire. Il crut donc qu'il était de son intérêt de faire abandonner l'entreprise. Ses émissaires

répandirent le bruit que les Ottomans devaient craindre de périr bientôt dans ce triste climat, étant exposés à être surpris par les Russes plus accoutumés que les musulmans à tenir la campagne au milieu de la plus rude saison; ils peignaient, sous les couleurs les plus effrayantes, le froid excessif, les neiges, les glaces; enfin la disette et la misère, suites inévitables de la difficulté de transporter des vivres à travers tant de déserts.

Pour achever d'alarmer la multitude ébranlée, les émissaires du khan firent valoir le préjugé religieux; ils ne cessaient de plaindre le sort de leurs frères condamnés à se fixer dans des climats où la brièveté des nuits, dans les plus longs jours d'été, les empêcherait de faire leurs prières nocturnes, et les forcerait ainsi à manquer au précepte de la religion. Il n'en fallut pas davantage pour soulever tous les esprits; tous se répandirent en murmures, et demandèrent hautement à être reconduits dans l'empire. Les caresses, les promesses, les menaces furent vainement employées pour apaiser les clameurs et ramener l'ordre: officiers, soldats, ouvriers abandonnèrent à la fois leurs postes et leurs travaux; ils regagnèrent, par troupes, les uns la Crimée, les autres la côte orientale de la mer Noire.

Plusieurs siècles avant Sélim, cette grande pensée de lier l'Orient à l'Occident, l'Europe à l'Asie, la mer Caspienne au Pont-Euxin, avait été conçue; et, au rapport de Pline, qui donne l'empereur Claude pour son garant, ce fut Seleucus Nicator qui le premier imagina de tirer un canal du Bosphore Cimmérien à la mer Caspienne; mais Pline n'explique pas s'il s'agissait de réunir le Don au Volga. Lorsque Sélim II forma le projet de leur jonction, la nouvelle ère du commerce venait d'être fondée depuis un demi-siècle, depuis la découverte du passage de l'Inde par le Cap de Bonne-Espérance. Quelle nouvelle face le monde n'eût-il pas pris une seconde fois, si une nation puissante, industrieuse, marchande, et qui n'eût point été esclave de l'heure des prières nocturnes, avait ainsi reçu les tributs de l'Inde, et échangé ceux de l'Europe par une voie également navigable, mais plus courte, plus directe, plus habitée; elle eût fait toucher le Gange au Tage, à la Seine, à la Tamise, à l'Elbe et à la Neva par l'Oxus, la mer Caspienne, la mer Noire, les Dardanelles, le détroit de Gibraltar, le Pas-de-Calais et la Baltique.

Ce noble et utile projet avait été conçu par le célèbre Cassim-Pacha, le même qui fit cons-

truire, par ses libéralités, le quartier de Constantinople qui porte son nom, et où sont encore aujourd'hui les magasins de la marine, les casernes des galliondgis et le palais du capitan-pachà. L'entreprise de la jonction du Don au Volga offrait autant d'avantages au commerce pendant la paix, que de facilités pour le transport des armées et des munitions pendant la guerre, rendue presque perpétuelle par la querelle toujours ouverte entre les sophis et les sultans. L'abandon de ce vaste et difficile dessein prouve à la fois que dans aucun tems l'empire ottoman n'a manqué d'hommes de génie, et que ce n'est ni à l'absence des grandes pensées, ni des bonnes intentions chez les princes, ni aux entraves que l'on croit faussement l'ouvrage de la religion ou de la loi théocratique qu'il faut attribuer les obstacles que les conceptions de tous les genres sont condamnées à rencontrer; il faut en accuser les préjugés de la multitude que l'autorité respecte, et les vices d'un gouvernement qui est plus faible qu'on ne croit, et qui ne connaît cependant pas toute sa force.

Cette expédition malheureuse valut néanmoins à l'empire un avantage aussi réel que la plus glorieuse conquête; trente mille Tartares,

Nogais quittèrent la domination russe, et vinrent habiter la Crimée avec leurs familles.

La jonction projetée du Don et du Volga marque dans l'histoire parce qu'elle fut l'époque où les Ottomans se mesurèrent pour la première fois avec les célèbres ennemis qu'ils seront destinés désormais à vaincre rarement et à redouter toujours.

Une tentative plus heureuse fit bientôt oublier à Sélim une humiliation passagère à laquelle 1570. des obstacles surnaturels eurent peut-être la plus grande part. Il s'agit de la conquête de l'île de Chypre qu'il méditait d'enlever aux Vénitiens.

Le sultan et la république étaient en paix; mais la politique ottomane, aussi arbitraire que l'autorité, ne voyait souvent dans les traités faits avec les chrétiens que des liens de circonstances: l'intérêt de l'empire et de la religion permettait de les rompre avec un fetfa. Malgré le grand-visir Méhémet, Sélim décida que l'île de Chypre serait attaquée, et la spoliation des Vénitiens fut consacrée par le muphti.

Située en face de la Syrie, sous le climat le plus heureux, l'île de Chypre a vu de toute antiquité la fable et l'histoire se réunir pour célébrer la fertilité de son sol, l'abondance et

la variété de ses productions, toutes les faveurs enfin que lui a prodiguées la nature. La brillante imagination des poëtes y a placé les plaisirs à côté des fleurs; elle a fait naître sur son rivage Vénus sortie de l'écume de la mer; elle a consacré Paphos, Amathonte, Idalie à la déesse de la beauté; et, sous la protection de son beau ciel, l'île de Chypre a constamment passé pour un séjour si délicieux, que les deux sexes, d'âge en âge, y cédaient à la contagion de la volupté.

A ces traditions fabuleuses succédèrent les souvenirs historiques: cette île eut jusqu'à neuf rois à la fois. Ceux qui mettent les princes bons et justes au niveau des monarques les plus puissans, se souviennent d'Evagoras, qui régnait à Salamine, et résistait à Artaxerce-Memnon. L'île soumise à des rois, mais tributaire des Perses, passa, à la mort d'Alexandre, dans les mains des Ptolémée. Caton d'Utique s'en empara injustement sur eux au nom de la république romaine, et l'on observe que les richesses de Chypre valurent plus au trésor public que les dépouilles rapportées par Pompée, vainqueur de l'Asie.

Le royaume de Chypre passa des Romains aux empereurs de Constantinople: un Comnène

y régnait sous le titre de duc, au tems de la première croisade. Ce faible souverain eut l'imprudence de s'attirer par une insulte la colère du roi d'Angleterre, Richard Cœur-de-Lion. Ce monarque bouillant se vengea en renversant du trône Isaac Comnène, et vendit l'île aux Templiers. Il la racheta ensuite et la revendit à Guy de Lusignan, roi de Jérusalem. Les descendans de Gui régnèrent en Chypre jusque vers le milieu du quinzième siècle, qu'une princesse de leur sang, nommée Charlotte, épousa Louis de Savoie; mais un frère bâtard de Charlotte de Lusignan chassa le comte de Savoie, se maria à Catherine Cornaro qui, ayant survécu à son mari et n'ayant pas d'enfans, fit une donation de l'île de Chypre à la république de Venise, en 1472. Tel est le droit que les Vénitiens avaient sur le royaume. Une possession d'un siècle ne rendait pas leur titre primitif plus légitime que ne l'avait été celui des Romains.

Trente villes composaient la splendeur de l'ancienne Chypre. Au tems de la conquête, c'est-à-dire en 1570, on ne voyait plus que leurs débris. Constanza, évêché grec, était bâti sur le terrain de Salamine; Baffo rappelait, sous un nom corrompu, le nom célèbre de

Paphos; Limisso occupait obscurément la place d'Amathonte; il en était de même d'Idalie, dont Dalin n'offrait que les ruines.

Les deux villes principales de Chypre moderne, Nicosie et Famagouste, représentaient l'une l'antique Lédra, et l'autre Arsinoé, connue depuis sous le nom romain de *Fama Augusti*. Nicosie était au milieu de l'île, Famagouste sur le rivage de la mer qui regarde la Syrie.

Le 1er de juillet, cent dix galères ottomanes parurent à la hauteur de Baffo, sur la côte occidentale de l'île: quatre-vingt mille hommes de pied, deux mille cinq cents cavaliers, et cinquante pièces de canon furent débarqués sous les yeux de Piali et de Mustapha-Pacha, qui commandaient l'expédition. Les Vénitiens surpris ne purent opposer que deux mille Italiens, un renfort de quatre mille hommes arrivé depuis peu de Venise, et cinq cents stradiots pour toute cavalerie. Les paysans furent armés et postés dans les défilés des montagnes. Famagouste et Nicosie étaient les deux seules places en état de résister. Astor Baglione se jeta dans la première de ces deux villes, ne doutant pas que le peu d'étendue de son enceinte et le mauvais état de ses murailles ne la fissent atta-

quer de préférence. C'était en effet l'avis de Piali ; mais Mustapha s'obstina à marcher contre Nicosie, capitale du royaume, centre de ses richesses, et dont le pillage promis à l'armée garantissait presque la prise. Le siége ne dura que quatorze jours. Après plusieurs assauts, toujours repoussés, toujours renouvelés, les Ottomans triomphèrent : Nicosie fut abandonnée au pillage. La fureur des vainqueurs ne connut pas de frein ; vingt mille chrétiens des deux sexes périrent dans ce désastre, et l'esclavage fut le sort de ceux que le cimeterre avait épargnés.

Mustapha fit avancer son armée du côté de Famagouste. Cette place, située à l'orient de l'île de Chypre, au milieu des sables de la mer, n'avait qu'un port peu vaste et peu profond, dont l'entrée était défendue par deux forts. L'enceinte de la ville était de deux mille pas, de forme quarrée, entourée de murailles et protégée par un fossé très-profond ; les tours de Limasso et de l'Arsenal couvraient le mur du côté du midi ; celles de Campo-Santo, de Landrucci et de Sainte-Nappe, s'élevaient dans l'intervalle. Les tours de Diocar, de Moracti, de Pulo-Cazar et de Saint-Luc défendaient le côté qui regarde le couchant ; l'angle maritime

du côté du nord était flanqué de la tour du Diamant; et entre cette tour et l'angle du bastion était la tour de Mozzi. Le quatrième côté, qui donnait sur la mer, et regardait le nord et le levant, était fortifié d'une muraille sans porte et de la citadelle. Telles étaient la forme et la situation de Famagouste.

Il y eut un intervalle de quelques mois entre les approches et les attaques. Quatre mille hommes de pied, huit cents chevaux, deux cents Albanais, et trois mille, tant habitans que paysans armés, formaient toutes les forces des assiégés. Marc-Antoine Bragadino, noble vénitien, commandant d'armes de Famagouste, avait pour lieutenans Astor Baglione et Laurent Tiépolo.

Les Ottomans élevèrent dix batteries où ils placèrent soixante-quatorze pièces de canon. Le mur du midi fut battu à la fois par cinq endroits: Bragadino défendait la tour de Landrucci, Baglione celle de Sainte-Nappe, Tiépolo celle de Campo-Santo. Mustapha, en personne, était jour et nuit au milieu de ses batteries pour en diriger l'effet.

C'étaient moins les combats et l'artillerie qui fatiguaient les assiégés que les veilles et les travaux; la garnison, toujours sous les armes,

n'avait pas un moment de repos. Au bout de huit jours, les Ottomans, parvenus au pied des remparts, firent sauter avec la mine le bastion de l'Arsenal : le mur tomba, et le roc même fut entr'ouvert par l'explosion. Les assaillans se précipitèrent par cette brèche; mais les assiégés soutinrent leurs efforts avec un courage admirable, et qu'on n'aurait pas attendu de leur petit nombre : les femmes mêmes se mêlèrent parmi les combattans. Après un troisième assaut, aussi long que meurtrier, les soldats de Mustapha emportèrent à la fois la porte de Limasso, la tour de Sainte-Nappe, celle de Landrucci et de l'Arsenal : un seul et faible retranchement de terre séparait les musulmans et les chrétiens. Quoique les murailles fussent ruinées au point de ne pouvoir être réparées, Mustapha fut repoussé dans une quatrième attaque. Il eut recours à un dernier stratagême, ce fut d'emplir le fossé de matières combustibles d'un bois d'une espèce particulière à l'île de Chypre, et dont l'odeur est insupportable quand on y met le feu. Cet embrasement, favorisé par un vent contraire aux assiégés, mit le comble à leur détresse. Ils avaient vécu de fromage, de viandes salées, de grains et de légumes; toutes les provisions de bouche étaient épuisées : on avait mangé les

chevaux, les ânes, et jusqu'aux chats; mais ces vils alimens manquaient eux-mêmes; il fallait se rendre ou périr: Bragadino céda enfin aux supplications universelles, et capitula. Mustapha promit que la garnison sortirait avec armes et bagages, et qu'elle serait conduite à Candie sur les galères ottomanes; que les habitans auraient la liberté de se retirer où ils voudraient, et que ceux qui resteraient dans Famagouste seraient préservés de la captivité et du pillage.

Quelles scènes de perfidie et de cruauté allaient s'ouvrir! A peine les vainqueurs furent-ils entrés dans la ville qu'elle fut livrée à tous les désordres. Bragadino se plaignit, et conjura Mustapha de réprimer l'insolence de ses soldats: le général musulman feignit d'avoir égard à des réclamations si justes, et témoigna le désir de voir le commandant chrétien avant son départ. Bragadino sans défiance se rendit au camp ennemi, suivi de Baglione, d'un Martinengo, d'Antoine Quirini et de plusieurs gentilshommes vénitiens et grecs. Mustapha les reçut d'abord avec une apparente bienveillance, et fit même asseoir Bragadino à côté de lui. Bientôt il voulut savoir quelles sûretés on offrait pour les galères qui seraient fournies

aux termes de la capitulation. Le vénitien répondit que le traité n'en portait pas. « Laisse-» moi ce jeune homme, dit impudemment Mus-» tapha, en montrant Quirini, dont la beauté » l'avait frappé, je te le demande pour ôtage. » Irrité du refus de Bragadino, il fit sur-le-champ charger de chaînes Baglione, Martinengo et Quirini ; tous furent massacrés par son ordre en sa présence. Il réserva Bragadino à des tourmens plus longs et plus cruels. Ce féroce vainqueur fit amener à trois reprises le vieillard sous la hache pour lui donner toutes les angoisses de la mort, pour tromper l'espérance que sa victime avait chaque fois de périr d'un seul coup. Les bourreaux se contentèrent ce jour-là de couper le nez et les oreilles au malheureux prisonnier : quelques jours après il fut conduit au milieu de la place de Famagouste; il fut lié à un poteau et écorché tout vif par l'ordre de Mustapha, qui voulut être témoin de cette horrible exécution. Le héros vénitien souffrit avec constance ces tourmens renouvelés des martyrs chrétiens. La mort, en terminant ses douleurs, ne termina pas les insultes: le barbare ottoman fit empailler la peau de l'infortuné Bragadino ; il fit promener dans toute la ville ce hideux simulacre avec tout

l'appareil de la dérision, et l'emporta enfin comme un trophée attaché à la vergue de sa galère.

Le crime du féroce vainqueur de Chypre est resté plus fameux que la conquête même; ce qu'il y a de plus affligeant encore, de plus honteux, d'aussi véridique à rappeler, c'est que les contemporains n'avoient pas le droit de juger Mustapha et de condamner sa barbarie. A la même époque, au sein de l'Europe chrétienne, la cour de Madrid comptoit le dogue (1) Bérécillo au nombre de ses pensionnaires; en France, Charles IX régnait, et l'heure de la Saint-Barthélemy allait sonner.

C'est ainsi que l'île de Chypre fut jointe à la domination ottomane. Les conquérans y comptèrent soixante et dix mille sujets soumis à la capitation. Les vexations successives d'un gouvernement avide et oppresseur ont réduit la population actuelle à douze mille contribuables. Du tems des Vénitiens, les productions

(1) Au combat de Caxamalca, la première ligne de l'armée des Pizarres étoit formée par un rang de chiens qui dévorèrent les Péruviens. La cour d'Espagne leur paya une solde réglée. On trouve dans l'ancien état militaire de ce tems-là que le dogue Bérécillo gagnoit deux réaux par mois pour services rendus à la couronne *Voyages du Pérou*, tome I, liv. 6.

de l'île, son coton, ses soies, ses vins, ses salines étoient des sources de richesses qui paraissaient inépuisables; aujourd'hui, languissante, appauvrie, dépeuplée, l'île de Chypre n'a conservé que son beau ciel, ses rians aspects et sa voluptueuse atmosphère; des exhalaisons enivrantes semblent sortir du sein de la terre; la douce et pénétrante chaleur du plus heureux des climats vient exalter tous les sens à la fois, et l'amour est pour tout être vivant le plus impérieux des besoins: il anime, il enflamme, il consume, il s'identifie à l'existence. Les femmes, dans l'île de Chypre, y sont encore belles, enjouées, passionnées; leur figure, leur taille, leurs formes, l'abandon même de leur maintien rappellent tous les charmes, tous les pièges des séduisantes prêtresses de Vénus Anadyomène: ses temples n'y sont plus, mais son culte existe encore.

Cependant l'Espagne et l'Italie alarmées venaient de former une ligue formidable contre les Ottomans: le but principal était la délivrance de l'île de Chypre. Le souverain Pontife Pie V, Philippe II, roi catholique, et la République de Venise armèrent deux cents galères, cent vaisseaux, cinquante mille hommes d'infanterie, quatre mille cinq cents chevaux pour défendre

les états des confédérés et attaquer l'ennemi commun du nom chrétien. Don Juan d'Autriche, cet illustre bâtard de Charles-Quint, était le généralissime de la ligue; sous lui commandaient Marc-Antoine Colonne, duc de Paliano, Doria, Venier, Cardone, Réquésens, et le marquis de Sainte-Croix; joignons-y les noms du chevalier de Malthe, Romégas, si redouté des Ottomans, et celui du brave Crillon, que l'honneur et la gloire, guides naturels des Français, amenaient volontairement à la défense de la religion; mais l'armement avait demandé plus de tems que la conquête de Chypre, et l'entreprise était manquée avant que les flottes chrétiennes eussent seulement mis en mer.

Cependant, vingt-cinq vaisseaux, deux cent vingt galères et six galéasses, sortirent en ordre de bataille du port de Messine, et arrivèrent le 27 septembre à la hauteur de Corfou.

La flotte ottomane était partie depuis plusieurs semaines de Constantinople, Ali-Pacha la commandait, ayant sous ses ordres Perthau: tous deux avaient succédé à Piali, destitué par Sélim pour n'avoir pas livré bataille aux chrétiens l'année précédente. Ils étaient secondés par Gochiali ou Kilig-Ali-Pacha, l'élève de Barberousse et de Dragut, et qui ne cédait

à ces marins fameux ni en prudence ni en intrépidité. Ali Perthau et Occhiali ne cherchaient qu'à combattre : des ennemis ainsi disposés de part et d'autre ne devaient pas tarder à se rencontrer.

Le hasard ne pouvait pas leur offrir un champ de bataille plus célèbre que celui qu'ils étaient destinés à illustrer encore ; ce fut cet espace de mer resserré entre le promontoire d'Actium, où la querelle de l'empire du monde entre Marc-Antoine et l'heureux Octave fut jugée : l'île de Leucade, dont le saut redoutable était si salutaire aux amans malheureux ; Ithaque, aussi immortelle qu'Homère, Ulysse et Pénélope ; enfin ces îles Echinades, qui, formées du sable et de la boue du fabuleux Achéloüs, doivent leurs noms aux aiguilles arides et pointues de leurs rochers, qui les font ressembler au hérisson. Au fond de cette enceinte, dont chaque rive a sa célébrité, se trouve le golfe de Naupacte, aujourd'hui Lépante, où la flotte ottomane s'était imprudemment enfermée.

Don Juan, amené par le hasard, aperçut l'ennemi, rangea ses galères en bataille sur une seule ligne, arborant pour signal l'éten-

dart de la ligue, et toute la flotte chrétienne arriva à force de rames sur les Ottomans.

Leurs vaisseaux, au nombre de deux cent cinquante, manquaient d'espace pour se développer : ils suppléaient à ce désavantage par leur valeur ordinaire. Les six galéasses qui formaient l'avant-garde des confédérés furent entourées en un instant par les galères musulmanes; mais bien plus élevées et semblables à des citadelles, les six galéasses vomissaient la mort autour d'elles par la poupe, par la proue, et par les flancs.

A l'aile gauche, la division vénitienne, commandée par Barbarigo, fut coupée et presque enveloppée : son artillerie repoussa avec tant de succès la grêle de flèches dont il était assailli, que, malgré une blessure mortelle et la perte de ses meilleurs officiers, il força les Ottomans à se jeter sur la côte, et à se sauver sur le rivage en abandonnant leurs vaisseaux sur les rochers.

Cependant le front des deux flottes était venu se heurter. Dans ce choc terrible, les galères étaient entremêlées proues contre proues, poupes contre poupes; la confusion était extrême; le courage était égal, et la fortune incertaine. Au milieu du feu et de la

fumée, don Juan et Veniez distinguèrent l'étendart impérial, et chargèrent tous deux à la fois le vaisseau d'Ali: quatre cents janissaires le défendaient. Don Juan avait un nombre égal de soldats et une foule de volontaires remplis d'ardeur. Deux fois la galère amirale fut prise, deux fois elle fut abandonnée par les chrétiens; enfin Don Juan y rentra par un troisième abordage, ayant à ses côtés le prince de Parme, Alexandre Farnèse, devenu depuis si célèbre. Ali fut tué les armes à la main, sa tête mise au bout d'une pique, et l'étendart de la Croix arboré à la place du Croissant. A la vue de ce signal, tous les confédérés crièrent à la fois : « Victoire! victoire! »

Perthau-Pacha, qui, depuis le commencement de l'action, combattait avec la plus grande valeur et un succès balancé, céda à la fortune, et se jeta dans une barque pour gagner la côte. Occhiali, seul, s'échappa avec quelques galères à travers la ligne ennemie. Les vaincus se précipitèrent sur le rivage, hors de leurs bâtimens échoués; la flotte ottomane fut entièrement détruite; et celle des chrétiens remporta la victoire navale la plus complète dont l'histoire fasse mention.

Quel spectacle offrirent ces mers dans cette sanglante et mémorable journée ! Une circonstance vraiment extraordinaire fut de voir une flotte ottomane dont la chiourme était toute chrétienne, combattre une flotte chrétienne dont la chiourme était toute musulmane. Cette composition d'équipages tourna à l'avantage des confédérés ; d'une part, les forçats musulmans aidèrent eux-mêmes au gain de la bataille, parce que la liberté leur avait été promise à ce prix ; de l'autre, des forçats chrétiens se soulevèrent contre les Ottomans, et firent pencher la victoire dès qu'elle balançât. Les confédérés eurent encore en leur faveur la supériorité de l'artillerie, des armes à feu, et de la construction de leurs vaisseaux ; ils durent aussi leur succès à la faute que firent les ennemis de ne pas gagner la haute mer, et de combattre trop près de la côte. Dès le commencement de l'action, les Ottomans de l'aîle droite se jetèrent dans l'eau pour atteindre la terre, et se sauver dans l'intérieur du pays, tandis que les galères du centre combattirent jusqu'à la mort. Remarquons, sans anticiper sur les évènemens, qu'une si funeste expérience n'instruisit pas les vaincus ; car nous les verrons, au bout de deux siècles révolus,

retomber dans la même faute, et la payer chèrement.

En effet, les résultats de la victoire de Lépante furent bien au-dessous de l'effroi qu'elle jeta dans Constantinople, et de l'ivresse qu'elle causa aux puissances chrétiennes. Sélim II, saisi de douleur en apprenant le coup terrible que venaient d'essuyer ses armes, se tint renfermé dans le sérail, refusant de parler à personne, et de prendre aucune nourriture. Dans ses alarmes, il voyait déjà les chrétiens aux portes de sa capitale. Il envoya l'ordre de construire le château d'Europe, à l'entrée des Dardanelles, et trente mille ouvriers commencèrent et achevèrent en vingt-cinq jours Kelidir-Bahar, le cadenas de la mer, qui s'élève encore aujourd'hui sur les ruines du tombeau d'Hécube, en face de ceux d'Achille, de Patrocle, d'Ajax, en face du Simoïs et du Mont Ida Phrygien. 1571.

Cependant Occhiali, échappé avec gloire du désastre de Lépante, vint relever le courage de son maître, et jusqu'à ses espérances : il lui représenta que le mal n'était pas irréparable, et qu'il pouvait retrouver des vaisseaux et des soldats. Sur-le-champ, Sélim fit Occhiali capitan-pacha, et lui promit toute sa faveur

s'il sauvait l'Empire des dangers de la campagne prochaine, en recréant une flotte et une armée. La jalousie des puissances chrétiennes lui en laissa le loisir. Le sultan était revenu de sa terreur, il n'était même pas sans consolation : il avait pris en main le Coran, et croyant infaillible la divination qu'on en tire, préjugé commun à tous les musulmans, il avait lu ce passage, dans le livre ouvert, au hasard : « Je » souffre à cause de la victoire des Européens; » ils n'auront plus lieu à l'avenir de s'applau» dir de leurs succès. »

Sélim regarda ces paroles comme un oracle de Dieu même, qui, d'ailleurs, avait annoncé le malheur de la flotte ottomane en permettant la chute du plafond de bois du temple de la Mecque; aussi le sultan en prit-il occasion de le faire rebâtir en briques, afin que sa solidité fût un garant comme un emblême de la durée de l'empire du Croissant.

Le grand-visir prouva bientôt au baile de Venise que la défaite de Lépante n'était à ses yeux qu'un malheur ordinaire : le ministre vénitien avait demandé audience à Méhémed, et témoignant une joie indiscrète du triomphe encore récent, il prouvait que Venise n'était pas accoutumée à la victoire : « Apprends, lui dit le

» fier Ottoman, que la perte d'une flotte est pour
» le sultan mon maître ce que la barbe est pour
» un homme à qui on la rase, et à qui elle
» revient; mais la perte de Chypre est pour
» la République la perte d'un bras qu'on ne
» recouvre pas quand il a été coupé. »

En effet, dès le printemps suivant, Occhiali reparut dans l'Archipel à la tête de deux cent cinquante galères; mais, content de s'être montré avec une flotte nouvelle, il évita plutôt les chrétiens qu'il ne chercha à les rencontrer. La ligue se dissipa d'elle-même, et les Vénitiens s'estimèrent assez heureux d'acheter la paix à des conditions modérées. Pour fruit de la victoire de Lépante, ils rendirent toutes les places qu'ils avaient prises; les Ottomans, au contraire, conservèrent toutes celles dont ils s'étaient emparés.

Quel était donc cet homme extraordinaire, qui, seul au milieu de la terreur générale, avait osé ne pas désespérer du salut de l'empire ottoman? Kilig-Ali, que les historiens chrétiens ont appelé Occhiali, portait d'abord le nom d'Ulug-Bey. Elève de Barberousse, il passa de la marine d'Alger au service du sultan. Ses grands talens et sa haute valeur l'élevèrent aux premiers grades de la flotte ottomane; et,

quand la faveur de Sélim et sa reconnaissance l'eurent élevé au rang de capitan-pacha, il prit le surnom de Kilig, qui veut dire épée. La victoire avoua son audace, qui n'était en lui que le sentiment de ce qu'il valait. Il se montra à-la-fois grand homme de guerre, musulman religieux, ami de l'humanité. La postérité apprendra avec admiration que les sciences, les arts et la piété ont trouvé un protecteur dans cet homme illustre, qui dut sa fortune à son caractère, et semblait d'abord n'être né que pour le métier de corsaire. Constantinople doit au noble emploi qu'il fit de ses richesses la belle mosquée de Top-Hana, qu'il fit élever à ses frais; on assure même que le premier étage de cette mosquée sortit de terre en une seule nuit. Comme le sultan son maître s'en étonnait: « C'est l'ouvrage de ta hautesse, dit Kilig-Ali » à Selim; cet édifice est sorti tout entier » des mains des esclaves de tes galères : que » ne peux-tu donc pas attendre des forces » réunies de tous les Ottomans quand tu vou» dras les tourner contre tes ennemis! » Cette réponse, qui acheva d'assurer à Kilig-Ali toute la faveur de Sélim II, prouve que la flatterie est de tous les pays, et qu'elle ne fut pas inventée par les courtisans de Louis XIV.

Non content de témoigner son respect pour la religion, en bâtissant une mosquée, Kilig-Ali marcha sur les traces des sultans eux-mêmes en joignant à ce pieux monument un imaret ou hôpital, et une académie assez richement dotée pour entretenir cent étudians. Constantinople ne comptait encore que quatre de ces établissemens savans depuis Mahomet II jusqu'au tems de ce magnifique capitan-pacha. Les historiens chrétiens et nationaux, surtout Agi-Calfàh, dans son livre des Guerres maritimes, s'accordent à représenter Kilig-Ali, comme le plus grand homme qui ait survécu au règne de Soliman.

La paix entre la Porte Ottomane et la République de Venise fut conclue sous la médiation de la France, représentée par François de Noailles, évêque d'Auch, dont la conduite, en cette occasion, fut d'autant plus mémorable, qu'elle acquit aux ambassadeurs français la considération dont ils ont joui depuis à la Porte Ottomane. Le grand-visir Méhémed, sachant qu'il n'apportait pas de présens, voulut lui refuser l'audience publique. Le ministre pacificateur déclara que la France avait appris que les sultans affectaient de regarder comme des tributs les dons volontaires que les princes 1574.

chrétiens envoyaient, et que le roi son maître, en traitant d'égal à égal, n'avait rien à offrir qu'un signe d'amitié. Le visir sentit qu'il fallait ménager le plus ancien ami des Ottomans, et l'ambassadeur français fut admis sans présens à l'audience de Sélim.

A peine les Vénitiens se furent-ils détachés d'une ligue si lentement formée, si promptement dissoute, et dont les pénibles efforts avaient amené des résultats si nuls, que Don Juan d'Autriche conduisit le reste des confédérés à la conquête de Tunis et de la Goulette. Le sultan mit son orgueil à reprendre ce royaume. Une alliance secrète fut proposée en son nom à la République de Venise : elle eut la prudence de s'y refuser ; mais son refus adroit garantit du moins sa neutralité ; les Ottomans ne lui demandèrent rien au-delà. Don Juan n'eut pas la permission d'aller défendre une contrée que la jalousie de Philippe II le soupçonnait d'avoir envahie dans l'espérance d'y régner. Occhiali partit avec cent galères, et conduisit sur le rivage d'Afrique Sinan-Pacha et quarante mille hommes ; Tunis et la Goulette furent reprises en moins de deux mois. Tandis que les chrétiens rejetaient leur honte sur la négligence de Don Juan, sur l'insou-

ciance du ministère espagnol, et que Pasquin, à Rome, se vengeait d'eux par des vers satiriques, les vainqueurs de Tunis présentaient un spectacle bien plus digne d'observations. Le conquérant Sinan-Pacha, un esclave des sultans, sentit que la liberté convenait seule aux peuples qu'il venait d'assujettir. Au sein du despotisme il jeta ces fondemens durables d'un état libre qui se gouvernait par lui-même, et subsiste encore aujourd'hui. Pour compléter ce que cette pensée eut d'extraordinaire, ces lois républicaines furent adoptées sans opposition, par le divan de Constantinople, et sanctionnées par Sélim.

C'est ainsi que, sans sortir de son sérail, les exploits que ces généraux faisaient en son nom, donnaient à ce sultan invisible et voluptueux le droit d'achever la superbe mosquée qu'il élevait à Andridople : car la religion musulmane n'accorde qu'aux princes victorieux l'honneur de bâtir des temples au Dieu des armées.

Mais le terme du règne et de la vie de Sélim II approchait : suivant les historiens, son esprit superstitieux ne manqua pas d'en recevoir l'annonce. Le feu prit aux cuisines du

sérail, les réduisit en cendres avec le bâtiment des offices, qui renfermait des vases du plus grand prix. Sélim tira de cet accident un augure sinistre ; il se rappela que le même malheur était arrivé du temps de son aïeul, et qu'il avait été suivi de la mort de ce sultan. Une mélancolie profonde s'empara de lui, et, quoique les penchans invétérés soient chez le commun des hommes une seconde nature, il fit et tint le vœu de ne plus boire de vin ; il abjura les égaremens de sa vie, il se livra à la prière, à la méditation, aux bonnes œuvres ; il se prépara enfin à la mort. Dans cet abandon de lui-même, le triste et sombre Sélim visitait un jour les bains qu'il avait fait construire au milieu du sérail, et qui existent entre le harem des sultanes et le palais impérial ; son pied glissa sur le pavé de marbre, il tomba avec violence, et ne douta plus que l'accomplissement de son horoscope ne s'achevât ; une fièvre ardente le saisit, et, après six semaines de souffrances aggravées par les impressions dont son esprit était frappé, Sélim II mourut.

Des écrivains plus hardis attribuent cette mort et ses causes aux excès qui ne l'abandonnèrent qu'après l'avoir conduit au tombeau ;

mais ce doute est une preuve de plus du respect admirable qui empêche les Ottomans d'avilir jamais la mémoire de leurs souverains. Quoi qu'il en soit de la fin de Sélim, remarquons que les historiens de toutes les nations rendent hommage à la morale publique, en faisant mourir tous les princes avec repentir. Quoique Sélim n'ait fait la guerre en personne que contre Bajazet son frère, il n'en a pas moins passé pour un prince courageux. Il dut la gloire de son règne à ses généraux qui avaient appris à combattre sous Soliman; il la dut aussi à cette discipline dont l'habitude avait été acquise par quarante ans de triomphes, et s'était prolongée par la seule force de sa première impulsion. Sélim laissa à Amurath III, l'aîné de ses fils, l'empire agrandi de l'île de Chio prise en pleine paix et sans résistance sur les Gênois, de l'île de Chypre enlevée aux Vénitiens; enfin les bornes de la domination ottomane s'étaient reculées, en Afrique jusqu'aux colonnes d'Hercule, Tripoli, Alger et Tunis s'étant reconnues alliées et tributaires de sultan; en Europe, du côté de la Moldavie, la Podolie était devenue leur frontière; en Dalmatie, l'empire avait pour limites Zara, Spala-

tro et Sébénico, réduites à leurs seules enceintes, les Ottomans ayant refusé de rendre, à la paix de 1574, les châteaux et villages qui en dépendaient, quoiqu'ils ne les tinssent que du droit de la guerre.

A la mort de Sélim, Amurath III était à Magnésie, où, selon la politique des sultans, son père l'avait tenu éloigné depuis son enfance. Le vieux Méhémed, qu'on s'étonne de voir occuper, sous deux règnes consécutifs, le poste éminent mais précaire du visiriat, se trouva destiné à rendre au fils de Sélim le même service qu'il avait rendu au fils de Soliman; il l'envoya promptement avertir de venir régner, et tint la mort du sultan secrète plus facilement encore au fond du sérail, qu'il n'avait caché celle de son père au milieu d'un camp.

L'avènement d'Amurath fut accompagné de circonstances mystérieuses et romanesques que l'histoire ne dédaigne pas. Il était minuit quand le nouveau sultan, qui venait de traverser la Propontide sur un esquif, par le tems le plus orageux, frappa à une porte secrète du sérail; il la trouva fermée, et s'assit sous un arbre, jusqu'à ce que le grand-visir eût été averti. Pour perpétuer la mémoire d'une cir-

constance si bizarre, Amurath ordonna depuis qu'une fontaine fût construite sur le lieu même. Le visir accourut, reçut le prince avec respect, lui baisa la main, l'introduisit dans le sérail, et le mena dans l'appartement de la sultane Validé sa mère, sans avoir encore proféré une parole. Méhémed n'avait jamais vu Amurath; il entra le premier, présenta le sultan, et demanda à la princesse si elle le reconnaissait pour son fils. Sur sa réponse, le grand-visir leva les mains au ciel, se jeta à genoux, et fit des vœux pour la prospérité de son nouveau maître. Tous les officiers du palais vinrent le saluer ou plutôt l'adorer; car le culte que les Ottomans rendent à leur souverain, tant qu'ils le respectent, ne diffère en rien de celui que les mortels ne rendent qu'à la Divinité; mais, chez ce même peuple, les premières paroles qui sortent de la bouche d'un nouveau monarque, pronostiquent toujours le bonheur ou le malheur de ses sujets sous son règne. Tous attendaient, rangés autour du trône, dans le silence et dans la crainte. « J'ai faim, qu'on me donne à manger, » dit Amurath. La frayeur s'empara de tous les esprits, et l'on ne douta pas que l'empire ne

fût menacé d'une famine. Il est singulier qu'à l'appui de cette opinion déraisonnable, le terrible fléau ait en effet affligé, cette année-là même, Constantinople et plusieurs provinces.

Au lever du soleil, la mort de Sélim fut annoncée. Le même jour, cinq frères d'Amurath périrent par le fatal cordon : l'aîné de tous n'avait pas encore huit ans. Que les peuples chrétiens, qui doivent à l'influence de leur religion un gouvernement plus doux, de quelque nom qu'il soit revêtu, détestent des actes aussi sanguinaires et aussi souvent répétés ! Il n'en est pas moins vrai que ces sacrifices humains, cet oubli des sentimens de la nature, étaient approuvés par une nation toute entière, et consacrés par la religion, comme sauve-gardes de la tranquillité publique. Dans cette occasion même, on vit le souverain, par respect pour la religion, se refuser à exterminer la famille impériale, à la réduire à sa seule tête, sans demander le sentiment du muphti. Le chef de la loi répondit que l'action n'etait pas seulement permise, mais qu'elle était nécessaire et impérieusement ordonnée par l'intérêt général. En effet, la loi de fer, qui commande le crime politique de verser le sang impérial, a pour

but de préserver l'empire de plusieurs dangers publics. La succession au trône est assurée à l'aîné de la maison ottomane, et les victimes ne sont prises que dans son sein. La cause des dissensions qui déchiraient l'Etat sous les premiers règnes, se détruit dans son principe, et le poids accablant d'une foule de princes collatéraux, qu'il faudrait entretenir selon leur rang et leur naissance, est épargné au peuple entier. Sous les califes, la maison des Abassides compta jusqu'à trente-deux mille princes.

Les cinq jeunes frères du sultan furent étranglés sous ses yeux. La loi de l'Etat exigeait-elle donc qu'il fût témoin d'un spectacle si atroce? Cependant, dût la raison humaine en être confondue, les faits prouveront qu'Amurath, pendant vingt années de règne, fut un prince faible, mais pas un homme cruel.

Les janissaires firent le premier essai de son peu d'énergie politique; ils exigèrent, avec succès, outre le présent ordinaire, une augmentation de paye, et l'admission de leurs enfans dans le corps même de leur milice à l'âge de vingt ans. De pareils excès, commis avec impunité, étaient les vrais présages des maux qui menaçaient un règne commencé aussi mollement.

Les rêveries astrologiques furent constam-

ment la règle des pensées, des actions, des craintes et des espérances de ce pusillanime souverain. La faiblesse de son esprit resterait à jamais dans l'oubli, si elle n'avait pas influé sur les évènemens de son règne, et si les préjugés du prince n'étaient pas, chez les Ottomans, les préjugés du peuple.

Si les esprits éclairés repoussaient, comme absurdes, les visions fréquentes, dont le règne d'Amurath est rempli, ils se rappelleront que l'historien doit peindre l'humanité telle qu'elle est; qu'il n'a pas toujours à présenter de grands caractères ni des princes qui commandent l'admiration ou l'étonnement, et que les faiblesses des rois sont inséparables des destinées de leurs empires.

Amurath avait amené à Constatineple un fourbe adroit, qui, sous le nom d'astrologue, devait gouverner son maître: son ascendant avait eu pour fondement un premier hasard assez bizarrement heureux.

Quelques jours avant son avènement au trône, le prince avait eu un songe qu'il trouvait très-alarmant; il était monté, par un escalier de marbre de vingt degrés, dans un pavillon superbe, couvert de trente voûtes, qui paraissaient se perdre dans les nues. Cet édifice laissait

voir de tous côtés des points de vue ravissans. Au milieu de ce palais, Amurath avait pensé aux jeunes princes, ses fils, Mahomet et Mahmoud; il les avait cherchés inutilement des yeux; enfin, quittant ce pavillon, il avait regagné le même escalier, et, à peine à la quatrième marche, il s'était réveillé en sursaut. Tourmenté de ce songe, il en parla le lendemain à Razadjé-Khathounn, l'intendante de son harem, et qui avait beaucoup de pouvoir sur son esprit. Cette femme, aussi embarrassée pour expliquer les songes que les magiciens de Pharaon, crut avoir trouvé un second Joseph dans un homme appelé Schudgea, qui, après avoir été derviche, janissaire, maçon, jardinier, était alors vigneron à Magnésie, et cherchait à se faire remarquer, autant par l'austérité de sa vie et son affectation de sobriété, que par l'art de la divination, qu'il prétendait avoir appris dans un couvent. Schudgea, consulté, déclara que la vision du prince n'annonçait que des événemens heureux. L'escalier était son élévation au trône; les vingt marches, le nombre des années qu'il devait régner; le pavillon, décoré de voûtes superbes, désignait la splendeur qui lui était promise; la disparution de ses fils était leur

séparation prochaine d'avec le sultan leur père, selon les lois ottomanes; enfin, le réveil sur la quatrième marche, signifiait la nouvelle que, sous quatre jours, Amurath serait assis sur le trône de ses aïeux.

Le prince ne reçut que vingt-sept jours après l'avis de la mort de son père; mais la prédiction ne lui en parut pas moins accomplie; il combla Schudgea de présens, l'admit dans sa familiarité, et ne l'appela plus que son sheik, son seigneur, son sultan.

Dès 1576, la même crédulité lui fit entreprendre la guerre de Perse, qu'il poursuivit ensuite pendant douze années. Il la commença sur la foi d'un iman qui vint l'assurer que, pendant son sommeil, il avait vu sur la porte du divan cette inscription, en lettres de feu: « Amurath vainqueur de la Perse. » En vain Méhémed disait que cette guerre, toujours renaissante, avait toujours été funeste à l'empire. Le vieux Méhémed n'avait point, sous Amurath, le crédit dont il jouissait sous Soliman et sous Sélim. Le sultan, comme tous les princes faibles, craignait de paraître gouverné: s'il l'eût été par les pachas qui formaient le divan, l'empire n'y aurait rien perdu ni en gloire ni en puissance. Le vieux Méhémed, Piali, Mustapha et Sinan,

les vainqueurs de Zigeth, de Gerbes, de Chypre et de Tunis n'auraient inspiré à leur maître que de grands desseins et des résolutions vigoureuses.

Le prince indolent n'ordonna du fond de son palais que la guerre de Perse; il en confia le soin à Mustapha, l'ennemi de Méhémed qui, jusqu'à la mort de Sélim, l'avait tenu dans la disgrace, et ce fut sans doute pour faire sentir à son visir qu'il ne voulait pas être sous sa tutelle.

Cette guerre offrit les mêmes vicissitudes, les mêmes événemens, les mêmes résultats que les précédentes: le plan d'attaque seulement fut changé. Pour s'assurer le secours des Tartares, les Ottomans attaquèrent, appuyant leur gauche sur la Géorgie; ils envahirent la province de Shirvan. Mais quoique les divisions intestines de la Perse favorisassent l'agression, quoique les Persans eussent le désavantage de n'opposer que des troupes légères et rassemblées, pour un tems, aux masses régulières, disciplinées et soldées de leurs redoutables ennemis, néanmoins le danger commun les réunit; ils s'aidèrent de tous les moyens de défense qu'offre toujours le sol natal, quand la nature le favorise, et qu'il s'agit de repousser même un

vainqueur. L'auxiliaire de Mustapha, le khan des Tartares, fut fait prisonnier après avoir livré les combats les plus brillans. Le roi de Perse, en l'envoyant à Casbin, sa résidence ordinaire, avait donné, par politique, l'ordre que la captivité du prince fût adoucie; il voulait s'attacher ce puissant allié des Ottomans. Au milieu des jeux et des fêtes, dont le jeune et beau Tartare était l'objet, et dont les femmes et les filles du monarque persan faisaient l'ornement, il paraît que la reine alla au-delà des intentions de son époux; l'imprudent khan viola les lois de l'hospitalité. Le roi de Perse, averti de son affront, s'en vengea par la mort des deux coupables, pendant que des ambassadeurs étaient allés, de sa part, à Constantinople pour traiter de la paix. Amurath, indigné du meurtre d'un prince, son premier vassal, renvoya les Persans sans vouloir les entendre, et le sang des deux peuples coula de nouveau pour un crime justement puni. Mustapha avait élevé des forteresses pour conserver ses conquêtes avant de les étendre. A l'entrée d'un hiver rigoureux, les Persans attaquèrent les troupes ottomanes ainsi dispersées, taillèrent en pièces toutes les garnisons, et recouvrèrent le Schirvan. La famine et la peste assaillirent les

débris de l'armée de Mustapha. Les ennemis qu'il avait auprès d'Amurath, attribuèrent ses malheurs à son imprudence ; le sultan le rappela dans le tems où ses fautes mêmes lui avaient appris à les réparer. Il le dépouilla de ses dignités, de ses richesses, et le fit rentrer dans la foule comme le dernier des musulmans. Mustapha eût payé son malheur de sa tête, si Méhémed, son ennemi, n'eût pas cessé d'exister.

Il venait de périr assassiné, en plein divan, par un spahis. Les circonstances de ce meurtre doivent être recueillies par l'historien, puisqu'elles font connaître la protection qui reste à l'opprimé au sein du despotisme ottoman, et quel esprit de justice dirige souvent les sultans.

Nous avons parlé, sous le règne de Soliman, de la fenêtre cachée, d'où le souverain lui-même vient quelquefois entendre, sans être vu, ce qui se dit dans son conseil : Amurath s'y tenait un jour. Un spahis furieux de voir le grand-visir rejeter, sans y répondre, le placet qu'il lui présentait, tira son yatagan, et le plongea dans le cœur du vieux Méhémed. Vingt cimeterres furent levés à l'instant ; l'assassin allait être mis en pièces, lorsque le sultan, paraissant tout-à-coup, ordonna que le cou-

pable fût entendu : il pensa qu'une action si hardie devait avoir pour cause une grande injustice. Il examina lui-même le placet du spahis, vit que le visir avait ôté arbitrairement à ce soldat un timar que ses services lui avaient acquis, et qu'il avait en vain présenté trois fois sa requête pour être rétabli dans son bien. Tout en blâmant le meurtrier de s'être fait justice lui-même, Amurath approuva la mort de Méhémed, renvoya le spahis absous, et lui fit rendre son timar.

Certes, cet acte étrange allait bien au-delà de la justice; mais l'exemple n'en était pas dangereux. C'est une des occasions rares où l'on peut louer l'attribut qu'a le despotisme de franchir toute législation; dans cette circonstance, un sultan trancha, sans blâme, une question que le sénat d'aucune république n'aurait voulu résoudre.

Amurath remplaça Mustapha par Sinan; il disgracia Sinan pour avoir osé lui dire que ce n'était pas à ses généraux, mais à lui-même qu'il devait attribuer le mauvais succès de ses armes contre la Perse, et que, dans de pareilles guerres, les Ottomans étaient accoutumés à voir leur sultan à leur tête.

A Sinan succéda Ferhad, qui laissa reprendre

Tauris; et à Ferhad, Ausdemir Osman; Osman, l'homme de fer, qui joignait au courage du lion la rapidité de l'aigle. Pendant qu'il était rentré dans Tauris, et qu'il faisait passer la ville entière au fil de l'épée, n'en exceptant que les femmes et les enfans, le khan de Crimée essaya de secouer le joug. Osman traversa le Caucase par les défilés du Démir-Capi, passages qu'un corps d'armée ne s'était pas encore ouverts. Il passe le Don sur des bateaux, surprend le prince rebelle, et envoie sa tête à Constantinople. Cette révolte, étouffée dans son principe, était un événement plus utile à l'empire que les avantages remportés sur les Persans. Dans sa reconnaissance, Amurath alla peut-être au-delà des services; mais après avoir vu si souvent avec effroi comment le despotisme punit, ce ne sera pas sans intérêt qu'on apprendra comment il récompense.

Osman fit une entrée triomphale à Constantinople; le sultan, dérogeant aux usages et à l'étiquette de sa cour, lui donna une audience particulière dans le pavillon appelé Yali-Kioske, qui donne sur le Bosphore. Il lui ordonna jusqu'à trois fois de s'asseoir sur un tapis placé devant le sopha impérial, et voulut entendre de sa bouche le récit de ses exploits contre les 1584.

ennemis de l'empire. A chaque victoire, Amurath ôta de dessus sa tête son plumet garni de brillans et l'attacha, de sa main, sur le turban d'Osman Ausdémir; il tira son poignard, enrichi de diamans, et le passa à la ceinture de son général. Enfin, se livrant aux transports de sa joie, il éleva les mains au ciel, et s'écria: « Sois » à jamais dans la grâce du Seigneur; qu'une » gloire immortelle soit ton partage dans ce » monde et dans l'autre! puisses-tu en récom- » pense de tes talens, de tes services et de ton » zèle pour la religion et pour l'empire, atteindre » un jour à la félicité du calife dont tu portes » le nom, jouir avec lui comme avec les autres » disciples de notre saint prophète, du même » rang, des mêmes titres, des mêmes tables et » des mêmes délices dans les plus hautes régions » du paradis! »

Car les musulmans croient que les quatre premiers califes habitent les régions les plus élevées et les plus enchantées du ciel; que la félicité dont ils jouissent dans ce séjour est au-dessus de l'intelligence humaine; que l'Eternel a destiné à chacun d'eux soixante et dix pavillons superbes, éclatans d'or et de pierreries; que chacun de ces pavillons immenses est garni de sept cents lits éblouissans, et que chaque

lit est entouré de sept cents houris ou vierges célestes.

Osman se vit ensuite conduire par le chef des eunuques blancs dans un appartement du sérail; on l'y revêtit d'un habillement complet de la garde-robe du Grand-Seigneur, jusqu'à la chemise et au turban même qui fut orné des deux aigrettes qu'il venait de recevoir d'Amurath; puis il fut reconduit au kioske où il eut l'honneur de baiser la main de son maître. Il trouva dans la première cour du palais, un cheval superbement enharnaché, avec des étriers d'or massif, un sabre et un candgiar enrichis de pierreries, et attachés l'un et l'autre sur les deux côtés de la selle, à la manière des Orientaux. Le grand-écuyer le lui présenta au nom du sultan. Osman monta à cheval, et rentra en pompe dans son palais, accompagné des peiks et des solacks, la garde particulière du souverain. Une foule d'officiers du sérail l'environnait, tous à pied; honneurs jusques là sans exemple, qui frappèrent Constantinople d'admiration, et rappelèrent les tems d'Assuérus et de Mardochée. Si la reconnaissance d'Amurath pouvait se comparer à celle de ce célèbre potentat, la domination du sultan ottoman ne le cédait en rien à celle de l'antique monarque

des Perses. Sa protection était recherchée, sa puissance était redoutée d'une extrémité à l'autre du continent européen. Dans le même tems les Portugais lui demandaient des secours contre Philippe II, et la Pologne réglait, sur sa volonté, le choix de son souverain.

En effet, après la fuite du duc d'Anjou, devenu roi de France depuis la mort de Charles IX, Maximilien d'Autriche, empereur d'Occident, avait réuni tous les suffrages, et se voyait presque le maître de cette couronne élective. Amurath écrivit à la diète qu'il entendait que Maximilien fût exclu, et qu'Etienne Battori, vaivode de Transilvanie, lui fût préféré. La recommandation devint un ordre, et le vassal des Ottomans, Etienne, fut déclaré roi de Pologne, sous la condition d'épouser la princesse Anne, dernier rejeton de la race royale des Jagellons.

La septième année du règne d'Amurath fut remarquable par la cérémonie la plus pompeuse que les annales ottomanes aient consacrée, par la circoncision du prince Mahomet, son fils aîné. Le dévot et fastueux sultan faisait, depuis douze mois, les préparatifs de cette fête religieuse. La circulaire qu'il envoya dans tout l'empire, et jusque dans les cours étrangères, tient trop aux mœurs orientales pour

être omise ici, car l'historien n'est pas moins le peintre des hommes que des événemens (1).

La solennité répondit à de si grands apprêts;

---

(1) « Nous vous faisons savoir, par ce rescrit impérial, qu'étant » d'un devoir sacré pour le peuple élu, le peuple mahométan, » et particulièrement pour les sultans et les princes de leur » auguste maison, de suivre en tout les lois et les préceptes de » notre saint Prophète, et d'observer religieusement tout ce qui » est prescrit par notre saint livre, où il est dit : *Suis les traces* » *d'Abraham ton père, de qui tu tiens le grand nom de musulman.* » Nous avons donc résolu d'accomplir le précepte relatif à l'acte » de la circoncision dans la personne du prince Mahomet, notre » fils bien aimé qui, couvert des ailes de la gloire céleste, croît » en félicité et en bonne odeur dans le sentier du trône impérial.

» La jeune plante de son existence ayant déjà eu d'heureux » accroissemens dans le jardin de la virilité, et ce tendre » arbrisseau faisant déjà un superbe ornement dans la vigne » des prospérités et des grandeurs, il est nécessaire que le vigneron » de la circoncision porte sa serpe tranchante sur ce rosier, et » qu'il la dirige vers le bouton végétatif qui est le principe des » facultés reproductives et le germe des fruits précieux et des » rejetons fortunés dans le verger du kalifat et de la suprême » puissance.

» Cette cérémonie aura lieu sous les auspices de la Provi- » dence le printems prochain, au retour d'une saison où la » nature rajeunie offre aux yeux des humains les beautés du » paradis, et nous fait admirer les merveilles du Tout-Puissant. » C'est à l'exemple de nos glorieux ancêtres que nous vous » adressons le présent ordre pour vous inviter à participer à » l'honneur et à la joie de cette fête qui sera célébrée au milieu » des plus grandes réjouissances. Que l'Être-Suprême daigne » en bénir les commencemens et la fin! Mourad. »

il y eut des spectacles pendant onze jours et onze nuits sans interruption sur la place de l'Atmeïdan. Les ambassadeurs de l'empereur, ceux de Pologne, de Venise, de Maroc, de Tartarie, de Transilvanie s'y trouvèrent. Le seul ambassadeur français refusa d'y paraître, non, comme le disent les historiens allemands, parce que l'envoyé de Vienne lui disputait la préséance, droit que tous les princes chrétiens cédaient au roi de France, du moins à Constantinople, mais parce qu'il ne put obtenir que les ambassadeurs polonais ne fussent pas admis. Telles étaient les instructions qu'il avait reçues de Henri III, qui, prenant toujours le titre de roi de Pologne, ne voulait pas reconnaître le souverain qu'on avait mis à sa place.

La profusion des mets fut plus remarquable que leur délicatesse : ce long festin n'était composé que de mouton, de volailles, de pois, de consommés, de conserves et d'eau sucrée.

Amurath sortit du sérail, accompagné de son fils Mahomet, et entouré d'un faste vraiment asiatique. La marche fut ouverte par des hommes d'une espèce extraordinaire, à juger par le spectacle qu'ils offraient : les uns, semblables aux fakirs de l'Inde, couraient pieds nus sur des herses garnies de pointes de fer; les autres s'enfonçaient dans la chair des cou-

teaux acérés et tranchans; ils se perçaient les bras, les joues, ou s'appliquaient un fer rouge sur la langue: les applaudissemens les encourageaient encore à des épreuves plus cruelles. On les voyait étancher leur propre sang avec des éponges; on eût dit que, sortis de l'école de Possidonius, ils prenaient à tâche de prouver que la douleur n'est point un mal. Quelques-uns se mettaient en équilibre, le ventre nu, sur le tranchant d'un sabre suspendu par les deux extrémités; d'autres se faisaient mordre par des vipères, comme si les psilles leur eussent laissé leurs secrets contre les poisons. Tous ces pieux baladins appartenaient à des confrairies religieuses; car on voit encore aujourd'hui les derviches qu'on nomme *hurleurs*, renouveler volontairement ces tristes épreuves qui inspirent autant de dégoût et de surprise que de compassion.

On vit paraître ensuite des députations de tous les arts et métiers, corporations d'autant plus honorées chez les Ottomans, que le sultan lui-même est obligé de pratiquer une profession, selon les paroles de la Genèse: « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front jusqu'à » ce que tu sois rendu à la terre dont tu es

» sorti. » Paroles que la loi musulmane applique au travail manuel.

Un spectacle non moins national vint transporter de joie le peuple ottoman. Occhiali lui donna la représentation de la prise de Chypre. On voyait le simulacre d'une île assiégée, et ceux qui la défendaient, habillés en chrétiens, avaient la croix blanche sur leur bannière. Les assaillans, parmi lesquels pouvaient figurer encore les véritables acteurs, portaient des enseignes rouges, vertes et blanches avec leurs croissans d'argent. Toutes les attaques furent simulées : les escarmouches, les sorties, les mines, les contremines, les assauts. Le bruit des instrumens de guerre de l'artillerie, l'ardeur des combattans rendirent l'illusion si complète, qu'on aurait dit que Chypre venait d'être prise une seconde fois. La fiction fut poussée si loin qu'il y eut un grand nombre d'hommes de blessés ; ce qui dut faire répéter, avec vérité, le mot qu'un envoyé du Grand-Seigneur, auprès du roi de France, Charles VII, avait dit au sujet d'un tournois, « que si c'était tout de bon, ce n'é- » tait pas assez ; et que si ce n'était qu'un jeu, » c'était trop. »

Enfin, pour que rien ne manquât à cette solennité, Amurath et le jeune prince jetaient

des pièces de monnaie au peuple, et jusqu'à des tasses d'argent; on lui abandonna même la vaisselle d'or qui avait servi aux festins. Le muphti et l'uléma, en corps, consacrèrent par leur présence cette fête religieuse et nationale. Mais si un scandale de plus dans l'histoire pouvait exciter la moindre surprise, on s'étonnerait avec raison d'apprendre que le patriarche de Constantinople et celui d'Antioche, revêtus du pallium, et suivis de leur clergé, apportèrent à leur tour les présens au sultan, et firent des vœux publics pour la prospérité de l'ennemi du nom chrétien.

Peu de tems après la circoncision du fils d'Amurath III, on vit arriver à Constantinople le premier ambassadeur qu'eût encore envoyé l'Angleterre. Jusqu'alors étrangère à l'empire ottoman, elle forma, vers cette époque, avec lui ses premiers liens d'intérêts politiques et ses relations de commerce. Les Anglais tiraient du Levant les raisins secs qui se consommaient dans leur pays; mais c'était par les Vénitiens que se faisait cette importation lucrative : les envois chargés à Zante et à Céphalonie arrivaient dans les ports d'Angleterre. La dernière guerre entre Venise et les sultans avait suspendu les expéditions commerciales. La fille de Henri VIII,

celle que le pape Sixte-Quint appelait, tout en l'excommuniant, *un gran cervello di principessa*, la reine Elisabeth, pensa que sa nation devait trafiquer sans intermédiaire, et que l'Angleterre, par sa puissance maritime et par ses flottes, avait droit d'être accueillie sur tous les rivages où touche l'Océan. Elle envoya dans le Levant chercher des raisins secs; et, reconnaissant l'avantage de cette branche de commerce, elle résolut de l'établir, et demanda à trafiquer sous son pavillon. Jusque-là, toutes les nations qui n'avaient pas d'ambassadeurs à la Porte, naviguaient sous la bannière de la France. La France partageait avec Venise, mais non pas sans une avantageuse inégalité, les plus grands priviléges dans les ports de la domination ottomane; les Espagnols, les Portugais, les Catalans, les Ragusains, les Génois, les Anconitains, les Florentins, étaient sous la protection du roi très-chrétien. Les deux puissances opposèrent leurs priviléges aux prétentions de l'Angleterre, comme si de pareils titres avaient pu être des droits aux yeux d'un souverain qui les regardait comme des grâces de sa volonté. L'ignorance seule pouvait avoir consenti à ce pacte; en gênant le commerce, les sultans diminuaient le produit de leurs douanes, et leurs

sujets n'étaient maîtres du prix ni des marchandises qu'ils recevaient, ni des denrées qu'ils voulaient vendre. Ce fut pour la première fois, dans cette circonstance, qu'on vit les Ottomans ouvrir les yeux sur leur position, et calculer leurs intérêts commerciaux dans les relations de peuple à peuple. Le grand-visir répondit, au nom du sultan, que la Porte Ottomane était ouverte à toutes les nations amies, et qu'il n'était pas juste de la fermer aux Anglais. Depuis cette époque, toutes les puissances qui ont voulu établir un commerce réglé dans le Levant, ont obtenu les priviléges qui le favorisaient. Mais quelles faibles ressources cette liberté de commerce un peu moins entravée pouvait-elle offrir à Amurath? La guerre de Perse, toujours mal éteinte, et qui renaissait de ses cendres; le changement fréquent de visirs; les déprédations de tous genres, suites d'un gouvernement sans vigueur; tous ces malheurs, toutes ces fautes avaient épuisé le trésor public; le sultan recourait aux moyens les plus arbitraires. Il obligea les princes tributaires de Moldavie, de Valachie, de Transylvanie, à payer des taxes exorbitantes; il altéra la monnaie de l'empire; il leva ensuite les impôts en or, en ne prenant le sequin que sur l'ancienne évaluation, ce qui les doublait

de moitié. Les janissaires, qui avaient obtenu que leur nombre serait augmenté, ajoutaient par leur turbulence à la pénurie. Leur paie souffrait un retard tous les mois; ils se soulevaient sans cesse, et le faible Amurath, au lieu de les punir, ne savait que les apaiser. Il en vint jusqu'à déclarer, par un firman, qu'il serait désormais l'unique héritier de tous les pachas et de ceux de ses sujets qui laisseraient une riche succession; il décida que, quoiqu'ils eussent des enfans, ces biens, après leur mort, appartiendraient exclusivement aux sultans. Cependant son trésor particulier était grossi des dépouilles de ses ministres et de ses généraux. Les richesses de Mustapha, de Sinan, de Ferhad, étaient passées dans ses mains. On dit que ce dernier lui avait abandonné jusqu'à trois millions en or qu'il avait acquis aux dépens de la Perse: on ne sait pas ce que Sinan offrit de bourses à son maître, mais il lui fit un don forcé ou volontaire du kiosk qui porte son nom et domine le Bosphore (1). Sinan avait aux yeux d'Amurath un mérite qui le fit rap-

(1) C'est celui où les sultans donnent tous les ans audience au capitan-pacha, soit dans le printemps, au départ de cet amiral avec l'escadre destinée à croiser dans l'Archipel, et à lever le karatch, soit à son retour dans l'arrière-saison.

peler jusqu'à trois fois au visiriat. Son génie fécond en ressources savait remplir le trésor impérial, si toutefois il faut du génie pour avoir le soin de ne fouler que les provinces éloignées, et pour mettre la justice à l'encan.

Sinan avait été fait mazul ou simple particulier pour la troisième fois; Ferhad avait été fait mazul pour la seconde; Sinan-Pacha, par les mêmes vicissitudes, était redevenu grand-visir, lorsqu'en 1585, l'empereur Rodolphe, successeur de Maximilien, refusa de payer le tribut qu'il devait comme roi de Hongrie, et déclara la guerre.

A cette nouvelle le sultan se hâta de conclure la paix avec le roi de Perse, qui la désirait plus que lui.

Mais la promesse qu'on avait faite sous les armes aux janissaires, de les payer, au retour de la campagne, ne se trouva pas remplie : ils s'attroupèrent au nombre de cinq mille, investirent le sérail, et demandèrent qu'on leur livrât le defterdar. Sûr de la faveur de son maître, le ministre réfugié dans le sérail entendait presqu'avec sécurité les menaces des rebelles. Pendant quatre heures Amurath sembla le soutenir et le défendre avec fermeté. L'audace des séditieux ne fit que s'accroître; l'effervescence fit

enfin trembler le sultan pour lui-même; il abandonna son ministre à la fureur de la soldatesque. Le soir, à la lueur des torches, ces tigres arrachèrent la tête à leur proie devant la porte du sérail. Le faible prince vint se placer à la fenêtre grillée, d'où les sultans regardent l'entrée des ambassadeurs étrangers; il voulut être témoin caché de cette scène sanglante, pour lire dans la contenance de la multitude s'il pourrait oser se venger, comme si dans de semblables crises l'occasion de punir se retrouvait quand une fois l'autorité a fléchi devant l'audace.

1589. Ce premier crime de la milice fut bientôt suivi d'un second. A Constantinople, il est rare que les séditions ne soient pas précédées ou accompagnées de l'incendie. Les coupables n'espérèrent d'impunité que dans le comble du désordre. Le hasard ou la scélératesse embrasa la maison d'un juif. Cette nation tient à ferme les impôts qui se lèvent dans l'empire; et dans cette ville immense, qui ne ressemble à aucune autre de l'Europe, chaque état, chaque profession est réunie dans le même quartier. L'incendie se communiqua à toutes les maisons juives. Dans ces calamités fréquentes, c'est le devoir des janissaires de porter les plus prompts

secours, et leur activité reçoit toujours sa récompense. Ils accoururent soit dans l'espérance du pillage, soit dans la certitude du salaire accoutumé. Leur imprudent aga refusa de les payer, leur reprochant la sédition dernière; allant même jusqu'à les accuser d'être les auteurs du malheur qu'ils prétendaient avoir réparé. Ces furieux rallumèrent le feu qu'ils venaient d'éteindre. La crainte d'être massacré empêcha le peuple d'apporter aucun secours: la flamme, poussée par le vent, dévora en peu d'heures sept mosquées, cinq grands hans ou magasins bâtis en pierre, et quinze mille maisons. Dans ce désordre, tout ce que l'incendie épargna devint la proie de l'avidité; toutes les cruautés, tous les genres d'insultes que l'imagination peut concevoir, furent le partage des hommes et des femmes qui eurent le malheur de tomber entre les mains des janissaires. Le dommage fut estimé cinquante millions d'écus d'or, perte qui pouvait se réparer; mais le coup porté à l'autorité fut sans remède. L'incendie de Constantinople de 1589 éclaira l'époque désastreuse où s'établit à jamais, pour la milice, l'habitude de la révolte et de l'impunité.

Amurath, consterné, tira de la foule, où il l'avait fait rentrer, son fidèle et courageux

Sinan-Pacha qui, redevenu grand-visir, comprit en homme habile qu'une multitude forcenée ne pouvait être ramenée par des moyens ordinaires, et demandait à être frappée par un spectacle tout nouveau. Il le trouva dans la religion que les Ottomans les plus coupables ne cessaient pas de respecter dans leurs égaremens. On se souvient que Sélim I avait déposé à Damas le drapeau des califes, l'étendart de Mahomet, le sandgiack-schérif, cet oriflamme que le pacha de Damas, en qualité d'émir hadgé, portait tous les ans à la Mecque à la tête de la caravane des pélerins. Sinan-Pacha le fit venir à Constantinople sous la garde de mille janissaires tirés des garnisons de la Syrie. Le grand-visir en le déployant proclama la guerre. A cette vue, à ce signal, l'enthousiasme fit changer de nature et d'objet au délire de la multitude; la fureur religieuse succéda à l'esprit de révolte : Sinan-Pacha emmena combattre dans les plaines de Hongrie cette soldatesque effrénée encore avide de pillage et altérée de sang.

1594 Teuffemback, Serin, Hardeck, Palfy, et une foule d'autres seigneurs hongrois, avaient mis sur pied des corps de troupes nombreux, et essayé déjà de surprendre Albe-Royale. L'archiduc Mathias, envoyé par l'empereur Ro-

dolphe, était venu les commander : Mathias avait pris Novigrade, mais il avait été repoussé devant Gran et obligé de se replier sur Comorre. Sinan, enorgueilli de ce succès, attaqua Totis, l'emporta en trois jours, et vint mettre le siège devant Raab, à cinquante milles de Vienne.

La place avait une garnison de cinq mille hommes, et le comte de Hardeck y commandait. L'archiduc, qui s'était posté dans l'île de Schut, y fut attaqué, battu, et forcé d'aller chercher sa sûreté dans Attembourg, sur les confins de la Croatie. Raab, au bout de dix-huit jours, fut rendue ou plutôt livrée. La punition du comte de Hardeck, décapité par ordre de Mathias, n'empêcha pas les frontières ottomanes d'être avancées jusqu'à l'Autriche. Les Tartares et les spahis firent des courses jusqu'à Minersdorf, et le grand-visir fit entrer l'armée victorieuse en quartiers d'hiver.

Tels furent les événemens de l'année 1594. Sinan-Pacha ne regardait comme décisifs ni les avantages de cette campagne, ni la prise même de Raab. Il suspectait les dispositions secrètes des princes actuels de Transylvanie, de Valachie et de Moldavie, aigris par les taxes qu'on avait exigées d'eux. Il déclara donc à Amurath, qu'il devait se présenter lui-même

pour contenir ses alliés, animer ses soldats, effrayer ses ennemis. Placé entre l'alternative d'aller joindre son armée, ou d'y envoyer son fils aîné Mahomet, âgé pour lors de vingt ans, Amurath sacrifia son éloignement pour les dangers, et son amour pour le repos, à sa jalousie et à sa défiance. Le jeune Mahomet annonçait un caractère violent et peut-être ambitieux; son père craignit qu'il ne gagnât l'affection des troupes, et ne la tournât contre lui-même. Il promit à Sinan d'aller commander en personne au printems suivant.

Mais les exploits d'Amurath se bornèrent à s'avancer jusqu'à Andrinople. Un violent orage, mêlé de grêle, et tel qu'on n'en avait point éprouvé de mémoire d'homme, lui parut le plus funeste présage; il n'y vit que des pertes, des revers, que l'annonce de sa fin prochaine, et rentra, tout éperdu, dans son sérail. La crédulité, qui l'avait tourmenté pendant sa vie, devait en effet influer sur sa mort; il devait être la victime, non-seulement de la superstition, mais de celle de ses favoris, qui payaient le même tribut que lui à la faiblesse de l'esprit humain. Son sétictar se crut obligé de lui rendre compte d'un songe qu'il venait d'avoir.

Il se promenait avec sa hautesse dans les jardins du sérail; un scheik, fameux dans Constantinople, apparaît, salue Amurath, et lui présente une verge en lui disant: « Seigneur, » voilà la clef que vous m'avez remise; elle ne » m'a pas été utile; je n'ai pu ouvrir aucune » porte. » Dans l'instant, l'ombre de Soliman I se montre au fond du jardin; Amurath court se jeter dans ses bras; le sultan repousse avec colère son petit-fils, et lui tourne le dos. Le scheik s'approche alors, les mains jointes, suppliant l'ombre de s'apaiser, et tire de son sein un kiblé-nomma (1). Soliman le reçoit, et le donne au sétictar-aga pour l'examiner. Aussitôt la tablette se change en carte géographique, qui représente la surface de l'empire, et sur-tout la Hongrie, avec ses conquêtes nouvelles. Soliman regarde avec attention, et montre du doigt différentes forteresses qui n'existaient pas de son tems. La carte échappe des mains du sétictar, se roule d'elle-même, et reprend sa première forme. Enfin, dans ce songe, Amurath, attristé, se plaint d'être malade, et demande avec inquiétude ce que

(1) Kiblé-nomma, petite planche de marbre, sorte de tablette astronomique qui indique la position de la Mecque pour les cinq prières du jour.

signifie cette ceinture formée de morceaux de cristal blanc qu'on lui a appliqué pour remède. Soliman lui déclare que son mal est incurable, et qu'il y succombera s'il ne se hâte de sacrifier cinquante-deux moutons de diverses couleurs.

Sehudgea était mort depuis quelques années; sans que les yeux d'Amurath se fussent dessillés sur ses fourberies; il n'en était pas moins entouré d'astrologues, auxquels il communiqua cette vision funeste. Le scheik leur parut à tous l'ange de la mort. La verge rendue pour une clef inutile, fut à leurs yeux le grand-visir Sinan, dont les progrès en Hongrie se trouvaient arrêtés. L'entrevue de Soliman et d'Amurath dans les jardins ne pouvait être que leur réunion prochaine dans les régions de l'éternité; la ceinture de cristaux désignait la fragilité et le néant des choses humaines.

Souvenons-nous qu'à cette époque universelle d'absence de la raison, d'inquiétude de l'esprit, et d'ignorance des causes physiques, l'astrologie judiciaire, la folie de la divination, et l'indiscrète curiosité de l'interprétation des songes, exerçaient un empire absolu sur toutes les nations contemporaines, chrétiennes et musulmanes. Les fantômes d'Amurath ou de ses favoris, ne sont-ils pas au-dessus des visions

soumises, par Catherine de Médicis, à l'examen de Luc Gauric? La philosophie a remonté aux causes locales, religieuses, morales et naturelles, auxquelles les princes ottomans et leurs peuples doivent, non ces prestiges tristes qui dégradent l'humanité, mais ces prestiges brillans qui la consolent presque, et l'éblouissent sans l'avilir.

Quoique cinquante-deux moutons eussent été immolés, Amurath, l'esprit frappé comme son père, errait comme lui avec inquiétude dans son palais et dans ses jardins. Un nouveau coup vint l'accabler. Il se reposait un jour dans le kiosk, dont Sinan lui avait fait hommage; il écoutait ses musiciens chanter, sur un air lugubre, ces paroles qu'il avait choisies lui-même: « Je suis accablé sous le poids de mes » maux; ô mort! sois cette nuit toujours à mes » côtés. » Deux vaisseaux venus d'Alexandrie, entrèrent dans le port, et saluèrent la pointe du sérail. Le bruit des pièces de canon brisa le vitrage des fenêtres, et les débris tombèrent sur le sopha du sultan et jusque sur sa personne. Amurath pâlit, et s'écria que des signes visibles lui annonçaient que sa fin était venue. Des larmes coulèrent de ses yeux; il rentra

dans son palais, et mourut au bout de quatre jours.

La faiblesse d'Amurath III a jeté une telle défaveur sur son caractère comme souverain, que les historiens nationaux n'ont rien transmis qui puisse fixer, d'après leur jugement, celui de la postérité. L'opinion qu'on doit avoir de ce sultan est assurément peu avantageuse, si l'on considère de quels grands souverains il occupa la place pendant vingt années. Les traits principaux qui le distinguent, sont l'avarice, la défiance, la timidité, l'irrésolution. Ses défauts ne furent pas des vices, ses qualités ne furent pas des vertus. Sa politique eut une marche constante : il suivit ses desseins avec obstination ; mais la faiblesse de son esprit eut plus de part à son système de conduite que la force de son caractère. C'est ainsi que, sans aimer la guerre, il la fit faire en son nom presque toute sa vie. Comme musulman, il fut sobre, et ne but jamais de vin. Fidèle au précepte qui ordonne le travail manuel, Amurath III faisait des flèches, comme Mahomet II cultivait ses jardins, comme Soliman I faisait des babouches, et Sélim II des croissans à l'usage des pélerins qui vont à la Mecque.

Ses actes, comme souverain, sont dignes de

quelques observations. On a vu l'atteinte que sa faiblesse laissa constamment porter à son autorité; en effet, sous son règne, les janissaires se révoltèrent jusqu'à dix fois. Il ne les apaisa jamais qu'en leur faisant jeter des sacs d'argent par les fenêtres du sérail; et nous rangeons au nombre des faits démentis par la pusillanimité de ce sultan et par la majorité des historiens, ce mouvement d'indignation et de courage qui lui fit, dit-on, un jour ouvrir les portes du palais, et tomber, le cimeterre à la main, sur la milice révoltée. La nature avait donné en adresse d'esprit à ce prince bizarre, ce qu'elle lui avait refusé en forces morales; il sentait la nécessité de laisser ses visirs gouverner en son nom, et c'était avec une singulière sagacité qu'il évitait d'être gouverné par eux. Il avait soin de les déposséder et de les rétablir sans cesse, épargnant, non pas leurs biens, mais leurs vies. Dans cette mutation rapide, plus favorable à la sûreté du prince qu'à l'intérêt des peuples, on eût dit que la roue de fortune qui, aux fêtes du Béiran, amuse les Ottomans, et qui élève ou abaisse continuellement les mêmes hommes, était l'emblême annuel du visiriat sous le règne d'Amurath III.

Dans sa politique extérieure, il sembla suivre

les leçons du Florentin fameux, son contemporain qui a pris pour héros et donné pour modèle Bergia, fils d'Alexandre VI, duc de Valentinois. Amurath entretenait des agens secrets dans les cours de l'Europe. Un chrétien, nommé Lopès, lui découvrait les secrets de Sixte-Quint et des princes d'Italie; enfin, sans se mêler du différent, sans faire autre chose que promettre des secours qu'il n'envoyait pas, ce sultan regardait avec plaisir les Portugais luttant contre les Espagnols, et les Russes combattant les Polonais; et c'est ici le lieu de placer une réflexion. On a mis sur le compte de la générosité cette politique ottomane, de ne point attaquer les puissances chrétiennes, quand elles étaient en guerre les unes contre les autres. Cette conduite n'est que la maxime des Sélim et des Soliman mise en pratique et recommandée par cet adage oriental : « Quand on rompt un œuf contre un autre, » on ne se salit pas les mains. »

Cette prudence n'appartient pas aux seuls Ottomans; elle est de tous les tems et de tous les pays : les Daces l'avaient mise en usage contre les Romains (1).

(1) Scoryle, au rapport de Frontin, dans ses Stratagêmes,

Prévenons aussi une réflexion que les esprits judicieux ne manqueraient pas de faire. En voyant Amurath se déclarer l'héritier de ses pachas, on applaudit, parce que la confiscation semble venger les sujets dépouillés; mais si un sultan devenait, selon l'expression de Ricaut, *le frère aîné de toutes les personnes riches et puissantes, sans distinction*, on se demanderait comment un ordre social aurait pu subsister depuis autant de siècles, là où le prince succéderait, en ne laissant aux enfans que la part qu'il lui plairait; là où il hériterait quand il n'y aurait pas d'enfans mâles, et où les filles n'auraient que l'usufruit. Mais d'abord, les grands eux-mêmes peuvent mettre leurs fortunes à l'abri des confiscations, en les abandonnant, sous le nom de wacoufs, aux mosquées, ce qui laisse la jouissance de la presque totalité de ces biens aux descendans, jusqu'à l'extinction entière de ligne directe. Ensuite il n'est pas vrai qu'un sultan ait jamais eu la puissance de se constituer héritier des biens de ses sujets

pour dissuader les Daces d'attaquer les Romains pendant leurs dissensions, fit entrer un loup au moment ou deux gros chiens se battaient; ils ne manquèrent pas de lâcher prise, et de se jeter sur l'ennemi commun. Voilà, leur dit-il, ce que feront les Romains, si nous intervenons dans leurs querelles.

sans distinction; c'est une erreur adoptée par l'anglais Ricaut et par le président de Montesquieu. Pour ne point interrompre la narration historique, nous renvoyons, pour la solution pleine et entière de cette question, dans la conclusion de cet ouvrage, où nous établissons la condition des personnes, et où nous traitons de l'hérédité et des successions, articles les plus importans de la législation d'un peuple chez qui la polygamie est permise.

LIVRE XI.

Mahomet III, treizième sultan. — Il fait mettre à mort dix-neuf de ses frères. — Les Ottomans jusqu'alors toujours agresseurs, commencent à être attaqués par les Impériaux. — Mansfeld assiége et prend la ville de Gran. — Sigismond, prince de Transilvanie, bat le grand-visir Sinan en Valachie. — Situation politique de l'Allemagne et de la Pologne. — Disgrace du vieux Sinan. — Malheurs publics. — Prières ordonnées dans l'Ocméïdan. — Rappel de Sinan. — Sa mort. — Mahomet III entre en Hongrie. — Prise d'Hatwuan par Maximilien d'Autriche. — Prise d'Agria par le sultan. — Bataille de Careste. — Fuite de Mahomet. — Victoire des Ottomans due au renégat Cicala-pacha. — Troubles dans les provinces d'Asie. — Révolte de Kusahin et de Scrivano. — Siége et prise de Canise par les Ottomans. — Scrivano reparaît dans l'Anatolie. — Révolte des janissaires. — Mahomet III fait mourir son fils Mahmoud, et noyer la sultane, mère de ce prince. — Mort de Mahomet III. — Caractère des Ottomans à cette époque. — Achmet, âgé de quinze ans, monte sur le trône. — Il laisse la vie à son frère Mustapha. — Schah-Abbas, sophi de Perse, attaque l'empire. — Cicala marche contre lui, il est vaincu : Prise de Bagdad par Schah-Abbas. Déplorable situation de l'empire ottoman. — Nouvelle guerre contre les Impériaux. — Traité de Comorre de 1606. — Premier traité de commerce de la Hollande avec la Porte. — Vie voluptueuse d'Achmet. — Peste à Constantinople. — Réflexion sur un point de la reli-

gion musulmane, qui contredit l'opinion du fatalisme absolu. — Nassuh-pacha grand-visir; sa naissance, son élévation, sa puissance, ses richesses, sa chute, sa fin tragique. — Mort d'Achmet I. — Remarque sur son règne.

Un prince tel qu'Amurath III, faible, défiant et sans vertus, ne pouvait guère avoir un grand homme pour successeur. Ce n'est pas que Mahomet III n'eût annoncé une fougue de caractère, un courage, une ambition, une férocité même qui, tournés contre les ennemis de l'empire, n'eussent pu ajouter à sa splendeur; mais les apparences avaient effraye le timide et soupçonneux Amurath. Il avait relégué son fils à Magnésie. Il aurait peut-être même ordonné sa mort, si la sultane, mère de Mahomet, n'eût conseillé à son fils de cacher ce caractère alarmant, et de feindre l'amour des plaisirs. Le jeune prince, qui jusque là les avait dédaignés, devint voluptueux par politique. Il céda à une épreuve dangereuse et trop séduisante; et, pour tout dire, il montait énervé et assoupi sur le trône ottoman. Dès le premier jour de son règne, il prouva que la férocité était le seul attribut dont son caractère primitif ne se fût pas dépouillé.

Amurath laissait vingt enfans, vingt victimes, puisque les loix de la politique ottomane prononçaient d'avance leur arrêt. « De quoi » te servira d'être père? » lui disait amèrement une odalisque qu'il avait appelée dans ses bras; « tes fils ne sont pas destinés à demeurer sur la » terre, mais à peupler des tombeaux. » Ce mot affreux, mais si juste, qui met les embrassemens des sultans au-dessous de l'accouplement des brutes, ne fut que trop vérifié par Mahomet III. Dix-neuf de ses frères furent étranglés sous ses yeux. L'aîné, âgé de dix-sept ans, fit, dit-on, des vers arabes dont le sens était : « Je n'ai connu la vie que pour » éprouver l'horreur de la mort. » On ajoute qu'il les récita avant de présenter sa tête au fatal cordon; et comme si cet affreux tableau ne réunissait pas assez d'outrages faits à l'humanité, les historiens chrétiens avancent que dix sultanes enceintes furent jetées vivantes au fond de la mer qui baigne les murs du sérail.

Il s'en faut bien que les poëtes orientaux contemporains peignent Mahomet sous des couleurs aussi odieuses; ils célébrèrent à l'envi son avènement. « Amurath, s'écrièrent-ils, est » l'ornement des cieux; Mahomet son fils est

» la gloire du trône. Son élévation fait tres-» saillir de joie tous les peuples de la domina-» tion ottomane. »

Placée entre des diffamations suspectes et des éloges mensongers, la postérité ne jugera Mahomet que d'après ses rapports avec ses sujets et avec ses ennemis.

Deux règnes faibles avaient suscité à l'empire ottoman des adversaires redoutables, parce qu'ils commençaient à en être redoutés. Les princes chrétiens de Transilvanie, de Valachie, de Moldavie, ligués avec l'empereur Rodolphe II, osaient prendre l'offensive. Ceux qui jusqu'alors n'avaient songé qu'à se défendre, pensaient à reconquérir. Les places de la Hongrie, occupées par les Ottomans, étaient affligées d'une si grande disette que les femmes tartares, qui suivaient leurs camps, furent réduites à manger jusqu'à leurs enfans. La peste se joignait à la famine. Cinquante-huit mille hommes de cette nation, entrés l'année précédente dans ce pays dévasté, se trouvaient réduits à une poignée de cavaliers. Des corps d'armée dispersés étaient surpris et détruits en détails depuis Raab jusqu'à Bender; et tandis que le sultan envoyait inutilement ses agens secrets, au prince Sigismond, pour détacher la

Transilvanie de la ligue, Rodolphe mettait en campagne quatre-vingt mille hommes. Le comte de Mansfeld, un des plus habiles généraux de son tems, menaçait à la fois les principales places conquises. Enfin la vigilance et l'inquiétude des Ottomans étaient également trompées, et Mansfeld, arrivé sous les murs de Gran, tenait investie cette place importante. Le pacha de Bude s'approcha pour y jeter des secours; ses tentatives furent inutiles. Résolu à s'ouvrir par la force le chemin de la ville assiégée, il se présenta avec vingt mille hommes devant les chrétiens. Ceux-ci les attendirent dans leurs retranchemens. Palfy, à la tête de la cavalerie hongroise, et Swartzemberg, qui commandait l'infanterie allemande, tournèrent l'armée ennemie. Le combat ne dura qu'une demi-heure, et quoique l'acharnement fût égal, plusieurs milliers d'Ottomans restèrent sur la place. Presque tous les fuyards furent taillés en pièces. Le pacha de Bude perdit quatorze mille hommes et vingt-sept drapeaux. Il abandonna son camp au vainqueur, et parvint à peine à se sauver lui même. Mansfeld, après la victoire fit sommer la ville de Gran de se rendre.

Le vieil Ali-Bey, qui avait servi sous Soli-

man, se présenta sur la brèche, aux envoyés, accompagné d'un aga des janissaires aussi âgé que lui-même : « Vous voyez, leur dit-il, deux » soldats courbés sous le poids des années ; » mais nous avons encore tout le courage de » la jeunesse. N'espérez pas que je vous livre » une place dont le sultan mon maître m'a » confié la défense. Ce jour de honte souille- » rait la gloire de toute ma vie. Je ne vous » donnerais pas un cheveu, je vous livrerais » bien moins une ville où je commande, » et que le grand Soliman a conquise en per- » sonne. »

Les attaques se renouvelèrent avec plus de fureur, quand Mansfeld tomba malade. Il succomba, et ne vécut que ce qu'il fallait de jours pour apprendre avant de mourir que la ville de Gran était prise, si le nom de ville peut être donné à des remparts devenus des monceaux de ruines ; car les assiégés, en se retirant dans le château, mirent le feu aux mines qu'ils avaient pratiquées de toutes parts. La ville entière sauta avec un fracas épouvantable. Elle eût sans doute servi de tombeau aux vainqueurs si leurs chefs, soupçonnant quelque stratagème, n'eussent promptement fait ressortir leurs troupes avant d'occuper aucun poste.

Le vieil Ali-Bey s'était fait tuer sur la brèche. Le beglierbey d'Anatolie, qui lui avait succédé dans le commandement, et qui l'égalait en courage et en fidélité, voulait s'ensevelir sous les débris du château en le faisant sauter, lorsque les femmes et les enfans le jetèrent à ses pieds, le conjurant d'épargner leurs vies, celles de ses soldats et la sienne. Le beglierbey se laissa fléchir; et après avoir protesté aux généraux de l'armée impériale que ce n'était ni la crainte de la mort ni l'amour de la vie qui l'amenaient à capituler, mais la seule espérance de conserver au sultan son maître de braves soldats qui verseraient plus utilement leur sang pour lui, il fit signe à sa garnison de cesser le feu. Les assiégés sortirent avec leurs armes et tout ce qu'ils pouvaient emporter de bagages sur leur dos. La prise de Vice-Grade, de Fagiat et de Lippa suivit la conquête de Gran.

Cependant le pacha de Bosnie était entré dans la Croatie avec vingt mille hommes. Les Impériaux furent à sa rencontre, le mirent en déroute, le poursuivirent, et vinrent mettre le siége devant Pétrina. Ils y trouvèrent tant de résistance qu'ils retournèrent à Siffek; mais les succès ont leur enchaînement comme les re-

vers. Un cavalier, transfuge, sortit de la place, et vint avertir que le commandant Rustan-Bey était mort de ses blessures, et que la garnison se rendrait si l'on tentait une nouvelle attaque.

Les Impériaux reparurent, et Pétrina ouvrit ses portes.

1595. Dans le même tems, un des trois peuples qui habitent la Transilvanie, et dont la capitale est Newmark, les Zaculiens, secouèrent le joug ottoman, et se mirent sous la protection de Sigismond, s'engageant à lui fournir quarante mille auxiliaires. Le jeune et valeureux prince, se voyant alors à la tête de quatre-vingt mille combattans, marcha contre Sinan-Pacha, qui avait passé le Danube avec une armée, et s'approchait de Tergovitz dans la Valachie.

Au bruit de l'arrivée de Sigismond, les Ottomans, saisis d'une terreur panique, abandonnèrent leurs tentes et leurs bagages, et s'enfuirent à Bucharest, la capitale du pays. Tergovitz et bientôt Bucharest même tombèrent entre les mains du prince transilvain. L'armée ennemie fuyait toujours devant lui. Sa cavalerie l'atteignit avant qu'elle eût passé le Danube. Dans ce combat la victoire se déclara pour Sigismond. Elle coûta à Sinan seize mille hommes et toute

son artillerie, et valut la liberté à cinq mille esclaves chrétiens. Ce triomphe avait été annoncé; un aigle, descendu du sommet des monts Krapacks, était venu planer sur le camp de Sigismond, et se poser au pied de sa tente au moment même qu'on la dressait. Ses soldats croyaient d'avance au succès d'après un si heureux présage, car les sauvages transilvains étaient aussi superstitieux que les Ottomans.

C'est ainsi que depuis une année la fortune des combats souriait aux armes chrétiennes.

L'empereur Rodolphe, transporté de joie, ordonnoit des processions dans Vienne, faisait chanter, au milieu des cris d'allégresse, plus de soixante mille vers latins composés en l'honneur de ses armées, et relisait la Bible pour la quinzième fois, tandis que ses généraux et ses alliés combattaient pour lui. Philippe II, loin de seconder de si heureux efforts, et qui intéressaient toute la chrétienté, était plus occupé de la révolte des provinces unies que de la guerre de Hongrie. Les Polonais, jaloux de la gloire et de l'agrandissement de Sigismond, étaient entrés dans la Moldavie, sous la conduite de Zamolski, leur grand-chancelier, s'étaient emparés du pays, en avaient chassé

le vaivode, allié des Transilvains, et traitaient avec les Ottomans pour leur ouvrir les passages des monts Krapacks. C'est ainsi que dans un des momens les plus critiques, l'empire ottoman chancelait au milieu des secousses sans devoir éprouver de chute. Ce n'est pas que ses revers au dehors et ses dangers au dedans ne fissent présager contre lui les dernières calamités.

En Asie, les peuples de la Géorgie avaient pris les armes. Le vieux sophi de Perse était mort, et l'on devait craindre que son fils ne songeât à venger d'anciennes injures.

Sinan-Pacha, accoutumé à vaincre, n'avait pu supporter l'affront de se voir, dans sa vieillesse, abandonné par la fortune. Il accusait de ses défaites le vaivode de Valachie, et les imputait à sa trahison. Mahomet, réveillé au sein des plaisirs par l'annonce désastreuse de tant de revers, avait fait venir le muphti pour savoir quel coupable il devait punir, quelle tête il devait sacrifier à l'honneur des armes ottomanes, et le muphti avait désigné Sinan.

Depuis quelques mois, le vieux général était descendu au rang obscur des mazuls; mais les malheurs publics, les plaintes de la nation

toute entière qui retentissaient jusqu'aux oreilles de Mahomet au fond de son sérail, demandaient un remède plus efficace et plus expiatoire. Le sultan, alarmé, commanda alors cette prière générale, signal de détresse, annonce des calamités; cette prière dont le terme est de trois jours, où les seuls musulmans sont admis, et qui exige des larmes, des sanglots, des actes de contrition et de pénitence. Toute la cour, la ville entière, se réunirent sur la place de l'Ocméidan; visirs, ministres, ulémas, sheiks, officiers de tous les ordres, les grands, le peuple, s'y rassemblèrent. Le chant des enfans, les hymnes des muezzins, les pleurs et les gémissemens de tant de milliers d'hommes attestaient également la superstition et la terreur. Le ciel parut inexorable à des maux qu'il fallait attribuer aux fautes et à la faiblesse du prince. Mahomet III, à la fois maître et juge, ne voulut voir la cause du courroux de Dieu et de son Prophète, que dans les crimes de ses sujets. Il fulmina contre le vice et la débauche; il fit mettre à mort plusieurs hommes convaincus d'irréligion et de mauvaises mœurs: par son ordre, une foule de femmes publiques furent étranglées et jetées dans la mer; il publia un édit terrible contre le vin, fit détruire tous

les cabarets, et défoncer même les tonneaux remplis de cette liqueur proscrite par l'islamisme.

Mais de pareilles mesures ne donnaient point de ministres à l'empire ni de général aux soldats. La sultane-mère, qui n'avait que trop de crédit sur l'esprit du sultan son fils, parla en faveur de Sinan. Ce vieux guerrier, ce courtisan adroit fut, à quatre-vingts ans, rétabli dans le poste de grand-visir pour la quatrième fois. Sinan, qui, sous les glaces de l'âge, conservait le feu de la jeunesse, se rendit à Belgrade, impatient de reconnaître la faveur du sultan par quelque entreprise éclatante. Le premier acte qu'il fit de l'immense pouvoir qui se retrouvait dans ses mains fut d'envoyer chercher la tête du pacha de Bude, pour le punir d'avoir donné de faux avis. Sinan rassemblait des troupes et de l'argent, il allait entrer en campagne, lorsque la mort le surprit. Trente-six coffres fermés et huit cent mille sequins, dépouilles de ce grand-visir, furent portés dans le trésor intérieur du sérail. Si sa mort enleva aux Ottomans un musulman zélé, un général habile, un ministre regretté, il ôta aux chrétiens un de leurs plus implacables ennemis. En mourant, il recommanda à son maître

de lui donner le renégat Cicala pour successeur; et par-dessus tout il l'exhorta à venir commander lui-même ses armées.

Conduit par sa mère, le sultan ne se régla pas sur de si sages conseils; il nomma grand-visir Ibrahim au lieu de Cicala, qui ne tarda pas à prouver qu'il méritait le suffrage de Sinan.

La mort de ce grand-visir laissa l'autorité toute entière entre les mains de la sultane-mère. Elle avait défendu aux pachas d'instruire son fils des échecs continuels que recevaient ses armées. Plus soigneuse de conserver son crédit que sensible à la gloire de l'empire, elle régnait sous le nom de Mahomet; et suivant le proverbe persan qu'un ambassadeur du sophi appliquait alors au profit de son maître : « A la » cour ottomane la poule chantait comme le » coq. »

Mais les murmures, et bientôt après, les cris de ses sujets et les représentations de ses propres ministres, firent sortir le sultan de son assoupissement. Il rougit un instant de sa mollesse, et déclara qu'il allait se mettre à la tête de ses soldats. La sultane-mère ne parvint point à le détourner de cette résolution généreuse, qui rendit en un jour aux Ottomans leur fierté et

leurs espérances. Les ordres furent donnés pour le départ.

On vit sortir en pompe, par la porte d'Andrinople, le pavillon du sultan, les tentes des pachas, des généraux et des officiers de l'armée. Le camp fut dressé dans une vaste plaine hors des murs de Constantinople. On éleva autour des boutiques d'ouvriers de toute espèce, distribuées par rues comme dans une cité. A l'abondance des denrées, à la multitude d'hommes qui circulaient de toutes parts, on reconnaissait que, dans son faste, le but de la politique ottomane est de montrer que le siége de l'empire et la capitale, pour ainsi dire, accompagnent par tout le souverain. Ce qui est digne de remarque, c'est que le même silence, la même obéissance au moindre signe s'observaient dans ce vaste camp comme dans l'enceinte du sérail.

Ce prince sortit de Constantinople précédé des bombardiers, des arquebusiers à pied, des lanciers à cheval, des chiaoux, avec leurs masses d'argent doré. Ils étaient armés d'arcs et de carquois; des janissaires les suivaient, portant à cheval les drapeaux de leurs compagnies; l'étendart de cette milice marchait ensuite au milieu des janissaires à pied. Après eux venaient dix chevaux de main conduits par dix écuyers,

et ornés de colliers d'or, de selles et de brides enrichies de pierreries, avec des boucliers sur les housses. Immédiatement après paraissaient les pachas de la Porte à cheval, et couverts d'habillemens superbes. Ils étaient suivis de cent janissaires, formant la vénerie du sultan, marchant deux à deux, vêtus de robes d'étoffes d'or et d'argent, et tenant en lesse chacun deux chiens de chasse. Après eux venaient les solacks, au milieu desquels on distinguait le prince, habillé d'une casaque blanche de velours raz, le turban orné de deux aigrettes de plumes de héron, et garnies de pierreries. Il avait à ses côtés le muphti, pour témoigner, par une sorte d'alliance publique, que la guerre était déclarée guerre de religion. Une multitude confuse d'officiers et d'eunuques fermaient la marche. Derrière suivaient les enseignes, les trompettes, les tambours, les chariots et les litières du grand-seigneur; ensuite les spahis et les mulets et chameaux chargés des bagages de la cour. Les ambassadeurs de France et d'Angleterre furent invités à suivre l'armée; invitation qui équivalait à un ordre. Il est à observer qu'on leur fournit trente-six chameaux, et que l'intendant général leur faisait délivrer chaque jour les vivres et les provisions nécessaires depuis la

viande et le riz jusqu'aux épiceries. Le tout devait être fourni par les villes et les bourgades que l'armée traversait, et la peine de mort était portée contre les officiers publics qui manqueraient à leur devoir. Ces dispositions, cet ordre de marche, cette police des routes militaires, donnent une idée de la splendeur, des richesses, de la puissance et de la discipline de l'empire ottoman à cette époque.

Cependant le prince de Transilvanie venait d'investir Temesswar; mais il avait été forcé de lever le siége. Le comte Palfy venait d'enlever le château de Sambok, entre Bude et Albe-Royale. L'armée impériale, forte de soixante mille hommes, commandée par Maximilien d'Autriche, assiégeait Hatevan, place située sur la droite du chemin qui mène de Bude à Agria, et qu'un château très-fort rendait importante. La garnison, surprise, demanda la même capitulation qu'on avait accordée l'année précédente à la ville de Gran. On la somma de se rendre à discrétion; sur son refus, l'assaut fut donné à quatre endroits différens. La place fut emportée après un combat de quelques heures. Jamais la rage et la cruauté ne furent poussées plus loin; les vainqueurs ne respectèrent ni le sexe ni l'âge; les

cris et les lamentations de la faiblesse accablée se confondaient avec le bruit des armes. Les enfans au berceau et les femmes enceintes furent massacrés impitoyablement.

Telle était la situation des Ottomans et des Impériaux en Hongrie, lorsque Mahomet arriva à Bude avec deux cent mille hommes et trois cents pièces d'artillerie. Maximilien, craignant pour Hatevan, se hâta d'en retirer la garnison et de brûler la ville. La terreur se répandit jusqu'à Vienne. L'empereur fit armer tous les habitans et réparer les fortifications. Il fut au moment de donner l'ordre que l'on incendiât les faubourgs.

L'armée chrétienne, retranchée sous les murs de Wihitz, regardait avec inquiétude de quel côté se porterait cette terrible nuée. Ce fut sur Agria qu'elle éclata. Mahomet partit de Bude, prenant la route de la Haute-Hongrie, et vint investir cette place importante par sa position. Agria ou Erlaw, située entre le Danube et la Teiss, sur la rivière de Wizze, avait eu la gloire de résister à Soliman. Teuffembach venait d'y faire entrer trois mille hommes de pied. La voyant menacée, le comte Terski, qui était monté le premier à l'assaut d'Hatevan, s'y était jeté avec une troupe d'Allemands et

d'Italiens aguerris, et mille arquebusiers d'élite. Cette brave garnison, soutenue par l'espoir que lui donnait Maximilien de venir la secourir, avait juré de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. A l'exemple du comte de Serin dans Zigeth, Terski avait fait élever un gibet au milieu de la place pour y pendre le premier qui manquerait à son serment, et parlerait de se rendre.

Instruit de cette résolution désespérée, Mahomet employa les menaces et les promesses, pour entrer dans Agria. Furieux de voir que ses promesses et ses menaces étaient également méprisées, il fit élever cinq batteries autour de la ville, et jouer, sans relâche, pendant six jours, sa formidable artillerie. Le septième, la garnison abandonna la ville, après y avoir mis le feu, et se retira dans la citadelle. Les Ottomans attaquèrent un ouvrage avancé, qui la protégeait : ils furent repoussés dans douze assauts consécutifs.

Cependant, l'armée, commandée par l'archiduc, était à peine arrivée à Gran; les pluies, le mauvais état des chemins, ne permettaient pas à l'artillerie et à des fantassins, pesamment armés, d'arriver aussi vite que l'exigeait le danger de la place assiégée.

La brave garnison d'Agria, dans une sortie vigoureuse, avait culbuté les postes avancés des Ottomans : elle avait même mis en fuite le grand-visir Ibrahim, venu en personne pour soutenir ses troupes; mais, après quatre attaques à la suite du combat le plus opiniâtre, l'ouvrage qui appuyait la citadelle, avait été emporté, et huit cents Impériaux y avaient laissé la vie. Quatre cents têtes étaient exposées sur des piques devant la tente du sultan. Les murs de la citadelle sapés, minés dans quatorze endroits, allaient s'écrouler au premier signal; et ni Maximilien, ni l'armée de secours ne paraissaient. La garnison, qui n'avait pour perspective, qu'une mort assurée, en représailles du massacre d'Hatevan, prit les armes, malgré ses officiers, et demanda, à grands cris, à capituler. En vain Forski, ayant employé l'autorité, alla-t-il jusqu'à supplier ses soldats, pour les engager à se défendre; pendant qu'il les encourageait, les menaçait, les suppliait, deux cents séditieux, la plupart Italiens, sortirent secrètement de la place, et allèrent se rendre à l'ennemi. Le reste de la garnison fut entraîné par ce lâche exemple: on capitula. Les conditions furent les mêmes que celles qu'on avait accordées à la ville de Gran:

ses officiers restèrent prisonniers jusqu'à leur échange. Deux mille hommes sortirent d'Agria; mais à peine étaient-ils hors de la place, que les Tartares, et même les janissaires, se jetèrent sur eux et les taillèrent en pièces: il y en eut même d'écorchés vifs. Les vainqueurs s'écriaient en les égorgeant: « Garderons-nous » la foi des traités avec des infidèles qui ont si » lâchement massacré nos frères d'Hatevan? »

Mahomet III condamna le premier une perfidie si solennelle, dont l'impunité devenait également dangereuse et déshonorante. L'aga des janissaires expia l'attentat dont il passait pour être l'instigateur; le sultan le fit hacher en pièces, sous les yeux de ce qui restait de prisonniers.

1597. Le croissant et les tongs flottaient, depuis quelques jours, sur les remparts d'Agria lorsque l'armée de l'archiduc arriva, mais trop tard. Maximilien, qui avait fait sa jonction avec Sigismont, Palfy et Teuffenback, vint présenter la bataille aux Ottomans.

Une petite rivière séparait les deux armées; le passage en était gardé par Giaffar, à la tête de vingt mille Tartares et janissaires. Ils marchèrent à la rencontre des Impériaux. Déjà dix mille hommes, tant infanterie que cava-

lerie, s'étaient avancés avec leur imprudence et leur témérité accoutumées, quand l'archiduc les fit charger avant qu'ils eussent eu le temps de se former. Les Ottomans pressés repassèrent la rivière en désordre. Cette avant-garde, vivement poursuivie, entraîna dans sa fuite une partie de l'armée qui s'ébranlait pour la soutenir. Les Impériaux, se laissant emporter par l'ardeur de ce premier succès, entrèrent pêle-mêle avec les fuyards, jusque dans le camp ottoman, aux cris répétés de *victoire!* Le reste de l'armée chrétienne, qui était en bataille de l'autre côté de la rivière, crut qu'elle n'avait plus qu'à aller prendre sa part de l'immense butin que promettent toujours les défaites des musulmans. Tous les soldats rompirent leurs rangs, sans écouter la voix de leurs officiers, qui cherchaient à les retenir. Un corps de cuirassiers impériaux pénétra jusqu'à la tente du sultan, où les bostandgis gardaient la caisse militaire. Cette troupe tint ferme; et pendant qu'elle résistait, pendant que les soldats allemands songeaient plus à commencer le pillage qu'à achever la victoire, le pacha Cicala, qui protégeait la retraite avec quarante mille hommes, aperçut ce désordre; communiquant alors aux Ottomans cette con-

fiance qui sait rappeler la fortune, il revint à la charge, et tomba sur l'armée, qui se croyait victorieuse. En un instant, les Impériaux, qui ne s'attendaient pas à cette attaque, furent dissipés, dispersés, écrasés sur le butin même qu'ils entassaient. Ceux qui échappèrent au fer de l'ennemi, furent renversés par leur propre cavalerie, qui, au milieu des ténèbres, cherchait son salut dans la fuite. Les Ottomans n'osèrent pas les poursuivre au-delà de la rivière dans la nuit même. Ils se retirèrent, et leur camp, leur artillerie, leurs bagages, restèrent abandonnés pendant deux jours entiers. Mahomet, dès que la victoire avait paru chanceler, s'était jeté à cheval, et fuyant avec les saphis de sa garde, il avait couru toute la nuit, sans s'arrêter, jusqu'à Zelnock.

Les Impériaux étaient loin de songer à profiter de cet effroi. Palfy, Teuffenbach et le marquis de Burgau, ayant regagné leur camp, avaient tenu conseil pour savoir comment ils sauveraient le reste de l'armée et l'artillerie, et le parti qu'ils prirent, fut d'abandonner les canons et de mettre le feu aux tentes. Sigismond fit sa retraite sur Tokai, frontière de la Transilvanie. Personne n'était poursuivi, tous croyaient l'être. L'archiduc lui-même ne fit

que traverser Cassovie, et alla jusqu'à Vienne. L'empereur Rodolphe était dans la boutique d'un ouvrier, à regarder finir un superbe tour en l'air, lorsque le prince vint lui apprendre à la fois la gloire et la honte de ses armes, dans la journée ignominieuse qui occupe une place dans l'histoire, sous le nom de *bataille de Careste* ou *d'Agria*.

Cette journée ne fit honneur qu'à la présence d'esprit, à la bravoure, à la prudence de Cicala, qui se trouvait, par ses talens, mériter sa fortune. Fils d'un Génois, Cicala se glorifiait d'appartenir à l'illustre famille Doria. Le père et le fils exerçaient tous deux la piraterie, lorsqu'ils tombèrent entre les mains des musulmans. Le premier s'était racheté à prix d'argent; mais, à Constantinople, on avait forcé le jeune Cicala d'embrasser l'islamisme; et les dispositions naturelles lui avaient ouvert le chemin des honneurs, dans un pays où chacun est *le fils de ses œuvres*. Pacha de la mer sous Amurath III, général de terre sous Mahomet III, Cicala prouvait que la bravoure et le génie pouvaient encore, à cette époque, se passer de la science militaire sur l'un et l'autre élément.

Cependant le muphti, trompé par les premières nouvelles apportées à Constantinople,

s'arrachait publiquement les cheveux; et, prosterné à terre, il priait, les larmes aux yeux, le Prophète de venir au secours de son peuple. Mahomet III, au contraire, apprenant que son armée avait remporté la victoire, revint triomphant au milieu d'elle. Dans son émotion, dans son transport de joie, il proclama Cicala le sauveur de l'empire; il ôta, de son propre turban, une aigrette enrichie de pierreries, et la présenta lui-même au pacha victorieux. Ne s'arrêtant pas plus dans son ivresse que dans ses terreurs, il ôta à Ibrahim le rang de grand-visir, pour y élever son nouveau favori. Mais Cicala, aussi sage qu'adroit, craignit d'irriter la sultane-mère, en succédant à son protégé. Elle employait les manœuvres et les intrigues pour rétablir Ibrahim : Cicala fut le premier à demander que le visiriat lui fût rendu.

La bataille de Careste fit la gloire d'un seul homme, et ne profita à aucun des deux partis : tous les préparatifs de cette fameuse campagne de 1597 aboutirent à la prise d'Agria.

Pendant les années suivantes, la Hongrie ne fut ni occupée par de nombreuses armées, ni ébranlée par de grands chocs. Sans être en paix, sans être en guerre, l'empereur d'Allemagne et le sultan ne désavouèrent aucune

hostilité. La position des deux nations fut celle des premiers Ottomans, sous les deux empereurs grecs; des deux côtés, les chefs étaient toujours armés, les villes toujours fermées, et exposées à des insultes continuelles. C'est ainsi que les Impériaux attaquèrent Raab et Temeswar, et furent repoussés. Le comte Palfy mit le siége devant Bude, et fut forcé de le lever. De leur côté, les Ottomans marchèrent sur Waradin, mais sans succès, et ils se retirèrent. Raab enfin fut surprise par Palfy et Swartzemberg, malgré la résistance des assiégés, qui se défendirent de rue en rue, où l'on combattait corps à corps. Ce qui ne contribua pas peu à augmenter l'acharnement, c'est que les musulmans, joignant la dérision à la jactance, avaient planté sur la porte du Danube, un coq arraché du clocher d'une église chrétienne, avec cette inscription: « Quand ce coq chantera, les Allemands re» prendront Raab; » fanfaronade que les Flamands avaient employée, en 1304, à Mons-en-Puelle, envers les Français, et dont ils n'avaient transmis aux Ottomans de Mahomet III, ni l'idée, ni le mauvais succès; mais il est piquant et instructif de retrouver, dans les passions comme dans les folies de l'humanité,

les mêmes circonstances et les mêmes résultats.

Dès que la désastreuse nouvelle de la surprise de Raab fut parvenue à Constantinople, les murmures des gens de guerre et ceux du peuple, se renouvelèrent avec plus de violence que jamais. On se plaignait hautement de la faiblesse de Mahomet III. Les janissaires se soulevèrent, et portèrent leurs excès jusqu'à massacrer un de leurs officiers; ils poussèrent même l'insolence jusqu'à parler de déposer le sultan, et de mettre à sa place le khan des Tartares. Pendant que le prince, effrayé, cherchait à apaiser ces clameurs, en faisant étrangler un de ses généraux, qu'il rendait responsable des revers arrivés en Hongrie, les pachas d'Asie se révoltaient.

1600. L'un d'entre eux, Kusahin, pacha de la Caramanie, se donna hautement pour un prince de la maison des califes; il publia que le Prophète lui avait apparu, et lui avait déclaré qu'il était appelé à opérer une révolution dans l'empire, à réformer le gouvernement, et à punir le sultan de sa faiblesse, et les ministres du divan de leur corruption; car la corruption est toujours un des spécieux prétextes dont se servent, dans l'empire

ottoman, ceux qui se révoltent contre l'autorité du souverain. La sainteté de son origine prétendue, la pureté de sa religion, l'austérité de ses mœurs, venaient à l'appui des droits de Kusahin. La foule, attirée sous ses drapeaux, lui rendit les hommages dus aux sultans; l'imposteur prit le titre de schah, se forma une cour, créa des visirs, et expédia, comme les princes ottomans, des firmans revêtus de son monogramme.

Mehemed-Pacha, fils de Sinan, fut envoyé contre Kusahin, et parvint à corrompre les chefs de plusieurs corps qui combattaient pour le rebelle Kusahin, abandonné, fut forcé de prendre la fuite, et d'aller chercher un asile en Perse; mais il reparut peu de tems après, plus puissant et plus redoutable que jamais. Mehemed, cette fois, employa, pour le soumettre, un moyen qui lui réussit aussi bien que la corruption. Il commença par publier, pour la multitude, une amnistie générale; il tenta ensuite l'ambition et la jalousie de Scrivano, qui servait de lieutenant à Kusahin: par suite d'un traité secret, le traître livra vivant, à Mehemed, son chef et son ami.

Mahomet III fit amener Kusahin devant lui; et, tant était grande l'importance qu'il

attachait à la possession de ce coupable, il ordonna qu'il fût promené dans les rues de Constantinople; il fut livré ensuite aux bourreaux, qui le tenaillèrent et brûlèrent ses plaies avec des flambeaux ardens. Les tourmens de ce malheureux furent augmentés et son supplice prolongé avec tous les raffinemens de la cruauté la plus ingénieuse, dans l'espérance d'obtenir de lui des révélations de ses complices ou de ses trésors. Kusahin garda le silence, et expira suspendu à des crochets de fer, sur lesquels il fut précipité.

Scrivano avait la promesse secrète de Mehemed, que l'armée ottomane s'éloignerait dès que Kusahin aurait été livré. Le pacha se crut dégagé d'une parole qu'il avait donnée à des rebelles. Il continuait à presser et à harceler Scrivano, qui les commandait depuis la mort de Kusahin. Ce nouveau chef se vit trompé, sans se décourager. Il manquait d'eau, de vivres, de munitions, au point d'être obligé de faire charger ses canons avec des cailloux. Dans cette lutte de perfidie, la mauvaise foi ne triompha pas de la constance. La neige, qui tomba en abondance, força Mehemed d'abandonner les passages des montagnes que ses troupes gardaient; Scrivano lui échappa, et

se réfugia en Perse, pour reparaître bientôt plus puissant et plus dangereux que ne l'avait jamais été Kusahin.

Cependant, en Hongrie, les Ottomans avaient des succès : ils avaient porté le siége devant Canise, place forte de la Croatie, et résidence ordinaire des archiducs. La ville était comme ensevelie dans des marais, et les approches en étaient forts difficiles; plus de deux mille Allemands ou Hongrois la défendaient. En moins de dix jours les assiégeans comblèrent les fossés, et affermirent les lacs de fange qui les séparaient des remparts. Ils avaient changé en fascines les roseaux et les arbres qui environnaient la place, et sous leurs haches les forêts du voisinage avaient servi à former des chaussées larges et solides.

Une armée impériale marchait au sécours de Canise, et le nom du prince qui la commandait inspirait une juste confiance à ses soldats et aux assiégés. C'était Philippe Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur, et frère du fameux Mayenne. Reconnu un des plus grands capitaines de son siècle, né pour la guerre, et las de combattre son roi légitime, Mercœur avait quitté la France rentrée sous l'obéissance d'Henri IV, et était venu offrir ses talens

et son épée à l'empereur Rodolphe, auquel il était uni par le sang. A la tête des Impériaux, il marcha droit au camp ottoman, et dissipa tout ce qui se présentait pour en défendre les approches. Mais les marais et les défilés l'obligèrent de resserrer son front, et de marcher en colonnes plus profondes. Assailli par les spahis et les Tartares, il sut les écarter; mais il ne put pas empêcher ces nuées de cavaliers de voltiger nuit et jour autour de lui, d'aller surprendre et enlever hors de sa vue, les convois qui étaient dirigés de loin sur son camp. Le duc de Mercœur se trouva bientôt comme assiégé, et fut vaincu par la famine : les cris de son armée entière le forcèrent à ordonner la retraite, et à s'éloigner de Canise : la ville ouvrit ses portes à la nouvelle de son départ.

L'année suivante, le duc vengea cet affront, en commençant la campagne par la prise d'Albe-Royale, qu'il emporta d'assaut. Albe-Royale retomba peu de mois après au pouvoir des Ottomans qui l'attaquèrent avec cent cinquante mille hommes, commandés par Hassan-Pacha, leur nouveau grand-visir. Hassan, fier de vaincre, dédaigna de savoir ce que cette conquête avait pu coûter d'esclaves au sultan son maître. Canise, Pest et Bude,

furent assiégées par les Impériaux : Pest seule tomba entre leurs mains ; les intrépides musulmans se défendaient partout mieux qu'ils n'étaient attaqués.

Pendant que la Hongrie servait de théâtre à cette alternative de revers et de succès, Scrivano avait reparu dans l'Anatolie ; le nombre des rebelles avait augmenté ; Bagdad s'était déclarée pour eux ; et Pruse, presqu'aux portes de Constantinople, venait de les recevoir et de leur livrer les munitions de guerre de ses immenses magasins.

Mehemet fut de nouveau opposé à ce rebelle : Scrivano parvint à gagner le pacha, en lui donnant quinze mille ducats, dont dix mille furent offerts à la sultane-mère qui gouvernait l'empire sous le nom du sultan son fils. La mort vint frapper Scrivano au milieu de ses succès ; mais la révolte qui agitait les provinces de l'Anatolie, ne finit point avec lui. Hassan-bey, son frère, lui succéda dans le commandement des rebelles, et dans les triomphes qui augmentèrent leurs forces et leur audace. Hassan-bey mit à contribution la ville et le territoire d'Ancyre, et en tira trois cents mille ducats. A la nouvelle alarmante des progrès de la rébellion, la ville de Constantinople s'agita ; les janissaires mur-

murèrent, mais ils déclarèrent hautement qu'ils ne marcheraient pas, si le sultan ne se mettait à leur tête. Au milieu de cette inertie, de cette hésitation, les rebelles en vinrent à un tel point de confiance, qu'ils osèrent envoyer des partis jusqu'aux portes de la capitale, et qu'ils pillèrent les écuries du Grand-Seigneur, et en enlevèrent les plus beaux chevaux, qu'on est dans l'usage de mener au printems hors de la ville, dans les belles prairies du Kiathana. Le faible Mahomet III ne trouva rien de mieux que de composer avec des sujets qui le faisaient trembler : il leur accorda tout ce qu'ils demandèrent. A ces conditions, ils rentrèrent dans le devoir; et Zel-ali, un des chefs les plus remarquables des rebelles, fut récompensé par le pachalic de Bosnie.

Les dignités ainsi prodiguées aux chefs de la rébellion, la paix honteuse, dans laquelle ils avaient traité avec le sultan de puissance à puissance, les abus journaliers qui se multipliaient par la faiblesse et l'imprévoyance du souverain, exaspéraient à tel point les esprits, que le mécontentement public n'attendait plus qu'un prétexte pour éclater.

Le grand-visir Hassan venait de revenir à Constantinople, après la prise d'Albe-Royale :

Mahomet avait affecté de lui faire une réception magnifique ; Hassan se flattait de l'honneur d'épouser une sœur de son maître, lorsque les janissaires et les spahis, attroupés au nombre de vingt-cinq mille, se présentèrent en armes à la porte du divan. A peine leurs chefs étaient-ils introduits, qu'ils demandèrent la tête d'Hassan. Le grand-visir sortit et se présenta aux séditieux : il leur parla, et prit devant eux le ciel à témoin de son innocence. Ces furieux qui l'avaient d'abord saisi l'écoutèrent ; ils lui demandèrent ensuite, en le chargeant d'injures, pourquoi, pendant qu'il était en Hongrie, il avait fermé les yeux sur les troubles de l'Asie ; pourquoi il avait laissé les rebelles s'avancer jusqu'à trois journées de Constantinople, et y venir dicter des lois à leur maître? Hassan répondit avec fermeté qu'il avait rempli son devoir ; il ajouta avec franchise que la sultane-mère et le Capi-Aga étaient seuls coupables de la révolte de l'Anatolie.

Calmés pour un moment, les séditieux relâchèrent le grand-visir : mais ils lui enjoignirent de se rendre au sérail, d'obtenir pour eux une audience du sultan, lui jurant que sa tête en répondrait si les coupables qu'il accusait lui-même ne leur étaient pas abandonnés.

Par le conseil d'Hassan, Mahomet III parut; il était accompagné du muphti et de quelques-uns des membres les plus considérés de l'uléma. Le chef des séditieux se prosterna devant le sultan, et déclara, au nom de tous, que leur fidélité leur faisait un devoir de lui mettre sous les yeux l'état déplorable où l'empire était réduit. « On cache la vérité à ta hautesse, ajouta-t-il;
» les rebelles triomphent en Asie, et les infidèles
» en Europe; le luxe du sérail épuise le kasna,
» l'avare Capi-Aga s'empare des trésors pu-
» blics, et l'empire languit. Qu'est devenue
» la gloire de nos armes? La famine, l'indi-
» gence, la honte ont succédé à nos victoires.
» Tant de désordres ne doivent pas rester
» impunis. Livre-nous la sultane-mère et l'in-
» digne Capi-Aga, son favori. »

Mahomet frémit en recevant un ordre si atroce; il refusa avec indignation de souscrire à la mort de sa mère, mais il ne put sauver le Capi-Aga de la fureur publique. Un janissaire vint le saisir aux pieds du sultan, qu'il tenait embrassés. Mahomet parut touché de la mort de ce malheureux ministre, dont le plus grand crime, peut-être, était d'être l'objet de l'envie. Son maître le pleura, dit-on, et, ce qui est remarquable, voulut porter son deuil pendant

trois jours. Quoi qu'il en soit de cette affliction secrète et de ces témoignages extérieurs, les richesses immenses du Capi-Aga furent portées au sérail, et l'on vit, quelque tems après cette catastrophe, sur le turban de Mahomet, des diamans d'un très-grand prix, que l'on reconnaissait pour avoir appartenu à son favori.

La milice ne pouvait manquer d'essayer de nouveaux attentats, puisqu'ils étaient toujours profitables pour elle, et toujours impunis. La déposition du sultan fut méditée. Soit que le complot se soit formé dans les odas ou dans l'intérieur du sérail, les janissaires eurent pour complice l'héritier du trône, Mahmoud, l'aîné des fils de Mahomet III, et la sultane, mère du jeune prince. Jouet de manœuvres atroces ou de sa superstitieuse crédulité, Mahmoud donnait toute sa confiance à un scheik, qui passait pour savant dans l'astrologie. Ce fourbe lui persuada que, s'il tardait à occuper le trône de son père, il aurait la destinée la plus funeste. Mahmoud, effrayé ou séduit, lui permit d'user de sortiléges pour que les jours de son père fussent abrégés. Des lettres interceptées furent mises sous les yeux de Mahomet, qui, n'écoutant que sa juste colère, ordonna la mort de son fils, fit jeter au fond du Bosphore la sul-

tane mère de Mahmoud, vivante et enfermée dans un sac de cuir. Le scheik, soi-disant astrologue, et trois officiers de l'intérieur, qui passaient pour complices, éprouvèrent le même sort.

Pendant que l'enceinte du sérail était le théâtre secret de ces sanglantes exécutions, la Hongrie, la Valachie et la Transilvanie, devenaient le champ ouvert où les Impériaux et les Ottomans s'attaquaient, se repoussaient, se détruisaient sans autres résultats que des avantages partiels et des succès balancés. Les Ottomans demandaient la paix, mais en vainqueurs; ils offraient d'échanger Agria et Canise, contre les villes de Gran, de Pest, et contre la Transilvanie. Les Impériaux refusaient, parce que, loin de vouloir céder, ils espéraient reconquérir. Les approches de Bude se faisaient; tous les mouvemens de leurs corps de troupes tendaient à empêcher la ville d'être ravitaillée; mais, chez les uns ou les autres, la défection d'un allié ou la révolte d'un sujet, suffisait pour faire avorter les entreprises. La Valachie, la Transilvanie elle-même, donnaient une inquiétude continuelle aux Impériaux. Chez les Ottomans, Zel-Ali, ce chef des rebelles d'Asie, qui avait été nommé pacha de Bosnie, s'était mis en posses-

sion de son gouvernement, les armes à la main. Servant en Hongrie avec douze mille Asiatiques, qui avaient suivi sa fortune, il quitta l'armée, et vint camper près de Bagnaluk, capitale de son nouveau pachalic, et la résidence d'un beglierbey. Celui-ci, certain de ne pas être désavoué s'il était vainqueur, avait marché contre Zel-Ali, loin de le recevoir comme le commandant légitime de la Bosnie. Zel-Ali feignit de fuir, et abandonna son camp; mais, peu d'heures après, il revint tomber, à l'improviste, sur les troupes du beglierbey, qui étaient occupées à piller: il les tailla en pièces. Profitant de sa victoire, il força à se rendre les principales villes de la province, et fit son entrée solennelle dans Bagnaluk, aux acclamations des soldats pour qui le pacha légitime était le pacha victorieux. Zel-Ali, pour mieux s'affermir dans sa souveraineté viagère, et pourvoir désormais à sa tranquillité, fit entendre au divan que, s'il était troublé dans l'exercice de son autorité, il ferait un traité avec l'empereur d'Allemagne. En vain la cour ottomane voulut attirer Zel-Ali à Constantinople, afin de s'en défaire, l'adroit pacha se contenta toujours de répondre qu'il se trouvait assez récompensé. Zel-Ali offre parmi les mo-

dernes satrapes de l'empire ottoman, le premier exemple de l'obéissance, composant impunément, avec le souverain : exemple remarquable, parce qu'on le verra souvent imité.

Tel était l'état de la monarchie des sultans au-dedans et au-dehors, lorsque Mahomet III mourut, après un règne de neuf ans, si l'on peut appeler régner, avoir préféré la mollesse et les plaisirs aux travaux et à la gloire; avoir long-tems cédé à la menace, n'avoir terrassé que les faibles, n'avoir paru à la tête de ses armées que pour prendre la fuite.

Amurath III et Mahomet, son fils, sont sans doute les deux princes les plus nuls qui se soient succédé jusqu'ici dans cette dynastie de souverains illustres. La nation ottomane, à qui des préjugés de tradition semblent refuser tous principes constitutifs, toutes lois fixes, tout système de législation, presque pour ne lui accorder que des usages, n'en présente pas moins à cette époque un sujet d'étonnement, j'ai presque dit d'admiration.

Sous Amurath, sous Mahomet, on a vu un peuple armé connaître un frein au milieu du délire, et le respect au sein de la révolte. Les excès où il s'est porté, annoncent quelles

formes il violera, quelles victimes il osera frapper par la suite, car l'audace s'accroît par l'impunité; mais on voit d'avance devant quelles barrières la fureur viendra se briser. Déjà, sous Mahomet III, les janissaires osent parler de déposer leurs maîtres. Ils les détrôneront, mais ils ne s'arrogeront jamais le droit de les élire : le crime des janissaires finira là où celui des gardes prétoriennes commençait. Dans les secousses, les fondemens du trône seront souvent découverts à nu : jamais ils ne seront attaqués; l'empire aura toujours pour sultan un rejeton de la tige impériale : jamais un esclave en démence ne ceindra le cimeterre d'Othman.

Sans doute, sous Amurath III et Mahomet III, les destins de la grandeur ottomane étaient arrêtés; mais quel était l'instinct belliqueux de ce peuple, qui, ne combattant plus que loin des yeux de ses sultans, ne voyant, dans un règne de neuf années, qu'un Cicala digne de commander, dispute avec égalité le territoire qu'il a conquis aux capitaines les plus renommés, aux Mansfetel, aux Sigismond, aux Mercœur? C'est dans le témoignage d'un de leurs ennemis, d'un ministre de Ferdinand et de Rodolphe,

que se trouve le portrait vigoureux et ressemblant des Ottomans de ce tems-là.

« Ce sont les plus formidables de tous les » ennemis, disait Busbek dans son appel aux » princes chrétiens ; c'est sur les débris des » empires qu'ils ont renversés, qu'ils se sont » frayé un chemin jusqu'à nous. Depuis qu'ils » ont paru sur la scène du monde, leurs armées » ont navigué sur des fleuves de sang. C'est » vainement que les mers, les montagnes, » les déserts, nous avaient séparés d'eux ; ils » sont aujourd'hui à nos portes, ceux que » nous semblions destinés à ne redouter que » sous le rapport de la renommée. Peut-on » les comparer à ces fléaux qui désolent l'hu- » manité ? non, car les fléaux de la nature » s'éloignent après un certain tems. Que sont, » auprès des Ottomans, les Goths, les Vandales, » les Huns, les Tartares ? Leurs ravages avaient » un terme ; mais ces terribles ennemis joignent » la vigilance à la discipline : ils savent con- » quérir et conserver. Le sol où ils ont posé » le pied ne peut plus se débarrasser de son » fardeau ; les moissons qu'ils ont foulées ne » se relèvent pas, et leur fortune enfin n'est » qu'au niveau de leur courage. »

Telle était cette fière et énergique nation,

dont le caractère aussi immuable, que ses habitudes, survivait, sans être énervé, à deux règnes pusillanimes, lorsque la mort de Mahomet III laissa pour souverain un enfant de quinze ans.

Ce fut en 1603 qu'Achmet I monta sur le 1603.
trône. Jamais prince n'avait tenu, aussi jeune, les rênes de l'empire ottoman; ce qui fit dire aux poètes nationaux qui célébrèrent cette circonstance: « A lui seul, entre les fils d'Othman, a été accordée la faveur de posséder » l'empire, avant d'avoir reçu le sandgiac. » Car le symbole de la puissance ne se donnait jamais, chez les musulmans, avant l'âge de majorité.

Achmet offrait un exemple plus remarquable encore des jeux de la fortune: il était, par l'ordre de sa naissance, destiné à périr, et non pas à régner. Le meurtre du prince Mahmoud, mis à mort par Mahomet leur père, changea en héritier du trône une victime dévouée au lacet fatal. Echappé, par un retour si inattendu, au sort cruel qu'il partageait avec le prince Mustapha, son plus jeune frère, Achmet, devenu son maître, lui laissa la vie; mais il est douteux si ce mouvement d'humanité fut dû au souvenir de leur commune infortune;

ou à une réflexion sur les vicissitudes des grandeurs terrestres, plutôt qu'à une considération politique, changée par le divan en loi d'état dans la circonstance présente. La maison ottomane était réduite, pour tous rejetons, à deux princes, le sultan Achmet, âgé de quinze ans, et Mustapha, plus jeune encore.

Le muphti fut averti le premier de la mort presque subite de Mahomet III. Le jeune Achmet était élevé dans le sérail; ainsi le trône fut occupé sans intervalle. Dès le lendemain le peuple apprit qu'il avait un nouveau maître, en voyant le jeune sultan recevoir publiquement un ambassadeur du roi de Perse, et avoir le turban impérial sur la tête, et l'urne sépulcrale de Mahomet son père, déposée à ses pieds.

Le premier choix que fit Achmet, le premier ordre qu'il donna, laissèrent croire que ses mains, toutes faibles qu'elles étaient, n'en semblaient pas moins dignes de porter le sceptre. Il ne prit point son grand-visir parmi les ministres qui l'environnaient; il leur préféra un vieillard sage et expérimenté, que la seule estime publique et la réputation de fermeté et d'intégrité désignaient. Il choisit Murad, pacha du Caire, qui, dans les troubles du dernier

règne, avait su maintenir dans l'obéissance, les provinces d'Afrique, lever les impôts sans vexer les sujets, et gouverner sans s'enrichir.

Peu de tems après, le jeune prince fit sortir du sérail, son aïeule, la sultane, mère de Mahomet III, qui se vit ainsi dépouillée de l'odieuse autorité dont elle avait abusé si long-tems; et les droits d'une nation opprimée furent vengés par un enfant.

Cependant, ces heureux commencemens, qui promettaient un règne aussi sage que tranquille, ne furent que des présages trompeurs. Les quatorze années du règne d'Achmet I ne vont présenter que les mêmes troubles domestiques, les mêmes ennemis étrangers, les mêmes vices dans le gouvernement, la même faiblesse dans le souverain.

Les rebelles d'Asie, encouragés par l'extrême jeunesse du nouveau maître de l'empire, pillaient des provinces entières. Les généraux, envoyés pour combattre ces restes mal dissipés des bandes de Scrivano et d'Assan-Bey, feignaient d'ignorer ces désordres, ou partageaient le crime des coupables, en partageant avec eux le butin; et l'Anatolie était en proie à tous les ravages et à tous les excès. Attentive

à fomenter cet esprit de révolte, la Perse ouvrait un asile aux rebelles vaincus; et l'empire ottoman n'avait jamais eu d'ennemi plus habile, plus entreprenant et plus heureux que le redoutable Schah-Abbas, le sophi actuel des Persans.

Vainqueur des Tartares asiatiques, allié des peuples de la Géorgie, le descendant de Schah-Ismaël n'aspirait à rien moins qu'à reprendre tout ce que ses ancêtres avaient perdu. Il avait déjà reconquis Tauris et son territoire, quand, sur le bruit de sa marche et de ses succès, Achmet envoya contre lui le capitan-pacha Cicala, le fils du vainqueur de Careste. L'armée ottomane ne se fiait pas plus à son général, qu'il ne se fiait à lui-même; en peu de mois, il perdit trois batailles; mais telle était l'animosité des deux nations, qu'elles égorgeaient, sans pitié, les vaincus; et si les combattans s'arrêtaient par intervalles, c'était moins parce qu'ils étaient rassasiés de sang, que fatigués d'en répandre. La fureur des Ottomans était soutenue par un fetfa, dans lequel les ulémas déclaraient, avec le muphti, qu'il y avait plus de mérite, aux yeux de Dieu, à tuer un Persan shyis, que soixante-dix chrétiens. C'est ce décret qui portait Schah-Abbas

à traiter avec tant de cruauté tous les ulémas qui tombaient entre ses mains. On leur rasait la barbe, on leur arrachait les entrailles, on les faisait expirer au milieu des plus horribles supplices.

Cicala fut forcé de fuir devant Schah-Abbas; neuf beglierbeys, trente sangiacs, trente mille soldats restés sur le champ de bataille; son camp, son artillerie, ses bagages, tombés au pouvoir des Persans, furent les monumens de la dernière défaite: les armes ottomanes n'avaient pas essuyé de plus terribles échecs depuis nombre d'années. Cicala paya cet affront de sa tête. Il revenait à Constantinople pour y rendre compte de sa conduite: sur un ordre secret du sultan, Cicala fut étranglé en route. La gloire et les services du père ne pallièrent pas les fautes et les revers du fils dans un pays où les malheurs militaires sont des crimes, et où les généraux sont presque toujours responsables des événemens.

Mais, dans l'effroi que les victoires du sophi avaient répandu, il était plus aisé à Achmet de trouver des soldats pour combattre, qu'un chef qui osât commander. Cicala avait laissé les Persans maîtres de la campagne. Tous les pays, conquis par les sultans, rentrèrent sous le joug

de leurs anciens souverains. Bagdad et l'Irak furent repris ; et, s'il eût suivi le cours de ses succès, Schah-Abbas aurait poussé ses conquêtes jusqu'à Damas. Le passage, le séjour ou la lutte de tant d'armées avaient dévasté les provinces que le vainqueur rattachait à la monarchie persane ; manquant d'argent pour faire la guerre, au milieu de ses triomphes, le sophi désirait la paix.

Les Ottomans en avaient un besoin plus pressant encore. Seul dans son empire, Achmet refusait de reconnaître la loi de la nécessité ; et, loin de demander la paix, il ne voulut pas l'accorder.

Schah-Abbas victorieux envoya un ambassadeur à Constantinople, pour proposer que les Ottomans fissent l'abandon des conquêtes qu'il ne devait qu'à ses succès, au prince de Perse, son fils, qui paierait tous les ans une redevance de cent charges de soie. L'envoyé persan ajouta encore, au nom de son maître, que, pour épargner le sang des deux nations, et terminer cette longue querelle, Schah-Abbas défiait Achmet en combat singulier. La postérité retrouve aujourd'hui, avec plaisir, dans ce généreux sophi, l'esprit noble et chevaleresque qu'elle admire dans François I. Le fier

sultan dédaigna l'une et l'autre de ses offres; il déclara qu'il ne consentirait à la paix avec la Perse, que si les frontières de l'empire étaient reportées jusqu'aux bornes qu'avait posées le grand Soliman.

Sans doute cet orgueil eût mérité quelque estime, si le jeune sultan l'eût soutenu en développant de grandes forces, ou en donnant un noble exemple; mais elle n'accusait en lui qu'une vaine imprudence et une obstination insensée.

La guerre et les révoltes avaient amené, dans ses provinces d'Asie, la disette, l'indigence et la dépopulation. L'Anatolie était changée en une vaste solitude : la famine accablait ceux qu'avaient épargnés les maladies qui régnaient; car tous les fléaux se composent ainsi de mille élémens, et amènent les calamités. Aussi, dans les campagnes, des troupes de bêtes farouches, ne trouvant pas de nourriture, attaquaient, sur les chemins, les voyageurs sans armes ou sans escorte. Dans les villes, dans les bourgades, dans tous les lieux habités, on ne rencontrait, de loin en loin, que quelques hommes haves et décharnés, qui ressemblaient moins à des êtres vivans qu'à des ombres errantes au milieu des tombeaux.

Les dépenses de la guerre consommaient tous les ans le revenu du Caire, qu'on avait coutume de réserver dans le kasna, sans y toucher. Le muphti, de lui-même, avait, par un fetfa, permis d'appliquer aux besoins de l'empire, l'argent des wacoufs, le trésor des mosquées, le patrimoine des pauvres, cette dernière ressource, qu'on n'invoquait que dans les calamités les plus imminentes. Enfin, les soldats, rebutés, refusaient eux-mêmes de marcher contre leurs éternels ennemis, qu'ils commençaient à croire invincibles.

Il ne fallut pas moins que ces impérieux motifs pour vaincre la volonté d'Achmet, pour le forcer à prêter l'oreille à des propositions de paix. Elle fut conclue après cent cinquante ans d'une guerre presque continue. On stipula que les deux puissances garderaient récipoquement ce qu'elles tenaient du droit de la guerre; qu'un fils de Schah-Abbas régnerait sous le nom de pacha de Tauris, sur le patrimoine reconquis; mais que la justice y serait rendue par un cadi envoyé de Constantinople. Le sophi s'engagea à payer un tribut annuel de deux cents charges de soie; il offrit en présent à Achmet, cinquante chameaux, des caffetans magnifiquement brodés, et une coupe d'or. Ces dons ne sont remar-

quables que comme gages de bienveillance ; mais, s'il est vrai, comme le disent quelques historiens, que le sophi y ait joint un exemplaire du Coran, ce dernier don était assurément l'hommage le plus glorieux et le moins équivoque qu'un prince, protecteur des shyis, pût déposer aux pieds du sultan, successeur des califes, et vengeur des droits de l'Immeth.

Tel est le tableau entier que présenta la lutte des Persans et des Ottomans, pendant le règne d'Achmet I, depuis l'an 1604 jusqu'en 1615. On voit rapprochés les combats et le traité qui les suspendit pour un temps; d'abord, parce qu'il n'y eut pas d'intervalle, ensuite parce que les événemens de ce règne n'ont pas mérité d'être suivis par l'historien, et que l'œil n'aurait pu, sans confusion, ou passer continuellement, ou se rapporter à la fois aux deux extrémités opposées du vaste empire des sultans.

Pendant que les frontières asiatiques offraient du côté de l'Orient, ces scènes désastreuses que nous avons essayé de peindre, les chrétiens, dont les efforts, les succès et les intérêts étaient si différens de ceux des Persans, combattaient les Ottomans en Hongrie.

Ceux-ci appelèrent la trahison à leur secours.

Le pacha de Bude ouvrit, de la part de la Porte, des négociations de paix; mais, pendant un festin que les commissaires impériaux lui donnèrent aux environs de Pest, un parti de musulmans s'avança pour surprendre la ville. Il fut découvert et repoussé, la négociation rompue, la suspension d'armes levée avant la fin du repas, et la guerre recommença avec plus de fureur.

Une nombreuse armée ottomane entra bientôt dans la Hongrie. Le gouverneur de Pest, qui ne s'était pas laissé surprendre, n'osa pas, cette fois, se laisser attaquer. Sur le bruit de l'approche de l'ennemi, il abandonna lâchement cette place, et en sortit sans avoir été sommé. Gran fut insultée par les Ottomans; Neustadt tomba entre leurs mains; Vacia et Vice-Grade se rendirent.

Les divisions des chrétiens servaient encore mieux leurs ennemis que la voie des armes. Le luthérianisme divisait alors l'empire d'Allemagne, et les sujets marchaient contre leurs souverains. Rodolphe avait refusé aux novateurs le libre exercice de la religion, accordé par Ferdinand et par Maximilien, ses prédécesseurs. La Hongrie et la Transilvanie voyaient s'élever de toutes parts des chefs de rebelles.

Betlem-Gabor et Bostkaï, favorisés par les pachas de Bude et de Temeswar, comptèrent bientôt dans leur parti, les sujets jusqu'alors les plus dévoués à l'empereur, mais aliénés par la tyrannie exercée contre les consciences. Les comtes de Serin, de Nadasti, de Bathiani, se soumirent à Bostkaï ; Cassovie leur ouvrit ses portes, Dotis se rendit : les Hongrois rebelles et les musulmans combattaient sous les mêmes drapeaux. Neuhauzel fut assiégée par eux, et emportée par leurs efforts réunis. Enfin, ils investirent la ville de Gran, au nombre de cinquante mille hommes; un pont fut jeté sur le Danube; le fort Saint-Thomas fut pris, par escalade, sous un feu terrible, et l'on en vint aux mains sur la brèche. Ce ne fut qu'après un assaut de cinq heures, après avoir été repoussé trois fois, que les assaillans musulmans et hongrois, accablèrent les Impériaux par le nombre, et qu'ils entrèrent dans la place.

Les Ottomans, d'autant plus satisfaits de la 1606
conquête de Gran, que les chrétiens eux-mêmes les avaient aidés à vaincre, cherchaient à surprendre Raab. Les rebelles s'approchaient d'Eperies, et menaçaient Tokai, lorsque l'empereur Rodolphe consentit à traiter avec Bostkaï.

Cet insurgé, reconnu vaivode de Transilvanie, par une transaction appelée *pacification de Vienne*, négocia bientôt, sous sa propre médiation, le traité de Comorre, entre les Impériaux et Achmet III.

Il fut convenu que Rodolphe donnerait au sultan le nom de fils, et qu'Achmet donnerait à l'empereur le nom de père; que les villes, forteresses ou châteaux seraient garantis, de part et d'autre, de toute surprise, sans qu'il pût être commis le moindre acte d'hostilité, sous prétexte que la tranchée n'aurait pas été ouverte, ou que la place aurait été enlevée en vingt-quatre heures; car les musulmans feignaient de penser qu'on a le droit de s'emparer d'une ville en pleine paix, pourvu que le siége ne dure pas plus de deux jours. Enfin, il fut consenti que la ville de Vacia fût rendue à l'empereur Rodolphe, et que celle de Gran demeurerait au sultan Achmet.

Le traité de Comorre ne fut pas la seule transaction consommée entre les chrétiens et la cour ottomane, dans le courant de l'année 1606. L'ambassadeur de France renouvela une capitulation qui rappelait les anciennes : on y régla la préséance de la France sur toutes les puissances chrétiennes. Le libre exercice de

la religion fut confirmé, la liberté du pélerinage des saints lieux assurée, le commerce garanti par la fixation des droits de douane. Dans une audience publique d'Achmet I, ce traité reçut sa sanction au nom d'Henri IV, de ce prince, au souvenir de qui tout Français rattache, avec reconnaissance, chaque souvenir de grandeur, de justice et de protection.

Vers ce tems, une puissance maritime venait de s'élever en Europe. La Hollande disputait à la mer son territoire, et à ses anciens maîtres, sa liberté naissante. A la fois guerrière, industrieuse et marchande, elle envoya, pour la première fois, une ambassade à la Porte-Ottomane. Le sultan l'admit aux mêmes conditions que les puissances chrétiennes; et cette bienveillance fut payée par un bienfait, que l'histoire ne refuse pas à consacrer. Le vaisseau qui conduisit l'ambassade hollandaise, apporta à Constantinople la nicotiane et le tabac.

Cependant, au fond de son sérail, Achmet se livrait aux plaisirs. Entouré de plus de femmes que n'en avaient jamais entretenu ses prédécesseurs, jouet de passions inutiles, il perdait, à la chasse, le tems qu'il aurait dû donner aux soins de son empire. Il soudoyait, en Grèce et en Anatolie, des milliers de fau-

conniers, et les armées étaient sans paye, comme sans discipline. L'imprévoyance régnait dans ses conseils; l'avidité dirigeait ses ministres; la justice et les dignités se vendaient à l'encan; le trésor impérial était vide, et les confiscations étaient les seules sources qui ne fussent pas taries. L'indignation publique fut au moment de trouver un vengeur. Achmet avait quitté le sérail pour habiter une maison de plaisance. Un derviche, ayant aperçu ce prince dans un *jami* voisin, laissa tomber une pierre énorme, dans le dessein de l'écraser; il n'atteignit le prince qu'à l'épaule, et le crime, imparfait, n'eut de résultat que l'attentat du coupable. Il serait à peine digne des regards de l'historien, si le motif qui avait amené Achmet dans cette maison de plaisance, ne méritait pas d'être observé.

Une peste affreuse désolait Constantinople, et c'était pour fuir ce fléau, que le sultan avait abandonné son sérail. Cette précaution, qui contredit ce fatalisme aveugle, qu'un préjugé vulgaire attribue à la nation ottomane, n'est nullement condamnée par la religion. Les musulmans les plus scrupuleux s'appuient sur l'exemple d'Omar, qui, marchant contre la Syrie, et ayant appris que la peste la ravageait,

fit retrograder son armée. Le scandale était universel; on s'écriait qu'Omar fuyait les arrêts immuables du ciel : « Vous vous trompez, » dit-il, car le prophète a dit: Celui qui se » trouve au milieu du feu, doit se résigner; » mais celui qui est hors de danger ne doit » pas s'y jeter. »

Achmet, instruit du mécontentement de ses peuples, croyait apaiser leurs murmures, en leur offrant, en expiation et par intervalles, la tête des dépositaires de son pouvoir. La dernière victime qu'il sacrifia, fut Nassuh-Pacha, que l'alliance avec une sultane, sœur de son maître, ne garantit pas du sort qu'il n'avait que trop mérité. Jusqu'ici un murmure populaire, arrivé jusqu'au souverain, ou même un seul de ses caprices, avait motivé un arrêt de mort. Mais le crime de Nassuh-Pacha, la cause de sa fin tragique, l'étrange perplexité où il jeta le sultan, la soumission avec laquelle on le vit ensuite subir son sort, portent un caractère très-remarquable, et ramènent toujours à cet esprit de superstition et de résignation, signalé dès l'origine comme distinctif et universel chez les Ottomans.

Nassuh, enfant de tribut, fils d'un prêtre grec, créature de la sultane validé, l'aïeule

d'Achmet, devenu par degrés, sangiac, pacha, grand-visir, se servait de son immense pouvoir et de la confiance de son maître pour engloutir, presqu'à lui seul, toutes les richesses de l'empire. Plus de mille chevaux, dont les harnois étaient couverts d'or et de perles, remplissaient ses écuries. On comptait plus de six mille chameaux dans les villages qu'il possédait.

Mais ni ses trésors mal acquis, ni son insatiable avidité, ni ses intelligences avec les Persans, source criminelle et soupçonnée d'une partie de ses richesses, n'auraient amené sa chute. En vain les pachas détestaient son orgueil et tremblaient sous le poids de son autorité tyrannique; à l'abri de son ascendant sur un maître qu'il circonvenait, qu'il approchait seul, et qui ne voyait que par ses yeux, Nassuh-Pacha eût bravé les plaintes des sujets, la jalousie des grands et la haine de tous.

Mais ce grand-visir était superstitieux, au point que, dans un tems de peste, voulant purger la ville de tous les chiens errans dans les rues et places publiques, au lieu de les faire périr, il ordonna qu'ils fussent embarqués dans des saïques, et déportés à Scutari et aux environs, de l'autre côté du Bosphore.

Par une suite de cette même faiblesse d'esprit, il s'était laissé séduire par des astrologues attachés à sa personne. Ils ne cessaient de lui répéter qu'il était né sous une étoile heureuse, que sa postérité n'avait pas de revers à craindre, et que son horoscope entourait son existence de tout l'éclat des souverains. Aveuglé par sa faveur présente et les promesses d'un si brillant avenir, dont il croyait le ciel garant, Nassuh porta l'orgueil et l'esprit d'indépendance, jusqu'à refuser de se rendre au sérail, sur l'ordre qu'il en reçut un jour du sultan. C'était un vendredi : le timide Achmet fut si effrayé de cette désobéissance, qu'il n'osa pas sortir de son palais, comme l'usage en fait un devoir aux souverains, pour se rendre à la mosquée. Il envoya investir la demeure de son grand-visir par les bostandgis. Leur chef se présenta devant Nassuh, et lui demanda d'abord le sceau impérial. Nassuh le tira de son sein, et le remit avec étonnement. Le bostandgi-bachi lui signifia alors qu'il venait lui demander sa tête : le grand-visir obéit sur-le-champ. Il dut croire, d'après le préjugé religieux des Ottomans condamnés par leur maître, que la couronne que lui promettaient ses astrologues,

était celle du martyre, qui l'attendait dans l'autre vie et dans le paradis du prophète.

1617. Bientôt après, Achmet I mourut, au bout de vingt-neuf années de vie, et de quatorze années de règne. Il est difficile de trouver, pendant cet obscur espace de tems, par quel exploit il mérita de bâtir la mosquée magnifique dont il est le fondateur. La plus basse adulation ne pouvait pas lui donner le titre de conquérant. Les trésors qu'il employa à cet édifice auraient pu servir à repousser les Persans et à vaincre les Allemands. Aussi le muphti disait-il hautement que les prières des musulmans dans le nouveau temple, ne seraient pas agréables à Dieu. La mosquée de sultan Achmet, située sur la place de l'Æt-méidan, n'en est pas moins la plus belle qui existe en Orient; précédée d'une grande cour pavée de marbre, au milieu de laquelle s'élève une superbe fontaine; il règne autour un cloître de vingt-six arcades couvertes chacune d'une coupole, et soutenues par vingt-six colonnes de granit égyptien, ornées de socles de bronze. Six minarets accompagnent l'édifice, et du haut de ces élégantes tours, la magnificence des aspects, qui enchantent les regards, répond à la somptuosité du temple, et com-

plète un spectacle presque magique, en offrant à la fois dans le même tableau, les merveilles sorties de la main des hommes, et celles, plus pompeuses encore, sorties des mains du créateur de l'univers.

Cette pieuse fondation et les pratiques religieuses constamment exercées par Achmet, lui assurent le respect des Ottomans. Il n'était pas du nombre des *hafys*, c'est-à-dire de ces musulmans zélés, qui, sachant le Coran par cœur, le recitent tous les quarante jours; mais toutes les semaines, la nuit du jeudi au vendredi, le pieux Achmet faisait réciter, en sa présence, différens chapitres de ce livre, par douze hafys, officiers de sa maison.

Le règne d'Achmet n'est remarquable qu'en ce qu'il fut l'époque où les sultans cessèrent d'occuper le trône de père en fils depuis Othman. Un instant de prévoyance et de sagesse avait fait établir la succession sur l'âge des princes, et admettait ainsi les collatéraux. C'est ainsi que, pour éviter les troubles d'une minorité, Achmet, qui laissait trois fils, Othman, Amurath et Ibrahim, dont l'aîné n'avait que douze ans, appela, pour lui succéder, le prince Mustapha, leur oncle.

LIVRE X.

Mustapha, empereur. — Son règne, sa déposition. — Proclamation d'Othman au trône impérial. — Caractère belliqueux de ce jeune prince. — Guerre de Pologne. — Haines mutuelles du sultan contre les janissaires, et des janissaires contre le sultan. — Desseins d'Othman contre cette milice. — Pélerinage à la Mecque annoncé. — Révolte des janissaires. — Déposition et meurtre d'Othman. — Rétablissement de Mustapha. — Seconde déposition de Mustapha. — Amurath IV. — Révolte d'Abaza. — Les Ottomans retrouvent un maître dans Amurath IV. — Aspect de l'empire des Sultans et de l'Europe chrétienne. — Guerre de Perse. — Prise d'Erivan. — Prise de Bagdad. — Triomphe d'Amurath. — Sa mort. — Son caractère.

Un phénomène apparaissait dans la monarchie ottomane; le frère d'un sultan avait vu ses jours respectés. L'humanité d'un maître aussi absolu que capricieux était une bien faible sauve-garde. Tant qu'Achmet I n'avait pas eu d'enfans, la tête du prince Mustapha était garantie mieux encore par la politique des grands, intéressés à ne pas le laisser périr dans la crainte que l'empire ne fût déchiré par

des guerres civiles à la mort du sultan. Mais, après la naissance de trois fils, aucune considération n'arrêtait plus, dans Achmet, l'inquiétude ombrageuse et héréditaire dont il était tourmenté. Deux fois il avait ordonné la mort de son frère, deux fois des songes effrayans lui avaient fait révoquer l'arrêt. Tout récemment il avait voulu le tuer de sa propre main; mais une douleur subite l'ayant saisi tout-à-coup l'empêcha de consommer l'attentat. Cependant Achmet, dans la maladie dont il mourut, finit par faire approcher Mustapha; et, devant les grands de l'empire, il le déclara son successeur.

Il eût été permis à des peuples moins superstitieux que les Ottomans, de croire que la fortune ne réservait pas des destinées ordinaires à un prince échappé sain et sauf à tant de dangers pour s'asseoir enfin sur le trône. La crédulité des esprits faibles et l'espérance des hommes sages furent également trompées. Jamais fantôme de souverain ne fut plus incapable de régner. Chacun des actes de son pouvoir porta le caractère de la démence et de la stupidité. On le vit à la fois nommer pachas du Caire et de Damas deux ichoglans à peine sortis de l'enfance; on le vit dépouiller un officier

des spahis de son timar, pour le donner à un paysan qui, à la chasse, lui avait présenté de l'eau fraîche. Méconnaissant enfin jusqu'au droit des gens le plus universellement reconnu, il laissa jeter dans une prison l'ambassadeur de France, le baron de Sancy, dont tout le crime était de n'avoir pas ignoré l'évasion d'un Polonais renfermé aux Sept Tours : avant que les plaintes et les menaces du roi Louis XIII fussent arrivées à Constantinople, tout y avait changé de face.

Les grands de l'empire rougissaient du joug auquel ils s'étaient soumis. Le muphti, le caïmacan, le kislar-aga, la sultane validé ellemême, se réunirent pour faire descendre du trône un prince insensé.

Le grand-visir Mehemet, parti avec les janissaires pour aller de nouveau combattre les Persans, qui avaient repris les armes, revint sur ses pas pour favoriser cet orage naissant; il était formé, et le seul Mustapha l'ignorait quand il éclata.

Le caïmacan avait persuadé au stupide sultan de sortir de Constantinople, et il le retenait, depuis cinq jours, à une partie de chasse. Les janissaires rentrèrent en foule dans la ville; le muphti consacra par un fetfa la déposition

de Mustapha; le defterdar l'accusa publiquement d'avoir dissipé, depuis trois mois de règne, des sommes immenses; le kislar-aga, administrateur des wacoufs, déclara qu'il avait détourné les revenus des mosquées, auxquels on ne peut porter atteinte que dans les guerres de religion; les janissaires, les spahis, la milice entière réunie, demandèrent tumultueusement un des fils d'Achmet pour empereur. Le prince Othman, âgé de douze ans, parut au milieu du peuple. Déjà il avait ceint le cimeterre impérial dans la mosquée d'Ejuh; déjà il avait reçu dans l'hazoda les hommages du sérail et du divan: Mustapha n'avait pas encore appris le retour des soldats ni la révolution opérée dans Constantinople. Un détachement de spahis fut envoyé à sa rencontre. Personne ne se mit en devoir de le défendre; lui-même ne fit aucune résistance; content de voir qu'on ne menaçait pas sa vie, il se laissa conduire dans une des tours du sérail, où il végéta aussi stupidement qu'il avait vécu sur le trône. Son règne ne fut qu'un rêve de quatre mois, et Mustapha parut oublié dès le lendemain.

Pendant la minorité d'Othman, le gouvernement de l'empire resta confié au grand-visir Mehemed et au capitan-pacha, Calil; mais la

tutelle dura bien moins long-tems qu'ils ne s'y étaient attendus. Le jeune prince laissa bientôt voir un violent désir de régner : les mots d'intérêt de la religion, de gloire du prophète, de bien de l'état étaient sans cesse dans sa bouche. Il voulait, disait-il hautement, égaler ses aïeux ; égaler les Sélim et les Soliman. En effet, n'ayant pas encore leur force de corps pour imiter leur courage guerrier, il les surpassait déjà en vigilance ; il sortait comme eux déguisé ; il parcourait les mosquées, les cafés, les places publiques, les marchés ; et, quand il rencontrait des infracteurs à la loi mahométane, il les punissait avec une rigueur qu'on pouvait appeler imprudence. C'est ainsi que, dans le jeune Othman, la sévérité, le zèle, l'ambition, la fierté, la puissance étaient précoces : ses qualités et ses défauts prirent bientôt le dangereux essor qui le conduisit à sa perte.

Les seuls conseils qu'il consentait à écouter étaient ceux de son coggia-viner-effendi. Cet ambitieux et souple précepteur haïssait l'aga des janissaires; et, par esprit de vengeance il donna à son jeune maître les premières impressions qui l'aliénèrent contre cette milice. Le coggia la peignit comme dangereuse,

puisque les fidèles ministres des sultans devenaient ses victimes dès qu'ils se montraient opposés à ses intérêts ou seulement indociles à ses caprices. Il lui insinua enfin que ces mêmes janissaires qui l'avaient placé sur le trône, pouvaient aussi l'en faire descendre. Toutes ces préventions, entretenues adroitement pendant trois années, avaient fait naître une véritable haine dans le cœur du jeune et impérieux Othman. Confondant son ressentiment avec ce vague amour de gloire dont il était passionné, il cherchait des ennemis à combattre pour illustrer son nom, et occuper le courage oisif de son insolente milice qu'il désirait sacrifier.

Les avis furent partagés dans le divan sur la question de savoir quels ennemis on attaquerait. D'un côté les Cosaques du Borysthène, sujets de la couronne de Pologne, infestaient la mer Noire, en représailles des incursions que faisaient, jusqu'en Podolie, les Tartares de la Crimée. Ils venaient de battre Memin-Pacha, envoyé pour réprimer leurs insultes ; ils avaient forcé les galères ottomanes à fuir ; leurs barques étaient venues piller les villages situés sur la côte de la Ro-

mélie; ils avaient jeté l'épouvante jusque dans Constantinople.

Sur les plaintes des Polonais, les Ottomans avaient répondu que les Tartares étaient indépendans, et que d'ailleurs ils avaient à prétendre un tribut annuel qu'on ne leur payait plus. Sur les plaintes des Ottomans, les Polonais avaient répondu à leur tour que les Cosaques n'étaient pas moins indépendans que les Tartares, et qu'on les engagerait à se tenir en repos quand ceux-ci cesseraient leurs hostilités.

D'un autre côté, Betlem-Gabor, chef de rebelles comme Boskaï, devenu prince de Transilvanie, proposait au sultan la conquête de l'Autriche. Il offrait d'ouvrir le chemin de Vienne si la puissance ottomane voulait le soutenir avec une armée.

C'était l'avis du grand-visir. La crainte de violer le traité de Comorre fait en 1606, sous l'empereur Rodolphe, et récemment renouvelé sous l'empereur Matthias, ne le retenait point; mais Viner-Effendi, pour flatter le ressentiment qu'il connaissait à son jeune maître contre les Polonais, prétexta qu'il ne fallait pas rompre un traité auquel une puissance amie se montrait fidèle. Il soutint qu'il était impolitique de faire la guerre à l'empereur d'Alle-

magne pendant qu'il la faisait lui-même aux princes protestans; qu'il fallait laisser les chrétiens se déchirer les uns les autres, et non pas les forcer, en les attaquant, d'ajourner leurs querelles pour se réunir contre un ennemi commun ; qu'il serait tems de marcher contre eux lorsque leurs divisions intestines les auraient affaiblis d'elles-mêmes.

« C'est contre les Polonais, ajouta-t-il, que » la guerre est juste, qu'elle est nécessaire, » qu'elle est facile. Les Polonais fomentent les » révoltes de la Valachie et de la Moldavie; » ils soutiennent les Cosaques dont les barques » insolentes sont presque venues jusque dans » la capitale, jusqu'à la pointe du sérail. La » Pologne n'a point de places fortes qui puissent » arrêter les armes victorieuses de notre sul- » tan. C'est un pays ouvert, fertile, aussi » propre que la Hongrie à recevoir et à faire » subsister de grandes armées; et les Tartares, » enfin, accoutumés à la ravager, nous en mon- » treront le chemin. »

En vain le grand-visir répondit que l'expédition de Pologne présentait les plus grands obstacles; que la force de cette nation guerrière était dans sa nombreuse cavalerie qui

ferait tourner en sa faveur un avantage ordinaire aux Ottomans sur les chrétiens.

« Ce corps, ajouta le grand-visir, est com-
» posé de l'élite de la nation polonaise, de
» cette noblesse qui, insoumise et divisée même
» entre elle pendant la paix, sait, dans les
» dangers publics, obéir à son roi, et ne plus
» combattre alors que pour sa patrie. »

De si sages considérations, loin d'arrêter Othman, n'excitèrent que son indignation. Il accusa le visir de lâcheté, lui reprocha de s'être laissé corrompre par les présens de l'ambassadeur de Pologne. Sa colère se changea en fureur; il mit la main sur son poignard. Le visir n'évita la mort que par une prompte fuite. Le divan fut dissous, et la guerre contre les Polonais fut publiée.

Sur ces entrefaites, le visir qui s'opposait à l'expédition vint à mourir. Il avait demandé au sultan la liberté de disposer de ses biens en faveur de ses enfans. Othman était un prince avare; et, à la vue des urnes pleines d'or, des coffrets remplis de pierreries, des trésors cachés à Chio, et mis en évidence sur la foi de sa parole impériale, il prétendit que la grace qu'il avait accordée ne s'étendait que sur les immeubles. Le poste de grand-visir fut donné

à Calil le capitan-pacha, qui fit à son maître un présent de cinquante mille sequins, suivant l'usage; et c'est ainsi que les dons forcés, réunis aux confiscations, rendent l'avarice, l'ambition, l'injustice tributaires de la puissance des sultans, et rapportent, par des voies différentes, au trésor impérial les richesses que les déprédations en ont détournées; elles justifient enfin cet adage national dont l'énergie excuse la trivialité : « L'argent du prince » ne se perd jamais; et, si on le jetait dans la » mer, il reviendrait sur l'eau. »

La mort du grand-visir et l'élévation de 1621. Calil, ne rendirent que plus actifs les préparatifs de la guerre. Othman tira du kasna intérieur cinq millions de sequins. Une année toute entière fut employée à mettre sur pied une armée que les historiens font monter à quatre cent mille hommes, sans y comprendre les Tartares qui formaient séparément un corps de plus de soixante mille chevaux : ses tentes occupaient quatre lieues de pays.

Othman voulut marcher en personne à la tête de ses soldats; mais ils ne montraient pas cette ardeur et cette allégresse qui les transportaient à la vue de leurs sultans, allant à la la guerre avec eux. Il arriva même que, sur

un pont, la rencontre de quatre derviches demandant l'aumône fit cabrer le cheval du prince, et que son turban tomba de dessus sa tête. Cet accident fut généralement regardé comme un mauvais augure.

Le bouillant et présomptueux Othman fit passer le Danube à son armée, une des plus formidables qu'aucun prince de sa maison eût jamais rassemblée. Sigismond, roi de Pologne, et son fils Ladislas étaient préparés à la défense.

Toutes les provinces polonaises avaient fourni de l'argent et des hommes; le pape et l'empereur avaient envoyé des secours; la noblesse était montée à cheval, et formait un corps de soixante mille cavaliers: douze mille Cosaques étaient leurs auxiliaires.

Quatre-vingt mille combattans, commandés par le palatin de Wilna Chodkiwieski, dont Lubomirski était le lieutenant, vint se camper près de Cotino, village situé au-delà du Dniéper. Cette armée occupait, d'un côté, quelques hauteurs; de l'autre, elle s'appuyait sur une forêt où s'était retranchée une partie de l'infanterie. A peine les Polonais avaient-ils achevé les ouvrages qui les protégeaient que les Ottomans inondèrent de soldats toute la

campagne, et vinrent former le siége du camp. Le sultan donna, dès le lendemain, l'ordre d'attaquer.

Cinq mille Tartares s'avancèrent pour reconnaître les chrétiens; mais ils tombèrent dans une embuscade; et, pendant qu'ils soutenaient le combat, les Cosaques les chargèrent, les mirent en déroute, et firent leur chef prisonnier.

Othman, ne doutant pas que son immense armée n'accablât des ennemis dont les forces étaient si inférieures, fit investir, sans délai, le quartier des Cosaques. Le choc fut terrible; ils allaient plier, malgré leur valeur, si le palatin lui-même ne fût accouru pour les soutenir. Les Allemands et les Hongrois chassèrent de la forêt la cavalerie ottomane et les janissaires. Douze cents chrétiens et cinq mille musulmans restèrent sur le champ de bataille. Ce succès, présage de ceux dont il serait suivi, encouragea les Polonais, mais bien moins encore que ne le fit l'arrivée de Ladislas, qui amenait avec lui la fleur de la noblesse du royaume.

Une première disgrace ne rebuta point les soldats d'Othman; mais, après quatre combats aussi sanglans que malheureux, toute leur ar-

deur fut éteinte, et tout leur courage abattu. Le sultan ne pouvait supporter la honte d'échouer dans une entreprise où il s'était engagé avec toutes les forces de son empire; il s'emportait contre ses généraux. La colère le rendit cruel; il fit périr quelques janissaires par les plus affreux supplices. La milice se souleva dans le camp; elle accusa le jeune sultan d'inexpérience et d'injustice. Toute l'armée se plaignit de la folie de l'expédition. « Othman, » s'écriait-on de toutes parts, dégénère de la » grandeur de ses aïeux. C'est par leur libé» ralité, et non par leur cruauté, que Baja» zet, Sélim et Soliman se faisaient connaître. » Othman sait mieux répandre le sang des » musulmans que celui des chrétiens; qu'il » nous envoie combattre des hommes et non » pas des remparts et des retranchemens. »

Cependant, malgré leurs murmures, les Ottomans ne cessaient pas de revenir à la charge, et toujours avec le même malheur. Enfin, après le septième combat, le plus long, le plus terrible de tous, et le plus disputé, les janissaires rebutés, repoussés, couverts de sang et de blessures, commencèrent la retraite sans en avoir reçu le signal. Ils chargèrent d'imprécations les auteurs d'une expédition si fatale; ils jurèrent

de tourner leurs armes contre quiconque voudrait les forcer de revenir au combat.

La désobéissance, le découragement, et, par-dessus tout, la disette, étaient dans l'armée ottomane. Le sultan, transporté de fureur, forcé de reconnaître qu'il lui était impossible de vaincre, prêta enfin l'oreille à des propositions de paix.

Elle fut conclue par l'entreprise de Radul, vaivode de Moldavie, qui avait d'autant plus d'intérêt à voir les Ottomans s'éloigner, que le voisinage de pareils hôtes était ruineux pour son pays. Les conditions du traité prouvèrent que les Polonais s'estimaient heureux de n'être pas vaincus.

Dès le lendemain les musulmans commencèrent leur retraite. Au milieu des débris de son armée, marchait Othman; son cœur était aussi abattu que son visage; l'amertume était dans ses paroles, et la douleur dans ses regards. On l'entendait sans cesse se plaindre d'avoir perdu sa gloire et son armée; il reprochait à ses soldats leur lâcheté, leur licence et leur insubordination. Les soldats blâmaient hautement son obstination, son inexpérience, et surtout son avarice. Il ne restait d'une campagne si rude que quinze 1621.

mille janissaires presque nus, et accablés de fatigues, et cinq cents spahis à cheval; tous les autres suivaient à pied, parce qu'ils avaient perdu leurs chevaux. Ces tristes débris d'une armée si brillante et si nombreuse atteignit enfin Constantinople, le sultan se plaignant toujours des troupes, et les troupes murmurant toujours contre leur sultan.

Avec le caractère violent et fier qu'Othman avait reçu de la nature, ce levain de haine ne fermenta pas long-tems dans son cœur sans que sa vengeance éclatât. N'attribuant la malheureuse issue de son expédition de Pologne, qu'à l'esprit de révolte des janissaires, repassant dans son souvenir toutes les séditions dont ils s'étaient rendus coupables sous le règne de tant de sultans, il jura de venger leur querelle et la sienne, et de détruire en entier cette dangereuse milice.

Il forma le projet de lui opposer les troupes égyptiennes du Grand-Caire. Il donna ordre au pacha de les rassembler; et, pour avoir un prétexte d'aller les joindre, et de se mettre à leur tête, Othman annonça la volonté de faire le pélerinage de la Mecque. Les préparatifs du voyage se firent avec le plus grand appareil; mais, quelque magnifiques que

dussent être les dons offerts par un sultan en personne au kéabé, néanmoins les janissaires, les spahis, le peuple entier de Constantinople ne virent pas, sans une inquiétude vague, transporter sur les galères les trésors du sérail, et jusqu'aux meubles précieux qui ornaient l'appartement des sultanes. Un bruit sourd se répandit que le jeune sultan n'allait point à la Mecque, mais à Damas ou au Caire, pour y confier la garde de sa personne aux milices égyptiennes, casser les illustres appuis du trône ottoman, et transférer même dans l'une de ces deux villes, le siége de l'empire. Toutes ces alarmes, dont une partie était fondée, furent fomentées par quelques-uns même de ceux qui exécutaient les ordres du sultan. Le peuple et les soldats, soulevés les uns et les autres par des craintes et des intérêts presque communs, s'ameutèrent. Othman avait eu l'imprudence de procurer à la multitude un auxiliaire redoutable pour lui. Il y avait deux ans que, peu de jours après son avènement au trône, le sultan, livré aux insinuations de son coggia, avait dépouillé le muphti des prérogatives de sa charge, en le réduisant à la fonction primitive de délivrer des fetfas. Il avait même donné à Viner-Ef-

fendi, son artificieux conseiller, la présidence du corps entier des ulémas, et la préséance sur les deux cazi-askers et sur le muphti. Le prétexte de ces humiliations avait été de punir ce dernier d'avoir provoqué ou souffert, à la mort d'Achmet I, l'élévation du stupide Mustapha au trône impérial. C'était cependant ce même muphti dont, à l'époque critique dont nous allons retracer le tableau, Othman venait d'épouser la fille; mais il l'avait répudiée le même jour, sans l'admettre à sa couche, parce qu'il ne l'avait pas trouvée aussi belle qu'on la lui avait représentée.

Tel était l'affront qui venait de susciter au sultan un ennemi implacable, au moment même où ce voyage de la Mecque, ses prétextes et ses causes soupçonnées, ouvraient la porte à tous les mouvemens séditieux. Le pontife, oracle de la loi, conduit en secret par le ressentiment, mais à l'extérieur par le seul zèle religieux, lança un fetfa qui portait: « Qu'un sultan ne peut entreprendre un pé» lerinage de la Mecque sans exposer l'em» pire aux plus grands dangers, et sans violer » la loi au lieu de l'accomplir. »

La promulgation de ce fetfa fut le signal de la révolte. Janissaires, officiers et soldats,

tous également aliénés, également furieux, se portèrent au palais du coggia Viner-Effendi, que l'indignation publique accusait d'avoir conseillé la guerre de Pologne et le prétendu voyage de la Mecque. Ils ne le trouvèrent pas, et son palais fut livré au pillage. Les révoltés coururent de là chez le grand-visir. Les gardes, ne voyant qu'une multitude armée de bâtons blancs, firent feu sur les premiers qui se présentèrent; le désordre et l'indignation ne firent qu'augmenter. On s'écria de toutes parts : « Nous voulons la tête du » coggia Viner-Effendi, et celle du grand-» visir Dilaver. »

C'est en poussant ce cri féroce que la milice arriva devant le sérail. La porte extérieure en était ouverte; un profond silence régnait dans la première cour. Le bruit se répandait que le sultan avait fait armer les ichoglans et les bostandgis. Les rebelles craignirent que le calme apparent ne cachât quelque piége; la nuit qui survint les dispersa: on crut le tumulte apaisé.

Mais, dès la pointe du jour, les janissaires et les spahis reparurent, non plus en désordre, ni des bâtons blancs à la main, mais armés de leurs mousquets et de leurs cimeterres, mais

précédés de leurs enseignes et de leurs instrumens de guerre, et suivis des Gagliondgis qu'ils avaient attirés dans leur révolte, et qui traînaient avec eux leurs canons. Rentrant alors dans la première cour du sérail, mais en bon ordre, mais gardant leurs rangs, ils demandèrent, outre les têtes du coggia et du grand-visir, celles du caimacan, du defterdar, et du kislar-aga.

La porte de la seconde cour était fermée; le grand-visir, quoique sachant qu'il était proscrit, se la fit ouvrir, et parut. Quelques chiaoux et le bostandgi-bachi l'accompagnaient. Il fut mis en pièces avant d'avoir pu se faire entendre: le bostandgi-bachi et les chiaoux furent épargnés.

Cependant, et les janissaires et le peuple répétaient les noms des proscrits, demandaient que le sultan renonçât au voyage de la Mecque, et licenciât les milices du Caire. L'inflexible Othman demeurait renfermé, et s'obstinait à tout refuser. La crédulité déplorable dans l'interprétation des songes, fortifiait sa résistance. Mahomet, dit-on, lui avait apparu pendant que, revêtu de sa cuirasse et assis sur son trône, il était occupé à lire le coran; le prophète, d'un air courroucé, lui avait arraché le livre,

l'avait dépouillé de son armure, l'avait renversé par terre, et frappé au visage; Othman n'avait pu ni se relever, ni embrasser les genoux de l'envoyé de Dieu. Le superstitieux sultan avait consulté son coggia Viner-Effendi, qui l'avait assuré que la colère du prophète n'accusait que son irrésolution; et c'était sur la foi d'un fourbe qu'il rejetait toutes les remontrances, et qu'il demeurait inflexible par religion, plus encore que par fierté.

Enfin, deux heures après le massacre du grand-visir, une voix s'écria: « Nous voulons » sultan Mustapha, l'oncle d'Othman second, » pour notre empereur. »

Cette voix inconnue, qui décida un forfait, fut bientôt répétée de bouche en bouche. Quarante mille séditieux s'écrièrent à la fois: « Nous voulons sultan Mustapha pour notre » empereur; qu'il paraisse, et qu'il règne. »

Quelques officiers de l'intérieur furent saisis par la multitude, et forcés d'indiquer la prison qui renfermait le nouveau souverain. Ils montrèrent, en tremblant, une tour surmontée d'un dôme de plomb, mais dont la porte donnait dans le harem, asile impénétrable, puisque la religion en prohibait l'entrée.

Les janissaires montèrent avec des échelles,

comme à l'assaut d'une place forte. Le dôme fut ouvert à coups de hache; et que découvrirent-ils au fond de ce cachot? celui à qui ils venaient offrir l'empire, qui, tout tremblant, leur présenta sa tête; il les prenait pour des bourreaux qui lui apportaient le funeste cordon. Pour tirer Mustapha de la tour, il fallut le hisser avec des cordages. Abandonné, oublié depuis trois jours qu'avait commencé le tumulte, quand il revit la lumière il tomba évanoui de faiblesse et de frayeur, entre les bras de ses libérateurs. Ils lui baisaient les pieds et se prosternaient devant lui; le malheureux suppliait qu'on se contentât de l'avoir détrôné, sans encore lui ôter la vie. Enfin, quand il eut repris ses sens, et qu'il fut revenu de sa stupeur, le premier ordre qu'il donna, fut qu'on lui apportât un peu d'eau fraîche.

Le bruit de cet événement se répandit dans l'intérieur du sérail, et les portes en furent ouvertes. Tous les effendis sortirent à la fois, tendant aux révoltés des mains suppliantes; ils assurèrent qu'Othman avait renoncé au voyage de la Mecque; qu'il avait signé l'ordre de licencier les troupes du Caire, et qu'il livrerait les proscrits, dès que les janissaires seraient rentrés dans leurs odas. « Laissez,

» disaient-ils à ces furieux, laissez sultan Mus-
» tapha dans la prison. Qu'attendez-vous d'un
» prince que son imbécillité vous a contraints
» vous-mêmes à déposer ? »

Pour toute réponse, mille cimeterres furent levés à l'instant sur la tête des effendis; et l'aspect d'une mort certaine leur arracha le serment d'obéir à ce fantôme d'empereur, idole d'une multitude en démence.

Othman apprit qu'il n'avait rien gagné à fléchir, que Mustapha était proclamé, et que le corps entier des effendis avait eu la faiblesse de le reconnaître; sa fermeté l'abandonna, et la colère fit place à son désespoir. Aussi incertain de la fidélité que du courage des esclaves tremblans dont il était environné, il abandonna le sérail, et, déguisé en spahis, il fut chercher un asile chez l'aga même de ces janissaires qui le détrônaient. Cet officier qui, tout en partageant leur mécontentement, ne s'était pas joint à leur révolte, fut touché de voir son maître écouter ses reproches, et descendre auprès de lui jusqu'à la prière. Il ne refusa pas d'aller parler à la milice soulevée, et d'essayer de marchander leur obéissance; mais le fidèle aga se perdit sans sauver Othman : la soldatesque immola une victime de plus, et courut

arracher l'infortuné prince à son dernier asile. Ils le saisirent et l'amenèrent dans la mosquée de sultan Achmet, dans l'Atméidan.

C'est là que le stupide Mustapha se reposait et achevait de reprendre ses sens, aussi étonné de vivre que de régner. A la vue d'Othman environné d'hommes armés, Mustapha crut à un nouveau revers de fortune; il se jeta à genoux, demanda grâce à son neveu. « Voilà » donc le maître que vous me préférez, » dit celui-ci, en regardant avec un sourire amer, et Mustapha à ses pieds, et les rebelles dont il se voyait entouré. « Janissaires, » reprit-il d'une voix moins fière et plus touchante, « si de » mauvais conseils ont égaré ma jeunesse, » songez que le malheur va m'éclairer pour » l'avenir; rendez-moi mon rang et ma puis- » sance: de tous les princes de la race ottomane, » je suis le seul en état de vous commander. » Ceux des janissaires qui pouvaient l'entendre, commençaient à écouter le malheureux Othman avec quelque intérêt, lorsque Daoud-Pacha, nommé grand-visir par Mustapha, dont il était beau-frère, s'approcha, feignant de demander à ce simulacre de sultan quel sort il réservait à son neveu. De toutes parts on

n'entendait que ce cri : « Qu'Othman ne soit » plus empereur, mais qu'il vive. »

Mustapha, encore tout troublé, ferma ses deux mains sans rien répondre. Les janissaires crurent qu'il ordonnait de renfermer Othman, et de le garder dans une étroite prison ; ils se préparèrent à le conduire au château des Sept-Tours.

Ce nom de château des Sept-Tours, ou Jédi-Kouléler, est donné à l'enceinte redoutable qui entoure et ensevelit la fameuse porte Dorée, un des plus illustres monumens de la splendeur de l'empire grec. Située à l'extrémité des murailles qui bordent la Propontide, jadis un des boulevards de Constantinople, cette forteresse avait été, depuis la conquête, changée en prison d'Etat. Les victimes que la politique ottomane y renfermait, dévouées toujours à la crainte, et le plus souvent à la mort, y voyaient déjà le glaive suspendu sur leur tête ; pour tourment, les plus beaux sites de la nature, qui chaque soir semblent effacés à jamais ; enfin, pour tombeau, cette mer qui mugit aux pieds des malheureux, et les avertit qu'elle leur ouvre ses gouffres. Tel était, tel est encore l'affreux séjour où la soldatesque soulevée traînait son souverain.

Pendant cette longue traversée de la mosquée de sultan Achmet aux Sept-Tours, Othman se vit accablé de railleries et d'insultes. Environ à la moitié du chemin, comme il ne pouvait plus marcher, ces furieux le placèrent, plus par dérision encore que par pitié, sur un vieux cheval de bois qu'ils rencontrèrent, et qui était à peine en état de se soutenir. Un seul signe de compassion fut donné à tant d'infortunes; le turban du malheureux prince était tombé dans la boue; un homme du peuple, un vieillard pauvre, et qui n'avait à perdre que la vie, ôta le sien, et le lui mit sur la tête.

Pour que la multitude se portât à de tels excès, il fallait que sa fureur ne connût plus de bornes; car le dogme religieux le plus constamment respecté des Ottomans, c'est le culte qu'ils rendent à la personne de leurs sultans, qui sont, à leurs yeux, l'ombre de Dieu sur la terre.

Le lendemain, ces mêmes janissaires à qui, malgré tant d'insultes, la vie de leur sultan n'en était pas moins sacrée, se persuadèrent qu'Othman venait d'être égorgé dans sa prison. Plusieurs d'entre eux y accoururent : « Où est » Othman, s'écriaient-ils, où est Othman? »

Jouet de la fortune et de l'espérance jusqu'à son dernier moment, le malheureux prince se montre à une fenêtre, et croit déjà avoir à rendre grâces à des libérateurs. Les janissaires se contentent de l'avoir vu, et s'éloignent, sans l'écouter, en répétant : « Qu'Othman ne soit » plus empereur, mais qu'il vive ! »

Le féroce Daoud en avait décidé autrement. Maître absolu, sous le nom de Mustapha, il se rendit le jour suivant aux Sept-Tours ; et, sur un ordre supposé, il vint déclarer à Othman qu'il fallait mourir. Le prince soupira, et demanda, avec douceur, le tems de faire sa prière. Tout-à-coup, à l'idée de perdre à dix-huit ans, par la main des bourreaux, l'empire, l'espérance et la vie, il se releva avec transport. « Mes amis, s'écria-t-il, n'y a-t-il per» sonne parmi vous qui veuille me donner un » poignard pour me défendre ? »

Daoud fit signe aux esclaves de s'avancer. Othman courut au-devant d'eux, il en terrassa jusqu'à trois, et résista avec tant de vigueur, qu'on ne vint à bout de l'étrangler, qu'après l'avoir abattu sous deux coups de hache. Le sous-bachi coupa une oreille au cadavre ; elle fut portée dans une boîte au sultan Mus-

tapha, et l'imprévoyant Daoud écrivit de sa main sur le couvercle : « Présent pour le sublime » empereur, que son fidèle ministre a servi » malgré lui. »

Ainsi périt le premier souverain dans le sang duquel les Ottomans aient osé tremper leurs mains. Prince d'une grande espérance, il périt trop jeune, et fut trop malheureux pour être sévèrement jugé. Les janissaires de Belgrade et de Rhodes auraient pu blâmer son avarice et son opiniâtreté; mais ils n'auraient pas refusé de louer sa constance, sa sobriété, sa hardiesse : ils auraient aimé son caractère entreprenant. Cette milice déchue qui le précipita du trône, était tombée à ce point de corruption de ne plus juger ses souverains que sur leurs largesses. Sans doute on voyait encore le janissaire suivre aux combats un sultan belliqueux; mais il n'avait plus ce besoin de la guerre, cette soif de dangers qui lui faisait dans le sein des cités, chercher sa tente et regretter les camps : le janissaire dégénéré commençait à s'adonner au trafic.

Au reste, quelque jugement que la postérité porte sur le jeune et malheureux Othman, elle ne peut refuser quelque intérêt à sa chute; car, pour s'en garantir, il eût suffi à ce prince

d'être cruel comme ses prédécesseurs; à l'approche de ses dangers, s'il eût versé le sang de Mustapha, d'Amurath, de Bajazet et d'Ibrahim, les rebelles tombaient aux pieds de leur sultan, resté seul rejéton de la tige impériale. Faut-il donc attribuer sa perte à son imprévoyance plutôt qu'à son humanité?

Le grand-visir Daoud et la sultane validé régnaient sons le nom de Mustapha; ils tâchaient de persuader au peuple que ce sultan avait des inspirations divines, et que c'étaient les fréquentes extases qui suspendaient l'usage de ses facultés intellectuelles. Mais la stupidité de Mustapha égalait à peine sa démence; il courait toutes les nuits dans le sérail, frappait à toutes les portes, appelait Olhman à haute voix, le conjurait de venir reprendre un sceptre dont le poids était trop pesant. Tous ces actes, qui avaient le caractère de l'aliénation de son esprit, le rendaient l'objet du mépris universel. Et cependant quelle était la déplorable situation de l'empire ottoman!

Trois révoltes éclataient à la fois dans l'Asie; le pacha de Bagdad venait de secouer le joug, et d'ouvrir ses portes au sophi de Perse; un chef de spahis ravageait l'Asie mineure, jetait l'épouvante dans Smyrne, que les commerçans

européens abandonnaient ; enfin, le pacha d'Erzerum-Abasa demandait hautement, et les armes à la main, vengeance du meurtre du sultan Othman, dont il prétendait rendre tous les janissaires responsables.

Cependant, ces mêmes hommes commençaient à pleurer leur victime ; Othman était regretté par ceux mêmes qui avaient le plus contribué à sa déposition et à sa mort.

En vain Daoud avait-il espéré se mettre à l'abri de l'indignation universelle, en répandant l'or avec profusion ; en vain avait-il fait distribuer vingt sequins par tête à la soldatesque, et augmenté la paie des janissaires de deux aspres par jour, et celle des spahis de cinq. Le bruit courut qu'il avait voulu faire étrangler le prince Amurath, le plus jeune frère du sultan Othman ; les janissaires, en fureur, vinrent, le sabre à la main, pour le tuer dans son palais. Le lâche Daoud remit sur-le-champ les sceaux de l'empire et le visiriat à Cussein, pacha du Caire, sous la seule condition que sa vie et ses trésors seraient assurés.

Le nouveau grand-visir soupçonna l'aga des janissaires de fomenter en eux l'esprit de révolte ; il éloigna cet officier, et l'envoya à Scutari, ayant eu soin de le faire suivre par

des hommes affidés, chargés de l'étrangler à son arrivée. L'aga, en mettant pied à terre, se jeta entre les bras de quelques janissaires qui se trouvaient là; ils sauvèrent leur général, et le ramenèrent au milieu d'eux dans leurs odas. La milice entière se souleva de nouveau, courut chez le grand-visir, qui se cacha, et ne se déroba que par la fuite à toute leur fureur.

La sultane-mère sortit du sérail, croyant apaiser le tumulte par sa présence et par ses discours. L'histoire rapporte que Sémiramis, d'un seul regard, calma dans Babylone une sédition; mais la sultane validé n'exerçait pas sur la multitude l'ascendant de la fameuse reine d'Assyrie: les musulmans veulent que les femmes soient invisibles, et qu'elles vivent retirées dans leurs maisons. La démarche inconsidérée de la princesse fut regardée comme indécente, et blâmée universellement: elle ne produisit rien.

Il fallait une victime à la haine des janissaires; ils demandèrent Daoud; ils l'accusèrent du meurtre d'Othman, et voulurent que la tête d'un seul expiât le crime de tous. Daoud prit la fuite; mais bientôt un esclave indiqua

le lieu de sa retraite, et le misérable fut trouvé caché sous un tas de fumier. Avant de le mener au supplice, les janissaires lui demandèrent par quel motif il avait fait périr Othman. En vain Daoud montra un ordre surpris à Mustapha; un de ses ennemis produisit la boîte et l'atroce suscription, qui attestait que le crime ne retombait que sur lui. Il fut traîné au château des Sept-Tours. On remarqua qu'il but à la même fontaine où son infortuné souverain s'était arrêté pour se désaltérer en allant à la mort. Conduit enfin dans la chambre où il avait fait étrangler le jeune Othman, Daoud, par un supplice semblable, expia son attentat à la place même où il avait été commis.

La mémoire du sultan Othman II fut vengée par un dernier acte de repentir, et par un monument aussi éternel que l'empire. Un soldat, appelé Altundgi-Oglou, de la soixante-cinquième chambrée, ou oda des janissaires, avait osé porter la main sur le jeune et malheureux sultan, et joindre les mauvais traitemens aux injures pendant qu'on le traînait aux Sept-Tours. L'oda toute entière fut cassée et chargée d'anathèmes qui se renouvellent encore aujourd'hui le mercredi de chaque quinzaine, dans

les casernes. Un officier appelle, deux fois, la soixante-cinquième oda; et, en mémoire d'Othman et du crime d'Altundgi-Oglour, un autre officier répond: « Que la voix de cette » oda périsse, que la voix de cette oda s'anéan» tisse à jamais! »

Le successeur éphémère de Daoud-Pacha, fut un vieil eunuque blanc, nommé Mehemed-Jorjy. Le caprice de la soldatesque ne le supporta pas long-tems. Cussein fut rappelé par elle; son or faisait mouvoir tous ces ressorts secrets au profit de son ambition, mais la sultane validé, qui n'aimait pas ce ministre, envoya les sceaux de l'empire à Calil, pacha de la mer, qui par piété ou par terreur, méditant de se faire derviche, refusa le dangereux honneur qui lui était offert dans des momens si difficiles. Tous les autres visirs s'en défendirent également; le sceau de l'empire fut renvoyé trois fois du divan au sérail, et du sérail au divan. La nécessité ou la crainte d'irriter les soldats, le fit retomber dans les mains de Cussein.

Dès qu'il parut, tout le monde cria: « Abon» dance et justice! » Le grand-visir porta la main à son turban, pour témoigner qu'il sourcrivait, sur sa tête, à ce double engagement.

Mais il ne put mettre en œuvre que des moyens insuffisans pour contenter à la fois les janissaires et la multitude. Le trésor étant épuisé, on fondit les vases d'argent, les plaques d'or qui ornaient les housses et les brides des chevaux; on vendit jusqu'aux cuivres et aux bronzes en dépôt dans les magasins du sérail, part impériale du butin qu'on avait oubliée depuis cent soixante ans, depuis le jour de la conquête.

Cussein n'était soutenu que par la faveur des janissaires; les spahis, qui n'avaient point de part à ses largesses, demandèrent bientôt sa tête. Les principaux officiers lui refusèrent même leur appui, déclarant qu'ils ne combattraient pas, pour sa querelle, contre leurs compagnons d'armes. Cussein résista, et ne voulut pas rendre le sceau de l'empire que les grands-visirs tiennent renfermé contre leur poitrine : les spahis le lui arrachèrent du cou; et Cussein, l'objet de leur inimitié, se trouva enfin trop heureux qu'on lui permît de vivre.

L'expulsion de ce grand-visir enhardit ceux des grands de l'empire, qui projetaient secrètement de donner le prince Amurath pour successeur à cette ombre de sultan qui portait le nom de Mustapha. La terreur qu'inspira

Abaza, devint le prétexte et le signal d'une révolution nouvelle. Ce pacha redoutable, qui se faisait appeler le vengeur d'Othman et l'ennemi des janissaires, s'était avancé d'Erzerum, avec quinze mille chevaux, et occupait les plaines de Cara-Hissar, exterminant tous ceux qui appartenaient à cette milice, dont il avait horreur. Les janissaires de Constantinople demandèrent, à grands cris, à leur aga, de se joindre aux spahis et de marcher contre le rebelle. Abaza devenait plus puissant, plus redouté de jour en jour; et Cicala-Pacha, envoyé en Asie pour le combattre, mandait qu'à l'approche de l'ennemi, la plupart de ses soldats avaient déserté.

Toutes ces circonstances augmentaient l'inquiétude des janissaires. L'aga, secondé du muphti, répondit que l'incapacité du sultan mettait seule obstacle à la destruction des rebelles, et nuisait à toutes les mesures qu'on pouvait prendre pour la gloire de l'empire.

Les janissaires coururent en foule à Soliman-Hié. Là, ils tinrent le divan-ayiak, où l'on délibère debout, pour montrer combien le danger public est pressant. De l'avis des ulémas, des officiers civils et militaires, il fut décidé qu'Amurath,

un frère du malheureux Othman, serait élevé à l'empire, à la place de Mustapha; que les soldats n'exigeraient pas cette fois le présent d'usage à l'avènement d'un nouveau souverain; modération d'autant plus remarquable, que l'avidité ne se rassasie pas, et que la milice avait reçu trois gratifications de ce genre depuis cinq ans. Le grand-visir monta à cheval, et alla prononcer à Mustapha la sentence de sa déposition. Ce sultan, jouet de la fortune, était alors dans une maison de plaisance, connue sous le nom de *Daoud-Pacha.* Il reçut son arrêt, et retourna à son ancienne prison, avec une muette impassibilité; mais il n'éprouva aucune insulte, tant les musulmans portent de respect à ceux qui sont ou qu'ils croient insensés!

Il arrive quelquefois que le fougueux éléphant, dans un accès de fureur, écrase son cornac sous ses pieds; que l'instant d'après, il enlève, avec sa trompe, le faible fils de son infortuné conducteur; qu'il l'asseoit lui-même sur son dos, qu'il écoute sa voix, qu'il l'adopte pour maître. Sous quel emblème plus vrai pourrait paraître l'Ottoman, tour à tour furieux et docile, et dont chaque pas est marqué par un crime et par un repentir. Ces janissaires, qui avaient si

outragé la majesté souveraine dans la personne des deux derniers sultans, vinrent, dans le sérail, s'incliner respectueusement aux pieds de leur nouveau maître, âgé seulement de douze années.

Le jeune Amurath, déjà instruit à feindre par les leçons d'une mère ambitieuse et adroite, résista d'abord aux instances, aux tumultueuses acclamations d'une multitude qui, rentrant dans les limites du devoir, venait demander à genoux des ordres à un enfant. On le revêtit, malgré sa répugnance, d'une robe de toile d'argent; on lui mit sur la tête le turban impérial; on l'assit, entre de riches coussins, sur un trône portatif, couvert d'un velours cramoisi, relevé d'une broderie d'or et de pierreries. Quatre officiers des janissaires l'enlevèrent sur leurs épaules, et portèrent leur jeune empereur au milieu de la milice et du peuple, qui remplissaient les cours du sérail, et faisaient des vœux unanimes pour la prospérité et la gloire d'Amurath IV, sur le même théâtre où, quelques mois avant, ce peuple et cette milice poussaient des cris féroces, et renversaient Othman II du trône des sultans.

Ce fut en 1623 qu'Amurath commença à 1623.
régner sur des sujets qui semblaient avoir pris

l'habitude de commander à leurs souverains. Sa figure était noble, ses cheveux bruns, ses yeux noirs et pleins de feu. Il ne tarda pas à montrer qu'il aurait ce qu'il fallait de vices et de qualités pour se faire craindre et obéir. Il excella bientôt dans tous les exercices du corps, et devint le meilleur cavalier de son empire. Il lançait le dgirid mieux que le Tartare le plus habile; le cheval arabe le plus léger ne le dévançait pas à la course; nul Ottoman ne savait aussitôt que lui bander l'arc le plus fort, et l'on montre encore dans l'Atméidan deux colonnes de marbre, placées à quinze cents coudées l'une de l'autre, au-delà desquelles Amurath IV tirait une flèche.

Un tel prince ne devait pas tarder à vouloir sortir de tutelle. Il commença par rappeler au visiriat Calil, long-temps persécuté, et que l'ombrageux Cussein avait fait déclarer mazul. Pour remplir le kasna, il dépouilla cet avide ministre, ainsi que plusieurs pachas, entre autres celui du Caire, qui avaient abusé de leur autorité.

Le moins coupable de tous, le plus redouté, le plus dangereux n'était pas encore attaqué. Abaza, pacha d'Erzerum, près de l'Euphrate, entre la Perse et la mer Noire, couvrait son nom de rebelle de celui de vengeur d'Oth-

man. Ce n'était point à son légitime souverain qu'il avait déclaré la guerre, mais aux janissaires, aux spahis, aux assassins de son maître, dont il se disait l'implacable ennemi. Abaza était favorisé par la connivence secrète des grands de l'empire, qui partageaient sa haine contre une milice redoutable pour eux. Le sultan lui-même ne cherchait à venger que l'affront fait à son autorité méconnue. Aussi ces causes secrètes expliquent-elles avec vraisemblance pourquoi le rebelle Abaza fut attaqué avec mollesse, et résista avec vigueur. C'est à cette réunion de circonstances qu'il faut attribuer le dénoûment inattendu de cette guerre intestine, dont les suites auraient semblé devoir être funestes au vaincu.

Abaza, qui prétendait que l'ombre d'Othman lui avait apparu en songe, et lui avait fait jurer d'immoler à ses mânes soixante mille janissaires; Abaza accomplissait son vœu au milieu du pillage et de l'incendie de l'Anatolie. Enfin, affaibli même par ses succès, vaincu, et bientôt assiégé dans Erzerum, il fut forcé de céder à la nécessité, et de se rendre, après que la ville eut été battue en brèche pendant cinq jours. Les janissaires irrités demandaient sa mort; ils ne l'obtinrent pas. Le visir l'em-

15.

mena en triomphe aux pieds d'Amurath, qui, par estime pour sa valeur, et ne voulant pas priver l'empire d'un pareil appui, non content de lui laisser la vie, le nomma pacha de la Bosnie. La fidélité d'Abaza justifia le pardon accordé à son crime; mais il est permis de penser que l'ennemi des janissaires, à cette époque, pouvait se fier avec confiance à la politique comme à la générosité d'un maître qui les craignait autant que lui.

Toujours inquiète et turbulente, cette soldatesque prétendait alors que le présent d'usage, qui lui était dû depuis l'avènement d'Amurath, n'avait pu être que différé. En vain le prince chercha-t-il à les intimider en se montrant à eux; enhardis par une longue impunité, les janissaires osèrent demander la tête du caïmacan, dont le seul crime était de leur refuser le pillage du trésor public. Amurath n'osa pas risquer un refus absolu; il eut la faiblesse de faire mazul son caïmacan, et la justice d'offrir le sérail pour asile à cette victime du devoir et de la fidélité. Le malheureux ministre s'y rendait à l'ombre de la nuit; des janissaires le reconnurent, et le mirent en pièces. Le prince, irrité, n'osa pas sur-le-champ sévir avec éclat contre de si monstrueux excès; mais l'esprit de

dissimulation et de vengeance lui fut inspiré par le sentiment de ses dangers et l'exemple de ses deux prédécesseurs. Dès-lors, il adopta cette maxime, qu'il n'oublia plus : « La vengeance » peut se différer; elle ne vieillit jamais. »

Au lieu de rester renfermé dans le sérail au milieu des femmes et des eunuques, il affecta de se montrer dans l'Atméidan et les autres places publiques. Il défiait les spahis à tirer de l'arc, à lancer la zagaie. En le voyant toujours vainqueur dans les jeux, images des combats, ces hommes féroces, sujets farouches, s'accoutumèrent au joug et à la voix d'un maître digne d'eux.

Dès qu'Amurath s'aperçut que les premiers germes du respect étaient jetés dans tous les esprits, il essaya ses forces. Il fit arrêter en secret les janissaires les plus séditieux, qui croyaient leurs excès oubliés. Il fit tomber la tête de plusieurs chefs des spahis, ayant soin de ne pas plus épargner les soldats que les officiers pour frapper de terreur la multitude, dont l'impunité fait la confiance, et qui se persuade partout que la foudre du ciel ou celle des potentats ne tombent que sur les sommets ou les têtes les plus élevées. Ce fut dans le sang qu'Amurath sut éteindre le feu des séditions.

1625. La mort de Schah-Abbas lui permit bientôt d'occuper des soldats dangereux dès qu'ils étaient oisifs. Il avait à redemander Bagdad aux Persans. Il envoya successivement deux armées en faire le siége, et deux fois elles furent repoussées. Cette guerre, célèbre par l'exploit qui la couronna, embrassa sept années de succès et de revers balancés. A la seconde campagne, Amurath se mit à la tête de ses soldats; mais ce grand effort, que sa présence eût su rendre plus décisif, se réduisit à la prise d'Erivan, que le gouverneur lui livra. Les annales ottomanes ne mentionnent cette conquête équivoque que pour marquer que le vice y trouva grâce devant le vice. Emir Ghiun-Ogli, gouverneur d'Erivan, était, suivant Tavernier, voyageur contemporain, le musulman le plus scandaleux infracteur de la loi de Mahomet sur le vin. Amurath, qui avait le même penchant, et bravait aussi audacieusement les anathèmes du prophète, en fit aisément un transfuge, et le transfuge fut admis dans le petit nombre de ses favoris. Amurath, après la prise d'Erivan, revint à Constantinople, ramenant en triomphe ce compagnon de ses débauches, dont le nom se trouve associé à son règne sans le souiller. Les qualités brillantes d'un grand

prince couvrent de leur éclat jusqu'à ses vices les plus honteux.

En effet, quoique le dix-septième sultan des Ottomans fût plus adonné au vin que tous les princes qui l'avaient précédé, sans en excepter Soliman, fils de Bajazet I, il montra qu'il pouvait aimer le vin, et savoir régner. Il gouverna seul avec une telle rigueur, qu'il contint, par l'effroi de sa sévérité, tous ceux que sa jeunesse aurait pu enhardir à la licence. La mort était la punition du mépris de ses volontés; et non seulement il ordonnait les supplices, mais il les exécutait lui-même ou les faisait exécuter sous ses yeux. Pour prévenir les révoltes, il défendit tous les rassemblemens, et fit fermer les lieux publics qui pouvaient les favoriser. Un barbier ne recevait pas plus de trois personnes dans sa boutique. Les habitans de Constantinople eurent l'ordre de se retirer dans leurs maisons à une heure indiquée, avec défenses de laisser apercevoir ni feu ni lumière. Des patrouilles de bostandgis, à la tête desquels Amurath se mettait souvent lui-même, faisaient feu sur tout ce qui se rencontrait dans les rues. Par une suite de cette même politique, il défendit aux Ottomans de fumer en public. Il ne respecta aucune des jouissances qu'un peuple

voluptueux met au rang de ses besoins. Il proscrivit cet électuaire dangereux et enivrant, recherché avec tant de fureur, auquel un préjugé vulgaire attribue la vertu de procurer des illusions délicieuses, un calme faux au corps et à l'esprit, et de substituer l'intrépidité à la crainte : il suffit au sévère sultan de croire qu'aliment ou breuvage, l'opium peut faire hésiter l'esclave qui ne doit savoir qu'obéir.

Mais ce n'était que les désordres que l'opium, le tabac ou le vin favorisaient, qu'Amurath prétendait prévenir; car ce prince, qu'aucun acte de son autorité ne peut faire taxer d'inconséquence, rendit, cette même année 1633, un édit impérial qui permettait l'usage du vin, au mépris de la loi mahométane et des murmures de tout l'uléma. L'origine de la fortune de (1) Bécri-Mustapha et la faveur d'Emir-Ghium-

(1) Un jour Amurath déguisé aperçut un homme couché dans la boue; il le prit pour un insensé; on lui dit que c'était un homme ivre. Au même instant Mustapha-Bécri, Mustapha l'ivrogne se lève, et commande au sultan de se ranger de côté. Le bras d'Amurath qui était levé, retombe de surprise à cet excès d'insolence : « Comment oses-tu, dit-il, m'ordonner de » me retirer, à moi qui suis le sultan Amurath. » — « Et moi, » reprit l'ivrogne, je suis Bécri-Mustapha; si tu veux me vendre » ta ville, je serai sultan à mon tour, et tu seras Bécri-» Mustapha. »

Amurath lui demanda où il trouverait assez d'argent pour

Ogli, attestent qu'il ne condamnait pas les

---

payer Constantinople. « Que cela ne t'inquiète pas, reprit » Mustapha ; je ferai plus, j'acheterai aussi le fils de l'esclave, » je t'acheterai, toi. » Et là-dessus il se recoucha et se rendormit.

Amurath le fit enlever tout couvert de boue, et transporter au sérail.

Les fumées du vin dissipées, au bout de quelques heures, Mustapha fut fort étonné de se trouver dans des appartemens dorés.

« Est-ce que je rêve ? dit-il à ceux qui l'entouraient ; où » suis-je ? dans le paradis du prophète ? » — « Rien de tout » cela, lui répondit-on ; mais vous avez fait tel marché avec le » sultan. » Mustapha saisi de frayeur feignit de se trouver mal, et dit qu'il allait mourir si on ne lui apportait pas du vin pour ranimer ses esprits. Mustapha cacha le pot de vin sous sa robe, quand Amurath le fit appeler, et le somma de payer plusieurs millions pour le prix de la ville. « Sublime empereur, dit » l'ivrogne gaiement, en montrant le pot rempli de vin, voilà ce » qui pouvait hier acheter Constantinople ; croyez-moi, si vous » possédiez un pareil trésor, vous le trouveriez préférable à » l'empire de l'univers. » — « Comment cela ? » dit Amurath. — « En buvant, dit Mustapha, cette liqueur divine. » Le sultan se laissa persuader, et fit l'essai de cette boisson qu'il avala à longs traits. Il ne tarda pas à se croire trop à l'étroit dans le monde entier ; il ne parla plus que de grands projets, et se sentit une gaieté qui lui sembla avoir plus de charmes que le diadème. Enfin il s'endormit ; mais, se réveillant quelques heures après avec un grand mal de tête, dans sa colère il fit appeler Mustapha. « Voilà le remède à votre mal, » reprit celui-ci en souriant, et présentant au sultan une coupe pleine de vin. Amurath la vide ; le mal cesse, la gaieté revient, et bientôt Becri-Mustapha devient son favori ; et ce qui est plus étonnant, c'est qu'il ne fut pas au-dessous des dignités dont il fut revêtu.

amis du vin ; la catastrophe d'Emir-Tchélébi (1) prouve que le seul opium ne trouvait pas grâce devant lui.

C'est ainsi que, par la terreur de son nom, Amurath sut rendre à l'autorité des sultans un respect qui semblait perdu ; à sa nation son ressort, ainsi que le frein de l'obéissance. Il sut ramener les Ottomans à ne pas craindre la mort, mais à craindre leur maître. Son règne entier fut presque tout employé à remetttre ses sujets, sa milice et tous les ordres de l'Etat sous le joug de sa volonté.

Bajazet son second frère, jeune et malheureux prince, dont le premier de nos poètes tragiques a immortalisé le nom, en mettant sur la scène française sa catastrophe dé-

(1) Ce premier médecin de la cour fut dénoncé au sultan comme transgresseur de ses lois, et faisant un usage continuel de l'opium. Sur les reproches foudroyans de son maître, Emir-Tchélébi protestait de son innocence. Son accusateur dit que le médecin portait sur lui-même les preuves de la vérité, Amurath s'approcha de lui en riant, le fouilla, et trouva dans sa robe un morceau d'opium dans une boîte d'or. Le coupable, effrayé, répondit d'une voix tremblante que, malgré l'apparence, ce n'était qu'un opiat composé de simples. Il en détacha un morceau qu'il avala ; mais Amurath lui commanda de le prendre tout entier. Il se fit ensuite un plaisir cruel de le forcer à jouer trois parties d'échecs consécutives : le malheureux mourut dans la journée.

plorable, Bajazet commençait à faire ombrage au terrible Amurath. Il paraissait aimé. Dans quelques assemblées secrètes de l'uléma, sa douceur était comparée à la rigueur inexorable du sultan. Cet intérêt seul, un instant décélé, aurait suffi dès-lors pour perdre le jeune prince, si la sultane validé ne l'eût protégé; mais sa tendresse et l'ascendant qu'elle avait sur Amurath ne purent empêcher Bajazet d'être étroitement renfermé. Pour le muphti, et quelques ulémas ses complices, le sultan, sans examiner s'il leur devait le trône, ou si leurs personnes étaient sacrées, il les fit étrangler en secret. Il ne s'informa pas si la multitude murmurerait ou non de cet attentat, que le seul Sélim I avait osé se permettre; mais il affecta le jour même de leur supplice de se montrer dans Constantinople sans suite, sans crainte, et tous les yeux se baissèrent devant lui.

Le sceptre de fer d'Amurath s'appesantissait donc sur des esclaves dociles. Le repos des provinces ottomanes en Europe ne lui semblait pas de long-tems menacé. Les Tartares tenaient les Polonais en respect. Les Transilvains avaient changé de maîtres, mais ne s'étaient pas soustraits à la protection des sultans. Betlem-Gabor venait de mourir. Les Etats

de Transilvanie lui avaient donné le Hongrois Ragotski pour successeur. Amurath, occupé de plus grands intérêts, s'était contenté de recevoir ses soumissions et son hommage. La république de Venise avait eu l'imprudence d'attaquer les corsaires de Barbarie, au mépris du pavillon ottoman, sous lequel ils exerçaient leurs brigandages jusque dans les ports de l'Adriatique. Venise, livrée à ses propres forces, s'était estimée heureuse de conjurer l'orage en payant à la Porte deux cent cinquante mille sequins, et en renouvelant ses traités avec elle. La guerre de trente ans, qui ne devait finir qu'au traité de Westphalie, venait de commencer; et, partageant l'Europe, elle donnait à l'empire ottoman une entière sécurité.

« Vous nous menacez des armes de la chré-
» tienté, disait fièrement le caïmacan au baile
» de Venise; la chrétienté est aujourd'hui une
» puissance chimérique qui n'a rien de terrible
» que le nom. J'ai été pacha de Bude; je sais
» que l'empereur d'Allemagne n'a point d'ar-
» gent; à peine est-il en état de tenir tête aux
» Français et aux Suédois unis pour l'attaquer.
» La France entend trop bien ses véritables
» intérêts pour être jamais contre nous. Les
» Espagnols sont assez occupés de leurs propres

» querelles pour ne pas se mêler des affaires
» de leurs voisins. Le pape et les princes d'Ita-
» lie voudraient agir contre mon sublime em-
» pereur; mais ils ne peuvent plus rien. Comp-
» tez-vous parmi vos alliés, parmi nos ennemis,
» les Anglais ou les Hollandais? Déclarez-nous
» la guerre, ils vous laisseront pris dans vos
» propres filets; ils s'enrichiront avec joie de
» vos pertes; leurs pavillons succéderont aux
» vôtres dans toutes les mers soumises à la do-
» mination de Sa Hautesse; tous nos ports, fer-
» més pour vous, leur seront ouverts. »

Ce n'est pas sans étonnement peut-être qu'on voit un ministre ottoman aussi bien instruit des intérêts des puissances étrangères, d'après le préjugé absurde qui les vouait à l'ignorance, et s'obstine encore à ne voir dans ces dépositaires d'une immense autorité que des hommes presque tous sortis de l'obscurité pour être revêtus des honneurs dont ils sont dépouillés le lendemain. Tel était, en 1637, le juste et honteux aspect sous lequel ils savaient considérer l'Europe chrétienne; aussi était-elle loin d'inquiéter Amurath. 1630.

Ses regards, ses pensées, son dépit, se portaient sur les Persans. Sa colère était encore plus irritée que son ambition; c'était leur humi-

liation qu'il méditait. Il jura la perte de Bagdad; et, pour accomplir ce serment, cinq cent mille hommes parurent en armes, et des flots de sang recommencèrent à couler.

Le camp ottoman se forma à Scutari. Amurath avait fait ouvrir devant lui le registre des Timariots pour les forcer tous à rejoindre. Il emmena mille Arméniens pour faire le service d'armuriers. Il tira de la Bulgarie vingt mille pionniers, parmi les trente-six mille que les chrétiens de ce pays étaient obligés de fournir. Il se fit accompagner par trois mille artilleurs, et ce qui est remarquable, c'est que toutes les pièces de canon employées à cette expédition avaient été prises sur les princes chrétiens, et étaient marquées à leurs armes.

Le sultan attendit que ses astrologues eussent fait choix d'un jour heureux. Il s'embarqua sur la galère du capitan-pacha, qui reconnut cette faveur par un présent de trente-deux bourses fait à son maître. Amurath parut au milieu de sa formidable armée; il divisa la marche en cent vingt journées, et donna le signal du départ.

Cette foule immense, augmentée sur la route par les troupes du pacha du Caire et les levées du diarbekir, ressemblait à un vaste fleuve

grossi dans son cours par les eaux des rivières ses tributaires, et dont le passage aurait dû inspirer l'effroi. Le trajet de l'armée d'Amurath au travers des provinces ottomanes fut celui d'un fleuve paisible toujours contenu dans son lit. Le sultan punissait de mort toute faute contre la discipline. Le soldat qui avait volé ou même seulement quitté son rang, était brûlé, empalé ou écorché tout vif. Aussi les lieux voisins du camp étaient-ils aussi sûrs que les rues même de Constantinople en pleine paix. Amurath, infatigable, marchait à pied, à la tête de l'armée, vêtu du simple habit de ses janissaires. Il avait juré de ne le quitter que quand Bagdad serait en son pouvoir. La nuit, il ne voulait dormir que la tête appuyée sur la selle de son cheval. Plus obéi, plus redouté qu'aucun de ses prédécesseurs, Amurath, qui donnait à ses soldats l'exemple de la patience, de la force et du courage, savait à leurs yeux être maître de lui-même. Dans cette campagne, quelque adonné qu'il fût au vin, jamais il ne parut ivre devant eux. Tel était le prince étonnant qui venait attaquer Bagdad avec trois cent mille combattans, dont le plus brave et le plus redoutable était lui.

Cette ville fameuse, partagée du nord au 1637.

midi par le Tigre, le fleuve le plus rapide de l'Asie, était à la fois le boulevard de la monarchie persane et l'entrepôt du commerce de l'Anatolie avec l'Inde. La partie qui regarde l'occident, réunie à l'autre par un pont de bateaux, subsistait sur les ruines de l'ancienne Seleucie. Le calife Almanzor avait créé la nouvelle ville sur le bord oriental qui appartenait à la Perse. Six siècles après, Tamerlan l'avait saccagée sous le sultan Bajazet I. Depuis Soliman-le-Grand, Bagdad était alternativement la proie disputée des Persans et des Ottomans. Amurath IV venait la reprendre.

La place était défendue par trois larges fossés, des murailles de briques terrassées en quelques endroits, et de grosses tours en forme de bastions. Quatre-vingt mille hommes se disposaient à repousser les attaques. La moitié se composait des habitans en état de porter les armes, prêts à combattre jusqu'à la mort pour se dérober à l'esclavage; car un fetfa du muphti avait déclaré que tous les Persans prisonniers seraient mis à la chaîne.

Le sophi se confiait à la force de Bagdad, au nombre et au courage de ses défenseurs; ce n'était point à les soutenir qu'il se préparait à employer cent vingt mille hommes de cavale-

rie qu'il venait de rassembler, c'était à repousser l'empereur mogol Schah-Jehan, fils de Jehan-Ghir, et père du fameux Aureng-Zeb. Schah-Jehan, pour protéger le siége, faisait en ce moment une diversion en faveur d'Amurath, qui, non moins politique que guerrier, s'était procuré ce puissant allié.

La ville fut investie le 19 octobre 1637. Le camp ottoman couvrait les plaines vastes et fertiles qui environnent Bagdad, sur la rive gauche du Tigre. Ce fut là que le sultan rassembla un conseil de guerre composé non seulement des principaux chefs, mais des vieux soldats qui s'étaient trouvés aux deux derniers siéges, et qui avaient acquis de l'expérience dans les campagnes de Hongrie. On y décida trois attaques. Le visir, avec douze pièces de canon, fut chargé de celle d'Ac-Kapi, ou la la Porte Blanche; le pacha de Diarbékir, avec sept canons, s'attacha à Cara-Kapi, ou la Porte Noire; le beglierbey d'Anatolie fut posté, avec huit canons, devant la porte de Perse: le sélictar-aga eut son quartier vis-à-vis l'ouvrage appelé le bastion des Oiseaux.

Ces dispositions faites, la tranchée fut ouverte. Le sultan voulut mettre le feu à la première pièce qui fut tirée contre la ville; à ce

signal, deux cents bouches à feu répondirent, et leur détonation ne discontinua plus tant que dura le siége.

Les Persans, encouragés par le souvenir des entreprises précédentes, où les Ottomans avaient échoué, faisaient des sorties continuelles. De part et d'autre, les détachemens qui combattaient étaient des armées, et les rencontres auraient mérité le nom de batailles. Amurath lui-même s'avança contre un Persan d'une taille et d'une force prodigieuses, qui était venu défier les Ottomans. Il le combattit corps à corps, et finit par l'abattre à ses pieds d'un coup de cimeterre. Aucun de ses soldats ne se montra indigne de son exemple.

La tranchée fut poussée jusqu'au fossé, profond de dix-huit pieds, et ayant six pieds d'eau. Quinze cents palmiers furent abattus, et traînés pour le remplir. Des milliers de sacs de pois, de laine et de chanvre y furent entassés. Pendant dix jours et dix nuits des hottes de terre y furent jetées, et la première y fut portée, sous le feu de l'ennemi, par le sultan lui-même. Ces périlleux travaux consumèrent vingt jours. Les Ottomans en vinrent aux mains corps à corps avec les Persans. L'artillerie avait abattu six grosses tours; mais ce n'était plus

même avec le mousquet, c'était à coups de cimeterre et de poignard que les assiégeans et les assiégés combattaient. Amurath aurait conduit lui-même ses soldats à l'assaut, si tous ses officiers ne l'avaient pas retenu. Mais du moins, aussi calme, aussi intrépide qu'il était sévère et actif, on le voyait tour à tour au milieu de toutes les attaques, faisant soutenir par des troupes fraîches celles qui étaient fatiguées. Il exhortait, animait, promettait, menaçait. Il allait même jusqu'à frapper de son cimeterre ceux qui abandonnaient le combat sans être couverts de leur sang ou de celui des ennemis.

L'un de ces terribles assauts dura trois jours et trois nuits avec une fureur sans exemple; le grand-visir même fut tué sur la brèche, à la tête des siens et sous les yeux du valeureux sultan.

Les attaques ne se renouvelèrent qu'avec plus de fureur. Le nouveau grand-visir, jusque là favori d'Amurath, ce Bécri-Mustapha, dont son maître avait ennobli les vices, et dont la bravoure faisait oublier la crapule, monta le premier le quarantième jour du siége, sur la brèche pratiquée à coups de canon, près de la porte de la Perse, sur le côté oriental. Au milieu d'une mêlée, qui durait depuis la pointe

du jour, Mustapha-Bécri, furieux de voir que presque tous les braves dont il était environné avaient péri, préférant la mort à la honte, saisit un étendart, et parvint à le placer sur le haut de la muraille, deux heures avant le coucher du soleil : à ce signal, les Ottomans ranimés se précipitèrent en foule; les Persans, fatigués, pressés, accablés par le nombre, offrirent enfin de capituler.

Amurath leur accorda jusqu'au soir pour sortir de la place. Le gouverneur fut reçu avec honneur dans le camp ottoman, et la vie lui fut assurée ainsi qu'à ses troupes.

Mais, moins généreux ou plus vindicatif que le sultan lui-même, Mustapha crut ou feignit de croire que les Persans, qui étaient dans la forteresse au nombre de vingt-quatre mille hommes, avaient refusé la capitulation, et s'obstinaient à se défendre. Cet exposé, faux ou vrai, provoqua la colère du sultan, qui donna l'ordre d'un massacre général.

Les janissaires entrèrent dans la ville, et firent main-basse sur les malheureux Persans, qui avaient jeté leurs armes aux pieds de leurs vainqueurs. Habitans ou soldats, rien ne fut épargné; les vingt-cinq mille hommes renfermés dans la citadelle, située au nord de

Bagdad, voulurent fuir le long du rivage du Tigre, et sortir par Cara-Kapi, la Porte Noire qui est au midi. Il ne s'en déroba pas un seul à la fureur des Ottomans; les souterrains mêmes pratiqués pour se garantir des ardeurs du soleil dans ce climat brûlant, servirent de tombeaux aux nombreuses victimes qui s'y refugièrent, croyant y trouver leur salut. Cet horrible massacre se fit la nuit à la lueur des flambeaux. Au jour naissant, ce fut sur les cadavres de trente mille Persans égorgés, qu'Amurath entra en triomphe dans Bagdad, inondée de sang; les chevaux foulaient aux pieds les membres encore palpitans des vaincus massacrés. Les cris féroces de la joie, les chants affreux de la victoire, étouffaient les sanglots et les malédictions des femmes, des enfans et des vieillards qui, épargnés au nombre de quinze mille au plus, pleuraient sur les débris de leurs familles et de leur patrie. Bagdad, après avoir été sacrifiée à la fureur du soldat ottoman, fut livrée à son avidité et abandonnée au pillage pendant trois jours.

Ainsi tomba cette cité fameuse, pour ne se relever jamais; une si sanglante conquête coûta au sultan l'élite de son armée. Amurath ordonna des prières publiques à Constantinople, des

illuminations, des salves d'artillerie depuis le Bosphore jusqu'à Bude, comme s'il eût voulu qu'aux extrémités de l'Europe, les puissances chrétiennes apprissent que le colosse persan, abattu, ne lèverait plus la tête, et qu'elles eussent à songer à elles.

Le sultan triomphant écrivit au monarque de Perse la lettre suivante que l'histoire a conservée :

« Moi qui suis le seigneur des seigneurs,
» sultan Amurath-Khan, au brave sophi, au-
» quel Dieu donne la paix, s'il la mérite.

» Apprends par cette lettre, digne de ton
» respect, que Bagdad est rentrée sous mon
» obéissance ; tes soldats sont tombés sous le
» tranchant de mon cimeterre invincible. Si tu
» n'es pas ennemi de ton repos, rends-moi les
» provinces et le patrimoine de mes ancêtres,
» ou attends-moi ce printems, moi et mes
» troupes, plus nombreuses que le sable de la
» mer. C'est dans le cœur de ton royaume que
» j'irai te chercher ; je te verrai à cheval si tu
» sors des lieux où la crainte t'a tenu caché
» jusqu'ici, parce que tu n'oses pas te mesurer
» contre moi. Apprends qu'on est indigne de
» porter les armes des guerriers, quand on n'a
» pas le courage de s'en servir : au reste, il

» en arrivera ce qui a été ordonné de toute
» éternité dans les décrets du ciel. Salut à qui
» se gouverne avec justice. »

Le sophi répondit, comme firent les Scythes à Alexandre : « Viens nous combattre sur les
» tombeaux de nos pères. »

Il est vrai de dire que les Ottomans ne poussèrent pas plus loin des succès achetés si cher ; car, en faisant la revue de son armée, Amurath ne peut se dissimuler que plus d'un tiers avait péri par les maladies, les fatigues et les combats.

Cependant, la perte de Bagdad, où s'étaient engloutis tant de Persans, attéra tellement et le sophi et ses successeurs, qu'ils ne songèrent plus à reprendre les armes, et que cette terrible catastrophe est encore, dans cet empire, un de ces souvenirs nationaux de deuil et de terreur, qui se perpétuent chez les peuples, et survivent aux générations.

Amurath, avant de revenir à Constantinople, annonça qu'il y entrerait en triomphe : la gloire de son nom l'y accompagna ; la terreur de ses vengeances l'avait précédé.

Pendant son expédition contre les Persans, il avait envoyé secrètement mettre à mort le prince Bajazet, son frère ; l'ordre sanguinaire

n'avait été que trop fidèlement exécuté. Peu de jours avant son retour dans sa capitale, on vit, avec effroi, arriver de nouveau le même Bezir-Aga, le confident et le ministre des ordres secrets du sultan, le meurtrier de l'infortuné Bajazet. A sa vue, le caïmacan, le bostandgi-bachi, tous les ministres du divan tremblèrent pour leurs têtes. Innocens ou coupables, le sinistre Maure était à leurs yeux comme le nuage noir qui recèle la foudre; elle tomba sur le stupide Mustapha, le dernier sultan, dont les Ottomans ne se souvenaient plus, mais que la politique ombrageuse d'Amurath n'avait pas oublié.

Cette nouvelle et inutile victime venait d'être immolée, lorsque le conquérant de Bagdad arriva à Scutari, à la tête de son armée victorieuse. Il entra le lendemain dans la ville par la porte d'Andrinople, accompagné de l'élite de ses troupes. Il montait un cheval superbe; une peau de léopard, attachée sur son épaule par une agrafe de diamans, achevait de relever son maintien martial et majestueux. Vingt Persans des plus qualifiés, les seuls épargnés dans le carnage de Bagdad, et réservés pour ce triomphe, marchaient à pied devant lui attachés avec des chaînes d'argent. Ses officiers et ses

soldats, chargés de butin, mettaient le comble à l'admiration de la multitude, qui s'étonnait de voir une armée ottomane revenir, pour la première fois, d'une expédition contre la Perse, rapportant le double d'argent monnayé qu'on avait tiré, en partant, du kasna impérial.

Ce brillant exploit fut le dernier qui signala 1639. le règne et la vie de ce sultan glorieux et redouté. L'abus du vin et des liqueurs fortes l'amena au portes du tombeau, à l'âge de 31 ans. Avant d'y descendre, il ordonna plusieurs fois qu'on lui fit voir son unique frère Ibrahim, le seul héritier de l'empire, et qui n'avait dû la conservation de ses jours, qu'au mépris d'Amurath. La sultane validé, qui n'était parvenue à sauver les jours d'Ibrahim, qu'en lui persuadant de contrefaire l'insensé, trembla que le sultan ne demandât son frère pour le faire mourir: ses alarmes étaient fondées; ce prince, aussi bizarre que cruel, avait vu tous ses enfans mâles finir en bas âge leur courte carrière, et souvent il avait désiré que la race ottomane s'éteignît avec lui, puisqu'il n'avait pas de fils pour successeur. En vain il demanda Ibrahim, la sultane le tint toujours éloigné de l'appartement d'Amurath, dont la dernière parole eût sans doute été un arrêt de mort. Sa

cruelle intention se trahit assez ouvertement pour qu'on puisse reprocher une barbarie de plus à sa mémoire; mais il expira avant d'avoir pu la consommer; et les seuls délais qu'on osa mettre à lui obéir, durent lui montrer que sa fin était prochaine et sa mort assurée.

Amurath régna dix-sept ans, et ce sera un des plus grands princes de la dynastie ottomane aux yeux de la postérité, qui verra dans quelles circonstances il monta sur le trône des sultans, à quels souverains il succédait, et que furent enfin ses vices opposés dans la balance à ses étonnantes qualités.

L'exemple d'Othman et de Mustapha lui apprit ce qu'il avait à craindre. La nature lui donna une force de corps, une adresse égale à la trempe de son esprit, et le mettant au niveau de ses dangers, lui fit rejeter la terreur sur des sujets qui étaient accoutumés à l'inspirer. Ce qu'il fit pour sa sûreté, tourna au soulagement et presqu'au bonheur de ses peuples. Amurath, en se faisant redouter, se fit obéir; il ramena à leur devoir tous les dépositaires de l'autorité, et l'empire fut affranchi de l'oppression sous laquelle il gémissait. Juste, vigilant, accessible, il voulait tout voir par ses yeux. Non-seulement les portes de son sérail étaient ouvertes à tous

le monde, mais toutes les fois qu'il en sortait, Amurath regardait avec soin si le dernier de ses sujets ne tenait pas sur sa tête la natte allumée. Quelques historiens disent qu'il lisait Machiavel, qu'un renégat lui avait traduit. Il importe peu de savoir si ce fut dans cette source qu'il puisa l'art de régner; mais il sut à la fois contenir les soldats et remplir le trésor public; rétablir la police dans les villes et la discipline dans les armées. Sans doute il fit périr un muphti, trois grand-visirs, une foule de pachas et de beglierbeys; on le vit traiter en criminels d'Etat ceux qui prenaient la fuite pour se dérober au châtiment; on le vit faire fermer, pendant deux jours, les portes de Constantinople, pour chercher un coupable dont il avait ordonné le supplice; mais il a souvent sacrifié des hommes puissans, parce qu'ils s'étaient enrichis. S'il s'est montré aussi cruel qu'avare, si c'est le sang enfin qu'Amurath IV changeait en or, il faut dire aussi que ces grands de l'empire ne cherchaient qu'à se faire souverains des provinces qu'ils gouvernaient, qu'ils abusaient du droit de lever des troupes en leur nom, pour tourner contre leur maître et les armes des sujets et le produit des impôts, dont la levée, la répartition et l'emploi leur

étaient confiés : il faut dire que l'empire ottoman redevint, sous Amurath, plus florissant qu'il n'avait jamais été.

L'empire dut à ce sultan rigide la paix intérieure qui ramena l'abondance sur les côtes et dans les provinces. Les ministres des lois, redevenus équitables et sévères sous un maître toujours prêt à punir, rappelèrent la bonne foi dans le commerce, l'ordre dans les cités, la sûreté sur les routes, et partout le repeuplement et la prospérité.

Que peuvent les peuples espérer de plus du meilleur des princes ? Aussi les vices qui sembleraient les plus honteux, n'ont-ils paru que des ombres dans l'imposant tableau qu'offre l'étonnante et courte carrière que parcourut Amurath IV.

Adonné au vin et sujet à l'ivresse, on le vit commander au caïmacan de ne pas exécuter les ordres qu'il pourrait donner après son repas. Comme le roi de Macédoine, il permettait qu'on appelât de ses volontés au sultan *à jeun*. On l'accusa de n'avoir aucune religion, parce qu'il ne respectait pas les derviches, et qu'il n'est pas même sûr qu'il jeûnât dans le ramadan ; mais il chassa les Jésuites de ses Etats, pour avoir écrit contre le coran : un disciple, plus

zélé du prophète, les eût peut-être fait mettre à mort. Ce qu'il en faut conclure, c'est que les vertus ou les vices des princes ne sont pas soumis à un tarif : l'événement seul les condamne ou les absout.

Si la durée de la vie d'Amurath IV eût répondu à l'étendue de son génie, à la grandeur de ses desseins, secondées de l'énergie qu'il avait rendue à sa nation, la borne où se fussent arrêtées ses conquêtes, serait difficile à poser.

Nul obstacle ne l'arrêtait, nul revers ne l'ébranlait ; il n'abandonnait pas une entreprise qu'il n'eût réussi. La cruauté qu'il avait, par besoin, érigée en système, devenue en lui une seconde nature, fut le dernier sentiment qui s'éteignit avec sa vie. En même-tems qu'il ordonnait qu'on traînât Ibrahim, son frère, devant son lit de mort, il menaça de faire étrangler tous ses médecins s'ils ne parvenaient à le guérir.

LIVRE XIII.

Avènement d'Ibrahim, frère d'Amurath IV. — Influence et crédit de la Sultane validé. — Incursions des Cosaques. — Attaques d'Azof par les Ottomans. — Prise et ruine de cette ville. — Guerre de Candie. — Siége et prise de la Canée. — Vie honteuse d'Ibrahim dans son sérail. — Ses excès. — Révolte. — Ibrahim est déposé. — Son fils, Mahomet IV, lui succède. — Ambition de Kiosem, aïeule du jeune sultan. — Conspiration de Bectas. — Courage et fidélité du grand-visir Sians-pacha. — Punition des rebelles. — Condamnation et mort de la sultane Kiosem. — Supplice de Bectas et de ses complices. — Visiriat de Méhemet-Kiuperli. — Son système pour abattre la milice des janissaires. — Sa mort. — Son fils Achmet lui succède dans le visiriat. — Caractère de cet homme illustre. — Guerre de Hongrie. — Bataille de Saint-Gothard. — Traité de 1664, dit de Temeswar. — Apparition d'un faux messie, sous le nom de Sabatéi. — Sévi; son histoire, sa catastrophe. — Le grand-visir Achmet marche contre Candie. — Capitulation de la place. — Traité de Candie. — Guerre de Pologne. — Kiuperli assiége et prend Kaminiek. — Sobieski élu roi de Pologne. — Mort d'Achmet-Kiuperli. — Visiriat de Cara-Mustapha. — Nouvelle guerre de Hongrie.

Amurath IV avait cessé de vivre; ses sujets n'avaient pas encore cessé de le craindre. Quel

changement son heure dernière avait apporté dans la destinée du premier de ses esclaves, de son frère, unique héritier de la monarchie ottomane! Renfermé depuis quatre ans, Ibrahim n'avait conservé sa précaire existence que sous la sauve-garde de l'obscurité, et sous l'opinion accréditée de son abrutissement. Ce prince qui, dans son enfance, se faisait remarquer par la fierté de ses regards, la force de son corps, la majesté de son maintien, l'enjouement de son esprit, n'était plus qu'un être languissant, pâle, valétudinaire; sa vue était affaiblie, son ame abattue. Tous ses soins se bornaient à nourrir des oiseaux dans des volières; il écoutait les chants de ses compagnons de captivité, moins à plaindre que lui. L'approche d'un être vivant lui semblait celle d'un bourreau, et chaque voix humaine lui faisait redouter un ordre de mort. Quelles furent ses angoisses lorsque des pas précipités et des cris tumultueux se firent entendre sous les voûtes silencieuses et solitaires qu'il habitait! Il ferma en dedans la porte de sa prison, croyant mettre une barrière de quelques instans entre sa vie et ses bourreaux: dans son effroi il refusa d'ouvrir; et cependant c'étaient les grands de l'empire qui proclamaient leur sultan, et qui demandaient

l'honneur de se prosterner à ses pieds. Pour le convaincre de la vérité, il ne fallut pas moins que l'arrivée de la sultane sa mère, qu'on fut obligé d'aller chercher, et la vue du corps d'Amurath qu'on apporta. Lorsqu'Ibrahim eut consenti à paraître, tous les officiers du sérail, qui l'avaient vu dans son enfance, ne le reconnaissaient plus en fléchissant le genou devant lui, et avaient peine à en croire leurs yeux.

Quel contraste! Il n'y avait que quelques mois que le terrible et superbe Amurath, couvert de sa peau de tigre, s'était montré en triomphateur, entouré de Persans enchaînés et vaincus, et le triste et timide Ibrahim, les yeux éteints et baissés, pouvant à peine se soutenir à cheval, ressemblait plutôt à un criminel conduit au supplice qu'au monarque d'un des plus vastes empires de l'univers, allant ceindre, à la mosquée d'Ejub, le cimeterre d'Othman.

Ceux qui avaient assis Ibrahim sur le trône, lui cherchèrent un premier appui dans le respect des musulmans; et, pour signaler par un heureux présage le jour de son installation, on lui mit sur la tête le turban du calife Omar; car le peuple de Mahomet a aussi ses reliques nationales, et le turban d'Omar n'est pas moins

révéré que le tapis de prières d'Abu-Bèkre, et les dents sacrées du prophète.

Mais des augures plus certains et plus fâcheux annonçaient tout ce que pourrait être le règne d'Ibrahim; ce que devait attendre l'empire ottoman d'un prince de vingt-trois ans qui, depuis son adolescence, n'avait eu pour société que de vieilles esclaves, pour instruction que le Coran ou quelques fables populaires, et pour aliment à ses pensées que la crainte journalière d'être mis à mort.

Les commencemens de son règne parurent doux et tranquilles, parce qu'effrayé de l'exemple d'Amurath, Ibrahim exprima la volonté de ne point répandre le sang. D'ailleurs, la politique de la sultane validé et du grand-visir qui, tous deux, gouvernaient sous le nom du nouveau sultan, était de songer d'abord à se partager l'autorité. Pour la conserver avec moins d'inquiétude, ils ne troublèrent point les pachas des provinces dans l'exercice, ou plutôt dans le libre abus de leur pouvoir.

La sultane validé, la fameuse Kiosem, veuve d'Achmet I, mère de trois sultans, Othman, Amurath et Ibrahim, jouissait aux yeux du peuple du respect attaché à ces titres

augustes. Elle le soutenait par son esprit et son caractère, qu'elle conservait dans toute leur étendue et toute leur vigueur; quoiqu'âgée de soixante-dix ans, elle commandait dans le sérail, comme le grand-visir dans l'empire; mais au milieu de leurs jalousies mutuelles, la sultane-mère comparait le ministre à une bulle de savon, formée du souffle de son fils, qu'elle se flattait de diriger, et que le même souffle pouvait faire disparaître.

Ibrahim, étonné d'abord du changement inespéré de sa destinée, s'accoutuma aux prestiges de la grandeur; mais ce ne fut point pour régner qu'il se familiarisa avec la puissance, ce fut pour s'abandonner à tous les plaisirs que ses facultés énervées laissaient à la disposition de sa faiblesse. Un tel prince ne devait pas prendre part à ce qui se ferait de grand sous son règne; on s'étonnera donc que quelque glorieuse entreprise ait été méditée, et que le nom d'Ibrahim se rattache à des triomphes. Mais, de même qu'après les funérailles de Soliman-le-Grand, ainsi qu'après Amurath IV, les souvenirs, les leçons, l'impulsion guerrière, prolongèrent la gloire de l'empire ottoman.

Les Cosaques en firent l'épreuve. Nous avons vu ce peuple amphibie, tantôt lutter avec avantage contre les Tartares, les spahis, les janissaires, sur le sol de l'Ukraine ou de la Pologne, tantôt descendre le Dniéper sur des barques, porter le pillage et l'incendie jusque dans le Bosphore, et forcer les Ottomans alarmés, à tendre la chaîne de fer qui fermait le port de Constantinople sous les empereurs grecs, et que l'orgueil des sultans laissait comme inutile au fond de l'arsenal. 1642.

Répandus alors sur les rives du Dniéper, depuis Kiow jusqu'à la mer Noire, les Cosaques avaient fait d'Azof leur retraite et leur place d'armes. Cette ville, située sur la rive méridionale du Don, était depuis quatre ans en leur pouvoir. C'est de là que leurs saïques descendaient souvent au nombre de cinq ou six cents, couvraient les Palus-Méotides, traversaient la mer Noire, et ravageaient le territoire ottoman avec plus d'audace que jamais. Le mort n'avait pas laissé à Amurath le tems de venger ces insultes. Le grand-visir d'Ibrahim médita la prise d'Azof.

Vingt mille janissaires, autant de spahis, 1642.
cinquante mille Tartares de la Crimée, dix

mille Circassiens, sans compter les Moldaves et les Valaques, furent embarqués sous les ordres du pacha de Silistrie. La flotte était suivie d'un nombre immense de bateaux plats, que leur construction rendait propres à approcher des lagunes d'Azof. La place était défendue par quatorze mille Cosaques déterminés, et par huit cents femmes que leur intrépidité plaçait presqu'aux premiers rangs.

Les Ottomans furent repoussés; leur armée de terre fut vaincue par les maladies et par la disette, et leur flotte par les élémens. Presque tous les vaisseaux, battus par les tempêtes, échouèrent à l'entrée du Don.

Mais, l'année suivante, les Ottomans reparurent plus formidables que jamais. A leur approche les Cosaques, que la plus courageuse résistance avait affaiblis, prirent la résolution de détruire de leurs propres mains la place qu'ils n'espéraient plus défendre. Ils avaient imploré vainement le secours des Polonais ou des Russes. Ils sortirent d'Azof au nombre de neuf mille, emmenant avec eux leurs munitions de guerre et de bouche; ils firent sauter leurs murailles, et abandonnèrent à leurs ennemis des monceaux de ruines et de cendres.

Une étincelle amena bientôt un embrasement plus terrible. Vingt-quatre années de combats sur mer et sur terre se termineront par la chute de la puissance vénitienne dans l'Archipel; mémorable catastrophe aussi funeste aux vainqueurs qu'aux vaincus.

Les chevaliers de Malte, ennemis nés des musulmans, étaient fidèles au vœu de les combattre en toute occasion. Six galères, portant le pavillon de la religion, rencontrèrent par hasard, dans les mers de Grèce, un navire ottoman. Il transportait le cadi de la Mecque, le mollah de Burse, et le kislar-aga du sérail, sur la côte d'Egypte. Après le combat le plus sanglant, qui coûta la vie à ce premier officier du harem, les chrétiens s'emparèrent du vaisseau qui était très-richement chargé; ils le conduisirent dans le port de Candie, où le commandant vénitien eut l'imprudence de les recevoir.

Une si grave insulte souleva l'indignation du sultan, à qui la mollesse n'ôtait pas tout son orgueil. Dans le premier moment de sa colère, il ne voulait rien moins que faire jeter dans la mer le rocher de Malte. Ses ministres, plus sages, lui rappelèrent que la cité victo-

rieuse avait été l'écueil où s'étaient brisés les efforts de l'invincible Soliman. Ibrahim jura que le poids de sa vengeance retomberait sur les Vénitiens.

Après un an de dissimulation et de prétextes trompeurs, la guerre fut déclarée à la république de Venise; le baile fut conduit aux Sept-Tours. L'ordre fut donné à tous les insulaires de l'Archipel de tuer ou de jeter dans les fers les sujets vénitiens. La flotte ottomane mit à la voile; et sept mille janissaires, quatorze mille spahis, cinquante mille timariots, et trois mille pionniers, débarquèrent, au mois de mai 1645, sur la côte septentrionale de la métropole des colonies vénitiennes.

1645. C'était cette île célèbre qui commence l'Archipel, et domine, comme un rempart, l'immense amas d'îles semées devant elle. Les sommets neigeux du mont Ida, qui la traversent dans toute sa longueur, apparaissent majestueusement à trente lieues de distance, et signalent la citadelle que la nature semble avoir donnée à ces mers. Telle est la moderne Candie, cette ancienne Crète, fameuse par les cent cités dont on retrouve à peine aujourd'hui les ruines, fameuse par ses lois qui ont passé des

enfans de Minos aux Spartiates et aux Grecs, des Grecs aux Romains, des Romains à tous les peuples de l'univers civilisé. Sage et vertueuse Crète, dont l'antiquité citait les habitans pour leur amour pour la patrie! le feu sacré de la liberté n'est point éteint sur ta terre classique, et la race des antiques Crétois connus sous le moderne nom de Sphachiotes, ne connaît pas encore le joug dans les retraites inaccessibles du mont Ida.

Métellus avait soumis la Crète à la puissance romaine; devenue le partage des empereurs grecs, elle avait été donnée par eux au marquis de Montferrat: les Vénitiens la tenaient de lui; les Ottomans venaient leur arracher avec le fer ce qu'ils avaient acheté avec l'or. Candie, sur le rivage méridional de l'île; la Canée, au nord-ouest, sur la côte qui regarde l'Archipel; Retimo, à l'est de la Canée, étaient les villes principales et les seules places fortes de cette puissante colonie de la république de Venise.

L'armée ottomane investit sur-le-champ la Canée, la seconde place de l'île, et bâtie sur les ruines de Sidonia. La Canée fut emportée d'assaut le cinquantième jour du siége. Re-

timo tomba l'année suivante, et bientôt, chassés de poste en poste, les Vénitiens, dans l'île entière, ne possédèrent plus que Candie la capitale.

Plus heureux sur le continent, ils attaquèrent la Dalmatie, et la forteresse de Clissa se rendit à eux.

Tandis que la terre et la mer offraient un double théâtre où les Ottomans payaient de leur sang, ou vengeaient par des exploits l'injure faite à leur nation, Ibrahim, qui ne partageait pas les dangers, semblait au fond de son sérail ne songer qu'à ses plaisirs.

1647. Une femme, à qui lui-même avait donné le nom de *Sukhir-Para*, était chargée de présenter sans cesse de nouveaux objets à ses sens blasés. La porte de tous les bains publics lui était ouverte, et l'œil de cette surintendante choisissait les plus belles femmes pour les offrir à l'inconstante lubricité d'un sultan sans vigueur. Sukhir-Para jugea la fille du muphti digne des regards de son maître; et, sur son rapport, Ibrahim la fit demander pour épouse. Le chef suprême de la loi répondit adroitement qu'il n'oserait forcer l'inclination de sa fille, parce que le Coran ne le permettait pas; mais que, si elle acceptait l'honneur que

le sultan daignait lui faire, il était prêt à y consentir. Sa fille, instruite par lui que le vain titre d'épouse ne servirait qu'à satisfaire un désir passager, refusa l'offre d'Ibrahim. Dans sa fureur, il chassa le muphti de sa présence, et fit enlever la jeune musulmane; il employa la violence pour assouvir sa brutale passion, et la renvoya chez son père, avec mépris, au bout de quelques jours. Ibrahim ne tarda pas à être la victime du ressentiment du chef de la loi.

Pendant long-temps les excès honteux auxquels se portait Ibrahim n'avaient pas empêché les Ottomans de croire à son impuissance; mais la naissance de deux princes, en assurant des héritiers à l'empire, n'en rendit l'odieux sultan que plus facile à être renversé. Le muphti gagna sans peine l'aga des janissaires et Mehemet-Pacha, un des premiers membres du divan. La sultane validé, qui redoutait elle-même les fureurs de son fils, donna les mains à sa déposition. Elle voyait d'ailleurs, dans le prince Mahomet, successeur présomptif du trône, un enfant de sept ans qui, devenu souverain, la laisserait encore régner sous son nom.

Assurés de ce triple appui, les janissaires

s'ameutèrent; ils demandèrent la tête du grand-visir, et voulurent que le sceau de l'état fût confié au pacha Mehemet. Ibrahim se vit forcé de souscrire à leurs insolentes lois. La milice courut alors chez le muphti, et le somma de décider si le prophète n'approuvait pas que l'on déposât un sultan en démence qui se conduisait en tyran. Sur la réponse de l'oracle des musulmans, Ibrahim fut invité à comparaître. Il dédaigna cette première demande, qui fut sur-le-champ appuyée d'un fetfa portant que le souverain est forcé de se présenter pour rendre compte de sa conduite, quand le peuple entier le demande au nom de la loi et du prophète.

Le sultan déchira le second fetfa, et menaça le muphti de le faire mettre à mort.

Une troisième décision parut, et prononça que « quiconque n'obéit pas à la loi de Dieu » n'est point un vrai musulman; que le sultan » lui-même est obligé de se soumettre, et que » son seul refus le déclare infidèle et déchu » de ses droits. »

Ibrahim, furieux, ordonnait la mort du muphti, demandait les têtes des principaux chefs de la révolte, ne parlait que de sang et de supplices; mais le chef de la loi avait parlé.

L'excommunication qui, dans les temps déplorables où les souverains pontifes abusaient d'un pouvoir divin, changeaient en déserts les palais des princes chrétiens, et la fidélité de leurs sujets en crime, ne portait pas des coups plus sûrs que l'anathème une fois lancé sur les sultans au nom de Mahomet. Ibrahim se vit en un instant abandonné, méconnu, désobéi; le lâche prince, éperdu de terreur, courut chercher un asile auprès de sa mère. La courageuse Kiosem déroba son fils aux premiers transports de la milice en fureur. Les révoltés voulaient la déposition d'Ibrahim, mais ils étaient loin de tremper de nouveau les mains dans le sang de leurs maîtres. Le muphti lui-même assura qu'on laisserait vivre le sultan; il fut en effet reconduit dans l'obscure demeure qu'il avait quittée pour déshonorer le trône où il était assis depuis neuf ans.

Un voile inutile à déchirer est étendu sur le 1648.
reste de sa honteuse destinée; peu importe qu'il ait fini sa misérable vie dans cette enceinte ignorée, ou que le muphti, malgré sa promesse, ait poussé la vengeance jusqu'à faire étrangler sous ses yeux un prince digne de son malheur! Mais l'historien ne peut passer aucun fait sous silence, ni omettre d'en

préciser l'époque et d'en consacrer l'horreur; nous ajouterons donc qu'Ibrahim fut étranglé dans sa prison, à l'âge de trente-un ans, le le 17 août 1648. Son fils aîné, âgé de sept ans, fut proclamé sultan sous le nom de Mahomet IV.

Cette année, féconde en forfaits, devait être marquée en lettres de sang dans les annales de l'univers. Les Anglais, ou plutôt la dixième partie du peuple anglais, ainsi que le disait miladi Fairfax, faisaient tomber sur l'échafaud la tête du malheureux Charles I; Muley-Ismaël épouvantait l'empire de Maroc par des cruautés inouïes; Aureng-Zeb, dans l'Inde, détrônait son père, le jetait au fond d'une prison, trahissait et égorgeait successivement tous ses frères. Le sultan Ibrahim, indigne de régner, venait d'être jugé indigne de vivre, et le faible enfant qui lui succédait était menacé du même sort, presque dès les premiers jours de son avénement à la souveraineté.

1649. L'ambitieuse Kiosem, aïeule du jeune sultan, partageait la régence avec la sultane Tachan, mère de ce prince. Kiosem, altière, audacieuse, chez qui l'habitude du pouvoir était devenue un besoin aussi impérieux que celui de l'existence, ne tarda pas à supporter im-

patiemment sa rivale. Peu effrayée de l'idée d'un crime, elle résolut de détruire son propre ouvrage, et de perdre son petit-fils; certaine cette fois de régner toute sa vie, en plaçant sur le trône, au lieu de Mahomet, le jeune Soliman qui n'avait plus de mère.

Kiosem gagna Bectas, l'aga des janissaires. La sultane Tachan eut l'adresse d'opposer les spahis aux janissaires et à Bectas. L'aga tout puissant était parvenu à obtenir la neutralité des spahis sur la seule menace de brûler leurs registres, et d'armer contre eux l'empire entier avec un fetfa; mais il fit la faute de déposer le grand-visir Mehemet, dévoué à la faction des janissaires et de Kiosem, et d'élever à sa place Siaus-Pacha dont il se croyait plus assuré.

L'événement mit en évidence le crime et le châtiment des uns, et la fidélité de l'autre.

Tous les factieux avaient réuni dans l'Orta-Dgiami, mosquée de la milice et foyer ordinaire des révoltes, une partie des ulémas et des grands de l'empire, qui, presque tous, ne s'y étaient rendus que par crainte. Bectás envoya ordre au grand-visir de s'y présenter. Siaus-Pacha, dont la présence d'esprit égalait le courage et la fermeté, n'hésita pas, quoi-

qu'un tel ordre fût une insulte faite à sa dignité, et que l'heure indue où se tenait l'assemblée fût déjà un crime punissable.

Bectas déclara au grand-visir qu'il ne s'agissait de rien moins que de déposer Mahomet, de mettre à sa place son frère Soliman, de réformer la discipline intérieure du sérail, et d'exiger que les seuls enfans des janissaires fussent admis désormais parmi les icoglans.

Le visir protesta qu'il appuyerait la révolution de tout son pouvoir; il le jura sur le Coran et sur les ames de ses ancêtres. Bectas, ne voyant plus en lui qu'un complice, eut l'imprudence de le laisser sortir.

Le fidèle Siaus-Pacha alla droit au sérail; il s'étonna de trouver ouverte la porte de fer du jardin impérial. Les bostandgis déclarèrent que c'était par l'ordre de Kiosem. En effet les conjurés devaient, cette nuit même, enlever le prince Soliman et la sultane-mère, et les mettre au milieu d'eux pour leur sûreté réciproque.

Le visir se rendit sur-le-champ à l'appartement du jeune sultan. Il rencontra sur son chemin le kislar-aga de Soliman, auquel il apprit le danger qui menaçait leur maître; tous deux forcèrent l'entrée de la chambre de Kiosem. Ses

eunuques voulurent la défendre; le kislar-aga indigné poignarda le premier chambellan, et s'assura de la personne de la sultane; tous les officiers de sa maison furent arrêtés et mis aux fers. Siaus et Soliman pénétrèrent jusqu'au sultan; il dormait, et sa mère était auprès de lui. A peine eurent-ils commencé à instruire la princesse de ce qui se passait, qu'elle courut, saisie de frayeur, prendre cet enfant dans ses bras, s'écriant, en le baignant de larmes: « O » mon fils! nous sommes perdus. » Epouvanté à son tour, le jeune Mahomet se mit à pleurer, et se jeta au cou du kislar-aga, en lui disant: « Mon père, sauvez-moi. »

Soliman et le visir, touchés de voir leur souverain réduit à supplier ses esclaves, lui jurèrent à genoux de le défendre au péril de leur vie. Ils le portèrent à la lueur des flambeaux dans l'hazoda. « Que celui qui *mange le* » *pain et le sel* du sultan, vienne à son se» cours! » s'écria le kislar-aga en entrant.

Tous les officiers qui composent cette chambre, tombent à l'instant aux pieds de leur jeune maître, et le sélictar-aga dit en leur nom: « Que Sa Hautesse soit tranquille: s'il » plaît à Dieu, les têtes de tous ses ennemis » seront demain à ses pieds. »

Ce souverain de sept ans, assez âgé pour avoir senti toute l'horreur de la destinée de son père, tremblait d'être mis à mort comme lui; il ne fut rassuré qu'en voyant les officiers de l'intérieur, les bostandgis, et six cents icoglans accourir armés, et se réunir pour sa défense. « Que Dieu donne dix mille années de » vie à notre jeune empereur! » s'écria une voix qui ne craignit pas de rompre la première loi du palais impérial, le silence. Et le cri de guerre *Allah! Allah!* retentit dans tout le sérail.

De son côté, Siaus-Pacha avait envoyé ordre, sous peine de mort, à tous les pachas, beglierbeys et autres grands de l'empire, qui se trouvaient à Constantinople, de se rendre au sérail avec tout ce qu'ils pourraient armer d'amis ou de musulmans fidèles, et d'apporter des vivres pour trois jours.

Avant la fin de la nuit, le palais se trouva changé en place de guerre. Le jardin, les rues voisines, se remplirent d'hommes armés; le port se couvrit de saïques et de bâtimens de transport chargés de poudre et de munitions.

Ces mouvemens hostiles, cet aspect guerrier, avertirent les janissaires de se mettre en défense, et commencèrent à les intimider;

cependant ils appelèrent sous leurs drapeaux tous les Albanais, les Grecs et les chrétiens qui voudraient se joindre à eux, leur promettant le titre et les priviléges de janissaires, l'exemption du karatchou capitation et une somme d'argent. Les icoglans, armés de cimeterres, et les bastadgis, leurs haches à la main, voulurent entrer dans le palais pour entourer le Grand-Seigneur. Un eunuque attaché à Kiosem osa leur refuser la porte. Au moment d'être mis en pièces, il obtint d'être conduit aux pieds du sultan, sous prétexte de révélations importantes. A peine eut-il remis entre les mains de Mahomet, saisi de frayeur, la clé d'un trésor caché, à peine eut-il ouvert la bouche pour demander son pardon et la vie, qu'un bastadgi lui fendit la tête en deux d'un coup de hache. Le jeune prince, à la vue du sang de ce malheureux massacré, ne put s'empêcher de jeter un cri d'effroi, et de serrer plus étroitement le sélictar-aga qui le portait dans ses bras.

Sur ces entrefaites, le muphti, suivi d'un effendi et d'un des principaux visirs, entra dans l'hazoda. Mille voix demandèrent la mort de Kiosem, et un fetfa pour la légitimer. Ce fut le moment où la mère du sultan, effrayée du

bruit des armes et du sang qui allait couler, reparut couverte d'un voile, et cherchant un asile auprès de son fils et de ses défenseurs. La loi musulmane condamnant les femmes du sérail à être invisibles, la sultane n'était pas connue de cette multitude. « Voilà celle que nous de- » mandons, s'écrie un icoglan ; la sultane va- » lidé tombe entre nos mains : que tous ses » crimes soient punis. »

Ces furieux allaient la saisir, lorsque la jeune sultane jetant son voile, dans son effroi, dit à haute voix : « Non, je ne suis pas Kiosem ; je » suis la mère de votre maître. » Le trône où Mahomet était assis devint l'autel qu'elle embrassa pour y trouver son salut ; et l'on vit, par le plus étrange spectacle, se confondre les larmes de l'enfant et de sa mère.

Le muphti céda au vœu général, et dressa la sentence de mort. Les icoglans coururent à la chambre de Kiosem ; à la vue de l'ordre signé du sultan lui-même, à la voix du kislar-aga, qui en était porteur, les esclaves se prosternèrent, et vingt icoglans se jetèrent en foule dans les appartemens. Ils ne trouvaient point la vieille sultane ; et, dans leur fureur, ils étaient prêts à massacrer Soliman lui-même, l'accusant d'avoir fait sauver Kiosem, lorsqu'un

d'entre eux la découvrit cachée au fond d'une armoire, sous des matelas et des tapis.

« Aye pitié de moi, lui dit-elle, tout bas ; » ta fortune sera faite. »

Pour toute réponse, l'icoglan la prit par les pieds, et l'arracha de cet obscur réduit. La sultane, qui conservait une force au-dessus de son âge, se releva promptement, et eut la présence d'esprit de jeter, en s'enfuyant, un mouchoir plein de sequins pour amuser l'avidité de ceux qui la poursuivaient. L'icoglan, attaché à sa proie, l'atteignit, la saisit et la terrassa malgré sa vigoureuse résistance. Tous ces furieux se jetèrent sur elle ; les pierreries qui la couvraient, ses bagues, ses bracelets, des pendans d'oreilles formés de deux diamans de la grosseur d'une noix (riches présens qu'elle avait reçus d'Achmet I, dans le tems de sa jeunesse, et lorsqu'il en était le plus épris), toutes ces dépouilles devinrent le partage de ces hommes aussi avides que cruels ; ses fourrures de martre-zibeline lui furent arrachées sur le corps, et ce fut presque nue qu'ils la traînèrent par les pieds à la porte des Oiseaux, comme l'arrêt de mort le portait. Là, n'ayant pas de cordes pour étrangler Kiosem, ils détachèrent celle qui était suspendue à la porte

18.

de la mosquée. Cette femme robuste, qui ne devait perdre sa force et sa fureur qu'avec la vie, mordit le pouce d'un de ses bourreaux avec tant de violence qu'elle ne lâcha prise qu'après avoir reçu un coup de poignard dans le visage. Enfin, la croyant morte, les icoglans s'éloignaient, se hâtant de porter la nouvelle dans l'hazoda, lorsqu'ils aperçurent Kiosem se relevant et tournant la tête. Ils revinrent sur leurs pas, lui remirent la corde au cou, et la serrèrent si fortement avec le manche d'une hache, qu'ils virent enfin expirer cette fameuse sultane, étonnante par sa vie, plus étonnante encore par sa mort.

Pendant que cette terrible exécution s'achevait dans l'enceinte du sérail, dont les portes demeuraient fermées, l'étendard du prophète était arboré sur le mur extérieur de la première cour. A ce signal tout le peuple prit les armes pour la défense du sultan régnant; les janissaires rentrèrent dans leurs odas, et abandonnèrent leurs chefs. Bectas osa proposer de mettre le feu à Constantinople. Aucun de ses partisans ne voulut servir sa fureur. Livré vivant au grand-visir, il fut étranglé dans le sérail; ses complices les plus connus eurent le même sort. Telles furent les circonstances d'une

des plus remarquables révoltes qui aient menacé le trône des sultans. Parmi les catastrophes du même genre, qui signalaient depuis long-tems le règne de presque chacun d'eux, la révolte de l'année 1649 porte un caractère particulier qui la distingue de toutes les autres. Elle prouve que, dans l'empire ottoman, le remède est toujours à côté du mal, et qu'il n'y arrive pas de désordre public que la prudence et le courage d'un seul homme, revêtu de l'autorité, ne puissent faire tourner contre les coupables.

Les premières années de la minorité de Mahomet IV furent marquées par de continuelles agitations. Cet espace de tems ne présente qu'un tableau d'excès tolérés par une autorité incertaine. On vit, dans le cours de sept années, des pachas soulevés, six visirs déposés ou mis à mort; les janissaires et les spahis, armés les uns contre les autres, se disputant les dépouilles des victimes qu'ils s'unissaient pour sacrifier. Cependant la guerre de Candie continuait; les flottes ottomanes étaient battues par les Vénitiens, qui ne profitaient pas de la victoire; et le sang des vainqueurs et des vaincus était versé inutilement.

Tel était l'état de l'empire au dedans et au 1657.

dehors lorsque Mehemet-Kiuperli fut appelé au gouvernement. Les troubles cessèrent; une administration équitable, régulière et ferme succéda à cette faiblesse, que ne réparaient pas la modération et les bonnes intentions de la sultane, mère de Mahomet, investie jusqu'alors de la puissance de son fils.

Kiuperli, parvenu au visiriat dans un âge avancé, mit à profit toutes les leçons d'une longue expérience, et conduisit les Ottomans comme ils méritaient d'être conduits, avec une verge de fer. Ils n'ignoraient point tout ce que l'empire devait de gloire à la valeur des janissaires; mais ils étaient devenus plus dangereux qu'ils n'avaient jamais pu être utiles; ils étaient devenus les ennemis les plus redoutables de leurs maîtres.

Tous les soins, toutes les pensées de Mehemet eurent pour but de détruire, par un système lent, immuable et secret, cette milice amollie, dégénérée, mais féroce et insolente, qu'on avait perdu l'espérance d'apprivoiser. Ces janissaires, autrefois si redoutés, ne présentaient plus à la guerre que l'effroi de leur nom; leur instinct belliqueux était prêt à s'éteindre; ils renonçaient eux-mêmes à cette noble vocation qui, jusque-là, les avait ren-

dus presque invincibles. Des soldats sains et vigoureux désiraient, et pour un peu d'or obtenaient de leurs officiers d'être mis au nombre des *Ostorakes* (réformés), grâce que la première institution destinait aux braves couverts de blessures, et hors d'état de servir. La mousseline blanche de leurs turbans assimilait encore les janissaires de Mahomet IV à ceux du grand Soliman : c'était toujours la même fierté, ce n'était plus le même esprit; leurs vertus avaient cessé : leurs vices ne faisaient que s'accroître.

Dans l'intention de porter les premiers coups 1658.
à l'odieuse milice, le vieux Kiuperli fit sortir le jeune sultan de la capitale. La passion de Mahomet pour la chasse accoutuma le peuple aux fréquentes absences de son souverain. Bientôt il fit d'Andrinople son séjour presque habituel. Les scènes sanglantes dont il avait été témoin, l'impression de crainte dont les excès d'une soldatesque effrénée avaient frappé son enfance, lui donnaient une aversion naturelle pour Constantinople, où les janissaires voyaient le foyer de leur turbulence journalière, où le sérail lui inspirait autant d'horreur que les odas. Mahomet avouait secrètement le système sanguinaire de son grand-visir; et la guerre

d'Allemagne fut proclamée sous le plus léger prétexte.

1660. La Porte feignait de s'irriter de ce que George Ragotski son allié, ou plutôt son vassal, était intervenu dans les démêlés des Suédois et des Polonais; et l'armée ottomane entra dans la Transilvanie. Ali, pacha de Bude, emporta d'assaut Waradin. Ragotski accourut, et battit vingt mille Ottomans avec dix mille hommes; mais, au milieu même de ses succès, il ne tarda pas à trouver une mort glorieuse sur le champ de bataille. Mehemet-Kiuperli, âgé de quatre-vingt-six ans, se préparait à conduire lui-même en Hongrie une nouvelle armée, lorsqu'il mourut, ou plutôt lorsqu'il résigna le visiriat à son fils; car il était réservé à sa gloire et à son mérite que les sceaux de l'empire, par un exemple unique, fussent transmis héréditairement à son sang pendant trois générations successives. Le célèbre Mehemet, premier grand-visir du nom de Kiuperli, le meilleur ministre, et l'homme d'état le plus profond que la nation eût jamais produit, sut être à la fois le Sully et le Richelieu de la monarchie ottomane.

1661. Achmet, son fils, fut continué dans son éminente dignité par la volonté et la reconnais-

sance de Mahomet IV; et si le second Kiuperli surpassa son père, c'est parce qu'il avait été élevé par lui, et qu'il prit toujours ses maximes pour règles. Il gouverna l'empire sous le nom du sultan, et tandis que ce prince s'amusait à chasser ou à faire des boutons avec des os de lièvre, pour obéir au précepte religieux qui ordonne aux souverains eux-mêmes un travail manuel, ce ne sera peut-être pas sans admiration qu'on verra dans quelles mains était remise la suprême puissance.

Jaloux de la faveur nouvelle d'Achmet Kiuperli, plusieurs pachas se permettaient des murmures. Il ne craignit point d'attaquer le premier ceux qui le menaçaient : tous furent déposés et relégués dans les îles de l'Archipel. Le kiaia-bey ou lieutenant des janissaires, enhardi par le privilége de ne pouvoir être déposé ou mis à mort que de l'aveu des odas-baschis, parla de venger les proscrits. Le grand-visir, pour le punir, lui fit donner le pachalic de Damas. Les lois ottomanes défendent de refuser aucun emploi; et le kiaia sentait qu'il était perdu s'il se laissait déplacer. Il se souvint que le vieux Mehemet Kiuperli, quoique dur et sévère, n'en avait pas moins 1661.

été toute sa vie franc et fidèle à sa parole; il osa croire que son fils Achmet devait être aussi généreux; il alla le trouver: « Je suis » ton ennemi, lui dit-il, et le pachalic de Da- » mas où tu m'as nommé ne saurait être une » faveur. Si tu ne veux m'ôter ma place de » kiaia que pour me faire périr ensuite, songe » que j'ai les moyens de défendre et ma place » et ma tête. Je viens te rendre et ma place » et le pachalic, si tu me donnes ta parole » de n'attenter ni à ma liberté ni à ma vie, » et de me permettre de vivre tranquille » dans quelque timar éloigné; parle. »

Achmet, touché de cette confiance, donna la promesse demandée, et la respecta religieusement. C'était donc, à cette époque, à la cour ottomane que résidait la bonne foi. Les cours chrétiennes ne lui en donnaient pas l'exemple. Kemind, nommé prince de Transilvanie par Léopold I, combattait Michel Abaffi nommé par les Ottomans. Cette querelle se vidait dans les plaines de la Hongrie.

1662. Kiuperli la traversa à la tête de cent cinquante mille hommes, et vint investir Neuhausel, qui ne tarda pas à capituler. Mais bientôt le visir rencontra un obstacle plus grand

qu'une place forte : il eut à vaincre vingt mille Impériaux commandés par un des meilleurs capitaines de son siècle, l'élève des Tilly et des Valstein, le rival de Turenne, le comte Raimond de Montécuculi. Six mille Français, de l'aveu du roi très-chrétien, au mépris de l'alliance avec les sultans, avaient joint l'armée impériale sous les ordres du comte de Coligny et du duc de la Feuillade.

Montécuculi arriva à la vue d'Achmet, 1664.
près de Serimwar dont il fit lever le siége. Attentif à tous les mouvemens, il l'empêcha d'abord de passer la Muer; et, pour défendre le passage du Raab, il vint se poster au village de Saint-Gothard, d'où il couvrait également l'Autriche et la Styrie.

Le grand-visir, indigné de se voir arrêté, donna l'ordre à ses soldats de passer la rivière à la vue de l'ennemi. Les Impériaux laissèrent aborder quinze mille Ottomans; les attaquant ensuite avec furie, ils essayèrent de les jeter dans le fleuve. Une inondation survenue dans la nuit empêcha la moitié de l'armée d'Achmet de secourir l'autre; les janissaires et les spahis, rappelés ce jour-là à leur bravoure antique, se jetèrent à la nage pour secourir leurs

camarades. Le combat dura depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures du soir; les Français firent des prodiges de valeur pour une cause qu'il n'aurait pas dû soutenir; les Ottomans perdirent vingt-un mille hommes. L'élite des janissaires fut sacrifiée inutilement, et les suites de la victoire eussent été décisives, si Montécuculi, qui avait atteint Kiuperli près de Zenta, n'eût reçu l'ordre de suspendre les hostilités. L'empereur Léopold, victorieux, consentait par une fausse terreur, au traité de Temeswar par lequel il reçut la loi quand il pouvait la donner.

1664. Ce traité, conclu en 1664, laissa la Transilvanie entre les mains de Michel Abaffi. Varadin et Neuhausel furent cédées à la Porte. Les Hongrois, oubliés dans cette transaction, conservèrent un mécontentement qui engendra bientôt des guerres nouvelles, et les Ottomans allèrent demander pardon à leur prophète d'avoir fait la paix avec les chrétiens.

Kiuperli fut reçu en triomphe dans Andrinople. Il fut remercié par son maître, qui ne voulut voir dans la déroute de Saint-Gothard et dans les revers de son visir, qu'un traité de paix glorieux, deux villes conquises et des enne-

mis de moins dans les milliers des janissaires tués ou noyés dans le Raab. Le grand-visir, au comble de la puissance et de la faveur, se préparait à tourner tout l'effort des armes ottomanes contre la ville de Candie, dont le siége se prolongeait si honteusement, lorsqu'un danger d'un genre nouveau vint menacer l'empire.

Un imposteur, nommé Sabatéi-Sévi, docteur 1666. de la loi judaïque, s'avisa d'annoncer à la nation juive qu'il était le Messie. Ce fut à Gaza, en 1666, année dont le nombre est mystique, qu'il se mit à prêcher dans les synagogues et même dans les places publiques. Dans le même tems, un autre fourbe, complice de Sabatéi-Sévi, se donnait à Jérusalem pour le prophète Elie, et parlait du prétendu Messie comme du fils de Dieu. Quelque grand que fût devenu le nombre de ces sectaires, le grand-visir dédaigna d'abord des hommes obscurs qui ne prêchaient point à main armée; mais quand ils vinrent à publier que la puissance de la maison ottomane devait céder à celle de leur faux Messie; qu'avant un an révolu l'infidèle Mahomet IV descendrait de son trône, et que les peuples devaient cesser dès ce moment de payer le tribut au tyran, Kiuperli jugea qu'il était tems de réprimer de tels désordres. Il fit per-

suader adroitement à Sabatéi-Sévi, que le sultan lui-même était prêt à se convertir et à reconnaître sa mission; et, sous ce prétexte, il l'invita à venir exposer sa doctrine à Constantinople.

L'imposteur donna dans le piége, et s'embarqua avec quelques-uns de ses prosélytes. Deux galères ottomanes le saisirent dans la traversée, et Mahomet le fit paraître devant lui. Le chemin de la capitale à Andrinople fut couvert d'une foule d'hommes et de femmes qui se prosternaient sur son passage; et semaient sur ses pas des feuillages et des fleurs; mais ce triomphe fut de courte durée.

L'éclat du trône et la présence du souverain troublèrent d'abord le faux Messie. Son imposture se trahit bientôt après quand il reçut l'ordre de faire un miracle, à la suite duquel sa divinité serait reconnue. Le corps du fils de Dieu devait être invulnérable; Sabatéi-Sévi fut attaché à une colonne, et les icoglans, l'arc à la main, se préparèrent à le percer à coups de flèches: il avoua, les larmes aux yeux, qu'il avait abusé de la crédulité populaire. Cette scène bizarre devait avoir un dénoûment plus ridicule que cruel. Le sultan fit menacer le docteur juif d'être empalé s'il n'embrassait pas

la foi de Mahomet. Il est douteux que les musulmans eux-mêmes n'eussent pas rejeté une telle conversion; mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que la rétractation d'un imposteur aussi lâche et aussi publiquement démasqué ne suffit pas pour dissiper sa secte à l'instant même. L'Anglais Porter assure que, de nos jours encore, elle existe, et notamment à Salonique.

Achmet-Kiuperli n'en continuait pas moins 1667.
ses formidables préparatifs pour terminer d'un seul coup le siége de Candie, qui, n'ayant présenté jusque-là qu'un blocus, surpassait en lenteur la fabuleuse guerre de Troie.

Ce fut au printems de l'année 1667 qu'il mit à la voile, emmenant avec lui cent mille combattans. Les Vénitiens n'osèrent pas disputer le passage à cette flotte immense, quoique la mer fût le seul élément qui, depuis le commencement de la guerre, eût permis des triomphes à leurs armes.

Achmet débarqua à Palio-Castro, et vint peu de jours après investir Candie. La place était défendue par un fossé large et profond, par des remparts que protégeaient sept bastions, la Sabionara, le Vitruri, le Giefu, le Martinengo, le Bethléem, le Panigra, et le Saint-

André; tous ces ouvrages étaient appuyés par le fort de Saint-Dumitri.

Le grand-visir se plaça devant le bastion de Panigra; l'aga des janissaires et les pachas furent répartis devant les différens postes. Les Ottomans commencèrent par élever trois batteries contre les bastions Panigra, Martinengo et Bethléem. Les approches se firent, la tranchée s'ouvrit. Les assiégeans et les assiégés employèrent les mines avec un succès égal. Les combats les plus sanglans se livraient sous terre, et les fougasses faisaient chaque jour sauter en l'air des bataillons tout entiers. Achmet n'emporta les ouvrages extérieurs qu'après une immense perte d'hommes. Le premier assaut fut donné au bastion Panigra. Déjà six drapeaux y avaient été plantés par les Ottomans, lorsque trois mines, chargées de soixante barils de poudre, ensevelirent dans leur explosion les assaillans sous ses ruines. Ces premières attaques donnèrent lieu à trente-deux assauts et à dix-sept sorties, qui coûtèrent plus de vingt mille hommes au grand-visir.

1668. Cependant le marquis de Ville, commandant de Candie, avait été rappelé par le duc de Savoie, son souverain, et il se trouvait remplacé par un Français nommé le marquis

de Saint-André-Montbrun. Six cents gentilshommes de cette nation, ayant à leur tête ce même La Feuillade, que les Ottomans avaient déjà vu à Saint-Gothard, vinrent ranimer le courage des assiégés, et se placer au poste le plus périlleux, près du bastion de Saint-André, ou plutôt de ses ruines. Sourds aux sages conseils du capitaine général Morosini, cet essaim de volontaires, pleins d'ardeur et de présomption, se vit bientôt réduit à trois cent cinquante hommes. Indignés de recevoir la mort sans la donner, ils s'obstinèrent à aller corps à corps se mesurer avec l'ennemi. Soutenus par le feu de la place, ils fondirent sur les assiégeans, tuèrent ou mirent en fuite tout ce qu'ils rencontrèrent, jusqu'à ce qu'un gros de janissaires se présenta et tint ferme devant eux. Ils allaient être enveloppés, lorsque le duc de la Feuillade donna le signal de la retraite. Cette bouillante jeunesse désira bientôt de repartir avec la même ardeur qu'elle avait désiré de combattre. Elle se rembarqua pour la France, et sembla n'être venue à Candie que pour y faire parade d'un courage inutile.

Le sommeil trompeur des assiégés présageait un réveil terrible. Depuis plusieurs semaines une mine se creusait sous la partie du bastion

de Saint-André, occupée par les Ottomans; elle éclata, et fit voler en l'air les bataillons, les canons et le reste des ouvrages. L'armée du grand-visir fut quelques jours à revenir de sa terreur.

Bientôt, renonçant aux mines, et se bornant à être soutenus de leur artillerie, les intrépides assaillans vinrent démolir, à l'aide des leviers, des masses de fer et de leurs bras, tout ce qui restait du bastion. Chaque poignée de terre était teinte de leur sang. Ils vinrent à bout de le détruire.

De son côté, la garnison, dont chaque chef était transformé en soldat, opposait la même constance. Un retranchement nouveau se trouvait formé derrière celui qu'on abandonnait. Il tombait chaque jour de part et d'autre un si grand nombre de morts et de blessés, qu'on ne pouvait comprendre qu'il restât des bras pour l'attaque, ou qu'il en restât pour la défense. La place était aux abois.

Mais le grand-visir l'ignorait, et il n'était pas éloigné d'un accommodement qui lui eût permis de lever le siége sans honte; le seul defterdar osa lui représenter que tant de dépense d'hommes et d'argent ne pouvait être

justifiée que par le succès, et qu'il fallait emporter Candie, ou mourir.

Sur ces entrefaites, un nouveau secours de Français partit des ports de Provence. Les ducs de Beaufort et de Navailles le conduisaient. Leur apparition eut le même effet et la même issue que celle du duc de la Feuillade. Paraître et combattre fut le cri de l'imprudence française, à laquelle la sagesse vénitienne ne put opposer que des conseils qui ne furent pas écoutés. Dès la nuit suivante, une sortie fut entreprise; mais les signaux furent mal entendus. Deux colonnes se rencontrèrent et se chargèrent dans leur méprise. Les tranchées des assiégeans n'en furent pas moins emportées; tout fuit devant les Français; les batteries même furent abandonnées. Le hasard met le feu à un magasin où se trouvaient plus de cent trente barils de poudre; un cri funeste de: *Gare la mine!* devient pour les vainqueurs le signal d'une terreur panique. Ils rompent leurs rangs, ils jettent leurs armes; ils fuient en désordre, et courent vers la place sans même être poursuivis. La perte du seul duc de Beaufort ajouta un malheur à la honte de cette journée. Son corps ne fut point retrouvé; on crut que sa tête était du nombre de celles que les janis-

1669.

saires avaient présentées au visir; mais l'opinion la plus générale fut que le duc de Beaufort avait été enterré sous les ruines du magasin. Enivrés de ce succès, les Ottomans ne doutèrent pas que Candie ne capitulât le lendemain.

En effet, le duc de Navailles sonna la dernière heure de la ville assiégée, en annonçant le jour de son départ. Rien ne put le retenir; ni les prières ni les reproches du clergé et des habitans, ni la vue des femmes et des enfans qui, prosternés à ses pieds, le suppliaient de ne pas les abandonner. Les Français partirent, et Candie capitula.

1669. Ainsi se termina, après deux ans et quatre mois d'attaques régulières, le plus meurtrier peut-être de tous les siéges qui durait, sous le nom de blocus, depuis vingt-cinq ans. Le drapeau blanc fut arboré sur les ruines de Candie au mois d'avril 1669.

Une trève de trente ans en fut la suite. Venise abandonna l'île entière à la réserve de la Sude, de Spina-Longa et du cap Carabuse, havres sans défense, qui ne méritaient pas d'être disputés, et que, pour l'honneur de ses armes, et plus encore pour l'intérêt de son commerce, la république s'obstinait à con-

server. Achmet, content de son triomphe, ne persista pas à refuser. Il permit aux Vénitiens de garder Clissa dans la Dalmatie, comme refuge des Candiots qui voudraient abandonner leur pays. Il n'exigea pas de contribution plus forte que par le passé pour les îles de l'Archipel, dont Venise était en possession; il exempta même de toute charge les îles de Zante et de Céphalonie; modération qui prouve, à la gloire du gouvernement ottoman et du généreux Kiuperli, que les sultans et leurs ministres n'abusaient plus de la victoire, et commençaient à reconnaître des droits au malheur, comme les peuples les plus civilisés.

Candie ne tomba que parce qu'elle ne pouvait plus se défendre; ses braves habitans avaient épuisé toutes les ressources de l'art militaire, du courage et du désespoir. La gloire de la république de Venise s'augmenta par ce désastre; mais l'empire ottoman perdit sa formidable réputation, parce que ses succès vinrent trop tard, et furent trop chèrement achetés.

La guerre de Candie coûta la vie à trente mille chrétiens; mais deux cent mille musulmans y périrent. Suivant les registres du defterdar, dans les deux dernières années du siége, il y eut sept cent mille écus de dépensés à

payer seulement les chrétiens transfuges ou espions, les soldats qui se distinguaient et les têtes qu'ils apportaient, estimées sept francs chacune. Cette guerre porta un nouveau coup à la milice des janissaires, dont le plus grand nombre y périt; elle ruina la marine ottomane, qui ne s'est jamais rétablie. Mais ce qui n'est pas moins digne de remarque, c'est la modération avec laquelle la Porte souffrit sans se plaindre l'atteinte que la France n'avait pas craint de porter à l'alliance antique et mutuelle, en secourant presque à la fois les impériaux et les Vénitiens. « Les Français sont les vrais » amis des Ottomans, » disait au grand-visir l'ambassadeur Nointel. — « Les Français sont » nos amis, reprit en souriant Achmet Kiu- » perli; mais nous les trouvons toujours avec » nos ennemis. »

L'époque de la guerre de Candie fut aussi l'ère politique où l'on vit, du sein de la servitude, la nation grecque s'élever par adresse et par une sorte de génie subalterne, jusqu'à la confiance du gouvernement ottoman; de là bientôt à la possession exclusive de ses secrets, et par suite, au partage d'une ombre de puissance dont les descendans avilis des républicains et

des empereurs s'enorgueillissent comme de la grandeur souveraine.

C'était seulement au négoce et aux arts mécaniques que les Grecs, courbés sous le joug, se livraient depuis plus de deux cents ans, lorsque le grand-visir Achmet Kiuperli donna à un homme de cette nation, nommé Panajotti, le poste d'interprète ou de drogman de la Porte Ottomane. Cette faveur fut la récompense des services que cet agent habile venait de rendre au siége de Candie.

Cette fortune inespérée réveilla chez les Grecs l'ambition et l'esprit d'intrigue qui les ont distingués dans tous les temps. Ici commença cette longue dynastie d'hommes adroits, avides et instruits, qui établirent auprès du divan et des grands-visirs la nécessité et l'habitude de se servir de leurs talens, qui érigèrent, par un système constant de patience, de manœuvres et de souplesses, la confiance du gouvernement en patrimoine; mais il est seulement utile d'observer ici que, sous le règne de Mahomet IV et sous le visiriat d'Achmet Kiuperli, les Grecs succédèrent aux renégats dans les fonctions d'agens intimes et dans les relations diplomatiques. Aussi cette partie de leur gouvernement commença-t-elle dès-lors à être dirigée avec

plus de lumières, plus de finesse que les Ottomans n'en eussent trouvé en eux-mêmes. Mais ces faibles ressources des petits souverains, disciples de Machiavel, ne servaient point à arrêter la décadence d'un empire dont les vices attaquaient le cœur d'un vieil état rongé par une lèpre secrète, et que sa force allait abandonner.

1671. La conquête de Candie jeta cependant un grand lustre sur le règne de Mahomet IV, et la terreur de ses armes lui valut de nouveaux sujets : les Cosaques zaporogues, las du joug des Polonais, se mirent sous sa protection. Dorosensko, leur hetman, vint rendre hommage au sultan, et lui demander, comme son vassal, les tougs et le sandgiack alem.

Les Polonais, qui se croyaient les maîtres de ce peuple libre, prirent leur inconstance pour un crime, et ravagèrent leur pays. Cette péninsule formée par le Niester et le Dniéper, entrecoupée de défilés et de marais, était une utile barrière pour les Polonais ou les Russes, auxquels les Cosaques volages se donnaient tour-à-tour. Les Ottomans allaient profiter de ces frontières nouvelles ; Kiuperli, pour protéger les Cosaques, marcha contre la Podolie avec cent cinquante mille hommes. Le sultan,

en personne, accompagna l'armée, pour apprendre à ses peuples, qui ne lui donnaient que le nom d'*Avadgi*, ou chasseur, qu'il savait employer son courage contre d'autres ennemis que les bêtes farouches ou la Romélie ou de la Macédoine : il passa le Danube près de Galacz en Moldavie, et vint mettre le siége devant Kaminiek.

Environnée du Smotrix, torrent rapide dont 1672.
les bords sont couverts de rochers escarpés, cette ville semblait à l'abri de toute attaque derrière ses remparts inaccessibles qu'elle devait à la nature. Au bout de neuf jours de tranchée ouverte, Kaminiek se rendit. Dans la Russie noire, Léopold, investie et pressée, ouvrait ses portes, quand le roi de Pologne, Michel Koribut, aussi lâche qu'il avait été imprévoyant, envoya demander la paix, et souscrivit, le 18 octobre 1672, l'infâme traité de Bouczacz, contre lequel tous les Polonais se révoltèrent: ils appelèrent de la pusillanimité de leur roi à la valeur de leur général, le célèbre Jean Sobieski. Ce grand homme vengea l'honneur de sa nation, et anéantit le traité de Bouczacz sur le champ de bataille de Choczim. La victoire y fut disputée pendant quatorze heures; huit mille janissaires et douze mille Ottomans y perdirent la vie.

Les Polonais allaient poursuivre leurs ennemis vaincus, que ni la présence ni les menaces de leur sultan ne pouvaient ramener au combat, lorsque la mort de Michel Karibut appela toute la noblesse polonaise à Cracovie, pour l'élection d'un nouveau roi. La victoire de Choczim n'eut d'autre avantage que de réunir tous les suffrages en faveur de Sobieski, et il fut proclamé.

1674. L'année d'après, les Polonais, vainqueurs des Ottomans à Mohilow sur le Dniéper, furent à leur tour vaincus à Zorawna. Les deux armées, lasses de se combattre sans succès décisif, conclurent la paix au milieu du tumulte des armes. Kaminiek fut ajoutée à l'empire du Croissant.

1676. Mais ce faible avantage fut compensé par une perte irréparable; Achmet-Kiuperli mourut, héritier de l'expérience, des grandes vues et du beau caractère de son père Mehemet. Pendant un visiriat de quinze années, Achmet avait fait voir autant de talens que de vertus. Toujours sévère, mais toujours juste; brave sans férocité, humain sans faiblesse, désintéressé, économe, dans l'occasion libéral et magnifique, il mérita la faveur et la confiance de son maître, sans sacrifier jamais le bien

public aux intérêts particuliers de son souverain, parce que, dans les devoirs des ministres dignes d'estime, ces deux considérations ne se séparent point. Aussi le sultan, dans sa reconnaissance, offrit-il les sceaux de l'empire à Mustapha-Kiuperli, frère d'Achmet, comme s'il eût voulu que le visiriat fût héréditairement attaché à cet illustre nom.

Sur le refus du modeste Mustapha, Mahomet nomma grand-visir leur beau-frère, Cara-Mustapha, déjà caïmacan, déjà formé par les exemples de la famille qui l'avait adopté; mais trop fier, trop ambitieux, trop avide, trop avare, malgré de brillantes qualités, pour marcher sur les traces d'Achmet, et encore moins pour le faire oublier.

Son orgueil ne tarda pas à détruire tout ce que l'adresse, la fermeté, la sagesse de son prédécesseur, avaient acquis ou conservé. Il commença par perdre les utiles alliés que la prudence d'Achmet avaient garantis à l'empire. Dorosensko, l'hetman des Cosaques, reçut de Cara-Mustapha des refus et des menaces, au lieu des honneurs et de la protection qu'il était en droit d'en attendre. Bientôt, à l'instigation de leur chef, les Cosaques, détestant également les Polonais qu'ils redoutaient, et les Ottomans qui les humiliaient, implorèrent l'appui des

Russes, dont leur inconstance s'était déjà dégoûtée.

1677. Le czar Fédor-Alexiowitch reçut avec joie de nouveaux sujets qui lui apportaient en tribut leur valeur et leur patience éprouvées dans les fatigues et dans les dangers; qui lui donnaient, pour place frontière, la ville de Tchiquirin, et qui reculaient jusqu'au Dniéper les limites des états russes, dont ils devenaient les vedettes.

En vain Cara-Mustapha tira du château des Sept-Tours un Georges, fils de Bogdan-Kilmineski, ancien hetman des Cosaques, qu'il opposa à Dorolensko. Une armée russe vint soutenir les nouveaux vassaux des czars. Cette guerre, imprudente par ses causes, honteuse par son issue, laissa aux Cosaques la liberté de choisir à quelle puissance ils voulaient obéir. Le grand-visir dissimula les affronts qu'il devait à son incapacité; il retira de l'Ukraine les débris d'une armée qui avait trouvé son tombeau dans Tchiquirin.

1679. Il ne tarda pas à en lever une encore plus formidable; mais de plus grands intérêts appelaient les armes ottomanes sur un autre théâtre: et en effet, jamais la fortune ne leur avait promis de plus brillans succès, ne leur avait permis un plus vaste espoir.

LIVRE XIV.

Situation de la Hongrie. — Tékéli. — Second siége de Vienne. — Victoire de Jean Sobieski, roi de Pologne. — Fuite des Ottomans. — Prise de Gran. — Disgrâce et mort de Cara-Mustapha. — Réflexion sur son sort. — Prise de Bude par les Impériaux. — Sédition dans l'armée ottomane. — Fuite du grand-visir Ainegi-Soliman. — Siaus-pacha. — Révolution. — Déposition de Mahomet IV. — Que serait-il arrivé à l'Europe si Vienne avait succombé ?

Depuis la paix de 1664, la Hongrie n'avait vu que des troubles, des proscriptions et des échafauds. Ses magnats, oubliés à dessein dans le traité de Témeswar, s'étaient ligués contre la cour de Vienne, pour la conservation de leurs droits. Plusieurs d'entre eux furent accusés d'intelligence avec la Porte-Ottomane, et de conspiration contre la personne de l'empereur. Des listes de mort frappèrent d'effroi la malheureuse Hongrie, comme autrefois Rome, aux tems de Marius et de Sylla. Les têtes des comtes de Serin, de Nadasti, de Frangipani et de Trattemback, tombèrent sous la hache

des bourreaux, et au mépris de la liberté des cultes, qui avait été solennellement reconnue, une foule de ministres protestans furent exilés ou même condamnés aux galères. La dignité de palatin supprimée, les brigandages et les cruautés exercés par les troupes allemandes, achevèrent de soulever tous les esprits, et la guerre civile éclata. Les mécontens avaient eu d'abord pour chef le comte François Wesselini; Eméric Tékéli lui avait succédé. La diète d'Œdimbourg, de 1681, n'avait montré, de la part de la cour de Vienne, que ses craintes et tout au plus quelques faibles remords de tant d'injustices. Tékéli n'en refusait pas moins de quitter les armes; et, déjà sûr d'Abaffi, le prince de Transilvanie, il appelait à son secours les Ottomans. Ce n'étaient plus des factions divisées, c'était la Hongrie presque entière, soulevée par un mouvement général, qui offrait au sultan, pour prix de son appui, un tribut annuel de trente mille hommes de troupes auxiliaires, prêtes à marcher en tout tems contre ses ennemis.

De si grands intérêts furent pesés dans le divan de Constantinople. La bonne foi musulmane répugnait à rompre la trêve de vingt ans, dont les conditions étaient fidèlement

gardées par l'empereur d'Allemagne, et il est vrai de dire que Léopold I, prince austère et loyal, avait refusé, en 1667, malgré l'avis du sage Montécuculi, de conclure avec le czar Fédor-Alexiowitch une alliance offensive contre les Ottomans. Mais à Constantinople, où la foi publique ne se règle que sur la probité de celui qui gouverne, le corps de l'uléma, qui soutenait qu'on devait respecter la trève, autorisait, sans scrupule, les secours secrets qu'on donnerait aux mécontens de Hongrie. Pourquoi la politique musulmane n'aurait-elle pas eu aussi son tarif, quand Louis XIV ne croyait pas, sans doute, manquer à l'alliance des lis et du croissant, en permettant à des français d'aller combattre à Saint-Gothard et à Candie?

Mais, aux yeux du sultan et du grand-visir, tous les mobiles de religion, d'ambition et de gloire se réunissaient à la fois pour leur faire décider la guerre. Par un concours de circonstances inespérées, la Hongrie s'offrait au joug volontairement; l'Allemagne, épuisée par la guerre de Trente-Ans, sans digues et sans forces, restait ouverte à l'invasion. Tous les Etats chrétiens tombaient, l'un après l'autre, emportés par un torrent qui n'avait pas besoin

d'être grossi dans son cours: la foi mahométane allait être reconnue depuis les rives de la Baltique jusqu'aux extrémités de l'Italie, et jusqu'aux colonnes d'Hercule, et tous les peuples soumis autrefois à l'aigle romaine allaient fléchir le genou devant l'étendard de Mahomet.

Séduits par de si riches, de si glorieuses, de si saintes espérances, les janissaires demandèrent la guerre; le muphti entraîné la consacra par un fetfa; et, tandis que Léopold inquiet envoyait à Constantinople le comte Caprara pour continuer la trève, et prévenir la rupture, Ibrahim, pacha de Bude, réuni au prince de Transilvanie, entrait à main armée dans la Hongrie, et les hostilités commençaient.

1683. Cossovie, Epéries, Tentsch, Leventz, Lipschet, Tilleck, ouvrirent leurs portes. Les troupes allemandes se replièrent, et ne disputèrent pas le terrain; mais pendant qu'une nombreuse armée ottomane se rassemblait à un mille de Constantinople, près d'Aou-Pacha, un orage épouvantable vint renverser les pavillons du sultan, du grand-visir, du muphti et des pachas. Cinq jours après, sous Silivria, l'armée éprouva un désastre encore plus funeste et plus général; les tentes, les bagages, les

bestiaux; les hommes même furent entraînés jusque dans la mer, par la violence et la rapidité des eaux débordées. Les Ottomans, frappés de voir la guerre nouvelle commencer sous de si tristes auspices, tirèrent, dans leur superstition, un sinistre présage de son issue; le visir et le sultan lui-même ne se mirent pas moins en marche à la tête de l'armée. On pouvait croire que Mahomet allait commander ses soldats en personne; mais, à peine arrivé à Andrinople, il se contenta de les passer en revue, remit dans les mains du grand-visir le sandgiac-chérif, et retourna se livrer aux plaisirs de la chasse et à l'oubli de ses devoirs.

Les Ottomans passèrent la Save à Belgrade, et trouvèrent à Essek le comte Tékéli, qui les attendait avec trois cents nobles Hongrois. Cara-Mustapha tint un conseil de guerre, et demanda au nouvel allié des sultans par quel endroit il fallait attaquer l'ennemi commun, et s'il était d'avis qu'on portât plus tôt ou plus tard le siége devant Vienne, dont les chemins étaient ouverts.

Tékéli représenta, avec autant de force que de sagesse, qu'il serait imprudent de songer à investir Vienne avant de s'être emparé des places fortes que l'armée ottomane allait laisser

derrière elle; que le parti le plus sûr et en même tems le plus glorieux, était que le grand-visir se tînt, avec le gros de l'armée, près de Belgrade ou de Bude; qu'il contiendrait ainsi les garnisons disséminées dans les forteresses et les places de la Hongrie appartenant encore à Léopold, pendant que les Tartares et les spahis se répandraient dans l'Autriche, la Moravie, la Bohême et la Silésie; empêcheraient enfin l'ennemi de former aucun magasin, et, par la suite, de réunir aucun corps d'armée en état d'opposer quelque résistance. L'avis de Tékéli était celui de tous les pachas, celui du sage et vaillant Ibrahim, beglierbey de Bude; mais il ne s'accordait ni avec les vues secrètes, ni avec la présomption de Cara-Mustapha.

Aussi adroit qu'ambitieux, il feignit de se rendre aux conseils de Tékéli et des pachas, pour les rendre responsables de l'événement, et il donna ordre à l'armée de marcher sur Raab. Bientôt il apprit que l'empereur Léopold avait quitté Vienne, et s'était sauvé à Lintz, que la ville était dans la consternation, que les murailles tombaient en ruines, et que cette capitale de l'Autriche n'avait enfin pour défenseurs qu'une garnison faible et des habitans frappés de terreur. Le grand-visir montra

alors aux pachas le khati-chérif qui lui donnait un plein pouvoir de diriger les opérations de la guerre. Tous les pachas baisèrent avec respect l'ordre impérial, et ne songèrent plus qu'à obéir. Cara-Mustapha laissant Ibrahim devant Raab, et Tékéli devant Presbourg, se présenta sous les murs de Vienne avec cent quatre-vingt mille hommes, au mois de juillet 1683.

Le duc Charles de Lorraine, beau-frère de 1683.
l'empereur Léopold, avait eu le tems de jeter huit mille hommes dans cette capitale dont Sthaemberg était gouverneur. Le duc, à la tête de trente-sept mille Allemands, ne chercha pas à couvrir inutilement la ville; il passa le Danube, et, après en avoir rompu les ponts, il se plaça en observation sur la rive gauche : ce fut là qu'il attendit que les Saxons, les Bavarois et les Polonais qui marchaient sous les ordres de leurs princes respectifs, vinssent se joindre à lui pour sauver l'Autriche et l'empire. A l'approche du danger, Léopold avait conclu une alliance avec Sobieski, par l'entremise du pape Innocent XI. Le héros de la Pologne accourait avec trente mille hommes combattre sur un nouveau théâtre les ennemis du nom chré-

tien : mais les secours étaient éloignés et le danger pressant.

Le grand-visir ouvrit la tranchée à cinquante pas de la contrescarpe dans le faubourg d'Ulric; il tira deux parallèles qui se communiquaient, l'une du côté du bastion de la cour, l'autre du côté de Lobel, et y fit établir une batterie de trente pièces de canon. L'artillerie et les mines abattirent des pans entiers de murailles : le corps de la place fut attaqué avec vigueur. Quelque courageuse que fût sa défense, Vienne allait donc succomber. « Plus de tems à perdre, » monseigneur, » écrivait Stharemberg au duc de Lorraine. En effet, un assaut général ne pouvait manquer d'être décisif, lorsque tout-à-coup les attaques se ralentirent, et une étonnante inertie succéda à une prodigieuse activité. L'avarice et l'ambition de Cara-Mustapha en ordonnaient ainsi : ses succès l'avaient enivré; et, dans le délire de son orgueil, on assure qu'il n'aspirait à rien moins qu'à fonder un empire sur les pays conquis ou à conquérir. Vienne offrait à ses yeux une proie qui ne pouvait lui échapper; mais il croyait que les trésors de tous les princes d'Allemagne y étaient renfermés, et son unique crainte était d'être forcé de les abandonner au pillage,

si la ville, au lieu de se rendre par composition, se trouvait prise d'assaut.

En vain tout le camp murmurait, en vain les janissaires se plaignaient hautement de ce qu'on les envoyait journellement attaquer la brèche par corps isolés, et de ce que ces engagemens partiels coûtaient un sang inutile. Cara-Mustapha, loin de céder à leur impatience, n'en persista pas moins dans son système de lenteur, et toute son armée passa de l'indignation au découragement.

Instruit de cette disposition des esprits dans le camp ennemi, le duc de Lorraine détacha vingt mille hommes sous les ordres du prince Louis de Bade, et les envoya surprendre Tékéli, qui, en observant Presbourg avec un corps de troupes, protégeait les convois que la Hongrie fournissait à Cara-Mustapha. La défaite inopinée de Tékéli amena la disette dans l'armée ottomane; les janissaires se mutinèrent en s'écriant qu'ils étaient venus combattre des hommes, et non pas la famine. Tandis que les assiégés reprenaient courage et réparaient toutes les brèches de leurs murailles, les Ottomans, abattus, rebutés, insensibles à la gloire comme à leurs dangers, laissaient les Polonais faire leur jonction avec les Impériaux;

ils n'essayèrent pas même de couper le pont de Tuln, par lequel l'armée combinée passa le Danube, et marcha contre eux. Le grand-visir refusa de lever le siége, et d'aller au-devant des chrétiens. En vain le pacha de Bude conseillait-il de couper les bois voisins du camp, d'élever des retranchemens, et d'y attendre l'ennemi, qu'on ferait ensuite attaquer sur ses flancs par la cavalerie dès qu'on l'aurait forcé à la retraite; Cara-Mustapha s'obstina à continuer le siége, et ne voulut pas croire que les infidèles osassent venir le chercher.

Tout-à-coup trois signaux de nuit, allumés sur le kalemberg, apprirent aux assiégés que leurs libérateurs approchaient. En effet, l'armée chrétienne ne tarda pas à paraître. Aussitôt le grand-visir donna l'ordre de mettre à mort tous les prisonniers, qu'il avait jusqu'alors traînés à sa suite, et trente mille malheureux chrétiens furent égorgés sans pitié. Il divisa son armée en trois corps, donna l'aile gauche au pacha de Bude, la droite au pacha de Diarbékir, et se plaça au corps de bataille avec une partie des janissaires, commandés par leur aga; ce qui en resta fut laissé dans les tranchées, avec ordre de contenir la ville dès que le combat serait engagé.

L'armée ottomane, et dans son camp et sur le champ de bataille, étalait aux regards tout l'éclat de la magnificence asiatique; mais sous l'or et les pierreries des vêtemens, sous les pelisses magnifiques et les armures brillantes, étaient ces mêmes hommes assez découragés pour s'écrier quelques jours avant : « Paraissez » donc, infidèles; le seul aspect de vos cha» peaux va nous faire fuir. »

Aussi les pachas, les commandans, les officiers étaient-ils les seuls qui parussent disposés à faire leur devoir.

Les Impériaux descendirent des montagnes; à la vue de Cara-Mustapha, soixante-quinze mille combattans, trois souverains et vingt-trois princes allemands s'avançaient sous les ordres du roi de Pologne. Parmi les troupes qu'il avait amenées, on distinguait sa cavalerie polonaise, leste, ardente et bien montée; ses fantassins, parés seulement de leur bonne mine, mal vêtus, mais accoutumés à s'habiller des dépouilles de leurs ennemis.

Vingt-huit pièces de canon, que l'armée avait traînées à travers les montagnes, écartèrent d'abord les nuages de spahis et de Tartares qui inquiétaient leur ligne de bataille, et voulaient l'empêcher de se former. Dès qu'on

en fut venu aux mains, le duc de Lorraine, qui commandait l'aile droite, enfonça la gauche des Ottomans; à la droite, les janissaires refusèrent d'obéir, et quittèrent leurs rangs. Ceux qui étaient restés dans les tranchées, les abandonnèrent sous prétexte d'aller secourir leurs camarades, mais pour se dérober aux dangers. Le centre, où était le grand-visir, soutint seul quelque temps l'honneur des armes ottomanes; mais, pressés bientôt par Sobieski lui-même, à la tête de ses Polonais, les janissaires et les spahis tournèrent le dos, et la déroute devint générale. Cara-Mustapha, entraîné par les fuyards, et voyant la bataille perdue sans ressources, ne fit que traverser son propre camp, que les soldats, se poussant pêle-mêle, s'empressaient d'abandonner; il entra dans sa tente, qui n'était même plus gardée, et sauva le sandgiac-chérif qu'il y avait laissé. L'étendard sacré dans les mains, la honte dans le cœur, et des larmes de rage dans les yeux, il rejoignit les débris de son armée, accusant la fortune quand il ne devait accuser que lui seul.

Sobieski, vainqueur, n'osait pas croire à un triomphe qui lui avait si peu coûté. L'armée chrétienne passa la nuit sur le champ de ba-

taille, dans la crainte que la fuite des Ottomans ne fût qu'un stratagême, et qu'ils ne vinssent présenter de nouveau le combat; mais cette prévoyance se trouva plus sage que nécessaire; car, tandis que le camp, abandonné par les vaincus, n'offrait qu'une vaste solitude, de riches tentes désertes, des trésors sans maîtres, des armes, des munitions de guerre et de bouche de toutes espèces jetées çà et là, et des monceaux de cadavres de prisonniers égorgés, l'armée ottomane, en déroute, couvrait de fuyards le chemin de Raab. Janissaires, spahis, Tartares, cavaliers, fantassins, fuyaient pêle-mêle; ils étaient frappés d'un effroi si universel, que, sans regarder derrière eux, et se croyant poursuivis, plus occupés du danger que de la fatigue, ils firent vingt-cinq milles d'Allemagne sans prendre aucune nourriture, et ne s'arrêtèrent qu'au bout de cinquante heures.

Ce ne fut que dans la matinée du lendemain que le roi de Pologne, ayant appris la disparition des Ottomans, et tous les rapports s'accordant à confirmer leur fuite, permit aux troupes victorieuses d'entrer dans le camp. Le butin fut immense; les habitans de Vienne, Stharemberg à leur tête, vinrent au-devant de leur libérateur. Ce fut par la brèche qu'ils le firent

entrer en triomphe ; tout le peuple accourait en foule au-devant de Sobieski, et se jetant entre ses gardes et lui, chacun se disputait le bonheur de baiser ou ses vêtemens ou son cheval. C'était au dieu des armées que le prince chrétien venait rendre grâces de ses succès inespérés ; et, de même qu'au tems de Don Juan d'Autriche et de la victoire de Lépante, les ministres de la religion répétèrent, dans les chaires saintes, ces paroles sacrées, appliquées cette fois au salut de l'Europe entière : « Il » fut un homme envoyé de Dieu, nommé » Jean. »

Cependant les débris de l'armée ottomane étaient réunis sous les murs de Raab. Les fanatiques musulmans n'attribuaient pas leur déroute à leur lâcheté, mais à la vengeance du ciel, qui les punissait d'avoir bravé les anathèmes que Soliman-le-Grand avait lancés en levant le premier siége de Vienne, contre ceux de ses descendans qui oseraient attaquer une seconde fois cette ville, qu'il avait déclarée fatale aux Ottomans.

Mais le grand-visir, inquiet, sombre, inabordable, cherchait d'autres moyens de se rassurer, et de n'être pas responsable de ses fautes, de son obstination et de son incapacité.

Il essaya de faire tomber sur d'autres têtes le coup qui menaçait la sienne, et se défit de tous ceux qu'il craignait d'avoir pour accusateurs. Ibrahim, pacha de Bude, le plus dangereux de tous, le pacha d'Essek, celui de Poséga, l'aga des janissaires, périrent étranglés par ses ordres; il se justifia ensuite aux dépens des infortunés qu'il avait fait mettre à mort.

Une impunité, achetée par tant de meurtres 1683.
et tant d'injustices, ne pouvait pas être de longue durée. Les Impériaux poursuivirent leurs succès; ils remportèrent une seconde victoire près de Barcan. Bientôt après, la ville de Gran, qui avait tenu quatre mois contre une armée nombreuse, se rendit en quatre jours au duc de Lorraine, sur la capitulation honorable qu'il offrit aux assiégés.

Cara-Mustapha, retiré sous les murs de Bude, n'osait plus tenir la campagne. Parvenu à tromper le sultan par de faux rapports, il ne lui parlait que de lever une nouvelle armée, et de reporter le siége devant Vienne au printemps suivant; mais il osa demander à son maître la permission d'immoler de nouvelles victimes, et cette démarche fausse et atroce le perdit. Les yeux de Mahomet IV venaient d'être dessillés; des officiers, témoins des désastres et des

fautes commis pendant l'expédition de Vienne, avaient fait connaître la vérité; l'innocence des pachas mis à mort par le grand-visir parut au grand jour, et son arrêt était prononcé, lorsque ses nouvelles impostures en firent hâter l'exécution. Un ordre secret du sultan fit partir le chiaoux-bachi et le kiaia des capidgis. Ces deux sinistres messagers rencontrèrent Cara-Mustapha à Belgrade, où il achevait de former une nouvelle armée. Ce fut au milieu de quatre-vingt mille soldats, dont il disposait, que ces deux hommes ne craignirent pas de présenter au plus fier et au plus absolu des Ottomans, l'ordre de son maître, conçu en ces termes: « Tu as mérité la mort; et notre » volonté est qu'après avoir accompli l'ab» dest et fait le namaz, selon la coutume, tu » remettes ta tête aux messagers que nous » t'envoyons à cet effet. »

Cara-Mustapha porta trois fois, avec respect, l'écrit impérial à son front; fit, après l'avoir lu, une courte prière, et, sans murmurer, passa lui-même à son cou le fatal cordon.

Peut-on contempler, sans étonnement et même sans admiration, le contraste de la vie et de la mort de ce musulman ambitieux, cruel et inique, qui vécut en sujet coupable, et

mourut en esclave soumis? Ce même homme, qui avait espéré fonder un empire, à l'aide des trésors et des armées de son maître, au sein des dignités et de la faveur, avait coutume de dire qu'il manquait à sa félicité et à sa gloire, d'obtenir le martyre en mourant par l'ordre du sultan, et l'on voit sa résignation attester le dévouement qu'il professait. Certes ce n'était pas un législateur vulgaire que celui qui avait su imprimer ce sceau religieux du précepte d'une obéissance aveugle, que pratiquaient ainsi les *couls* des sultans, dans l'espérance d'un bonheur éternel; mais l'influence de ce préjugé utile au souverain n'ajoutait rien à la puissance réelle de l'empire.

Tous les ennemis l'attaquaient à la fois. 1684.
Dans le moment même où les Ottomans n'avaient pas trop de toutes leurs forces pour résister aux Impériaux et aux Polonais, les Vénitiens leur déclarèrent la guerre. Les villes maritimes étaient sans munitions et sans défense; la marine se trouvait réduite à six vaisseaux en mauvais état; le tems et l'argent manquaient également pour construire des flottes nouvelles. Aussi le nouveau grand-visir descendit-il vainement à la prière et aux promesses. Venise osa répondre aux fiers Otto-

mans, que le tems de venger les injures qu'elle avait reçues d'eux était arrivé. Le grand-visir fit tête à l'orage qu'il ne pouvait pas conjurer, jugeant courageusement que les succès éphémères des Vénitiens tourneraint à leur honte dès que leurs redoutables alliés seraient repoussés; il ne chercha pas à défendre les côtes maritimes, et se contenta d'envoyer des renforts à Schaitan-Ibrahim, qui résistait aux Impériaux, et à Ainegi-Soliman, qui combattait les Polonais.

Mais les Vénitiens attaquaient avec avantage la Dalmatie, les îles Ioniennes et la Morée. Morosini, leur général, le brave défenseur de Candie, s'emparait de l'île Sainte-Maure, au nord de Céphalonie. Bientôt Coron, dont toute la garnison fut passée au fil de l'épée, Navarrin, Napoli de Romanie, l'ancienne Corinthe, l'ancienne Lacédémone, l'ancienne Athènes, virent sur leurs ruines illustres le drapeau de Saint-Marc à la place du croissant.

En Hongrie, Neuhauzel, Schultz, le petit Waradin, Eperies, Tokai, ouvrirent leurs portes au duc de Lorraine ou à ses lieutenans. Le comte Caprara vint assiéger Tékéli lui-même dans Cassovie. Un ordre du grand-visir attira ce chef des Hongrois à Waradin, et le pacha, qu'il avait eu la confiance d'aller trouver,

l'envoya chargé de chaînes à Constantinople, comme un criminel. Cette perfidie rendit aux Impériaux toutes les places qui obéissaient à Tékéli; les mécontens recoururent à la clémence de Léopold, et se soumirent à lui.

Inquiet d'une suite de revers si constans, le grand-visir crut sauver sa tête en suivant l'exemple et la politique des Kiuperli. Il entreprit de perdre tous les pachas que leurs talens lui rendaient suspects, afin de rester le seul sur qui la confiance de son maître pût s'arrêter: il réussit à l'égard du malheureux Schaïtan-Ibrahim, qu'il sacrifia à sa sûreté; mais il échoua contre Ainegi-Soliman, qui parvint à le faire reléguer dans l'île de Rhodes, et à le remplacer dans un poste moins désirable et plus périlleux que jamais.

Le nouveau visir proclama l'innocence de Tékéli, qu'il laissa reparaître sur la scène, et courut à la tête d'une armée ottomane au secours de la ville de Bude, que le duc de Lorraine assiégeait pour la seconde fois.

Mais la fortune refusait de favoriser les 1686.
armes des sultans; elle souriait sans inconstance au vol rapide de l'aigle des Césars.

La seconde enceinte de la ville était déjà presque ruinée lorsque Soliman parut. Il re-

connut qu'il était impossible de forcer les Impériaux dans leurs retranchemens, et se borna à tenter de jeter du secours dans la place. Quatre pachas, huit mille chevaux et deux mille janissaires eurent ordre de s'ouvrir un passage, et furent repoussés avec perte. Ils renouvelèrent cette audacieuse tentative en plus grand nombre, et avec plus de précaution. Plus semblables à des bêtes féroces, qu'à des hommes, les Ottomans se précipitèrent dans les retranchemens, et les franchirent sous le feu le plus terrible. Ils étaient prêts d'entrer dans Bude, lorsque Caprara et Heusler les chargèrent avec des troupes fraîches, et en firent un tel carnage qu'à peine trois cents janissaires purent-ils parvenir à s'y jeter; encore la plupart d'entre eux étoient-ils blessés.

1686. Les plus braves des musulmans, effrayés de leurs pertes, refusèrent dès-lors un combat inégal, et restèrent spectateurs de l'événement. Les Impériaux, cessant de les craindre, donnèrent, à la vue du grand-visir, un dernier assaut. Abdi-Pacha, gouverneur de Bude, fut tué sur la brèche, les armes à la main. Sa garnison perdit courage, et ne résista plus; elle arbora le pavillon blanc, et demanda quartier; mais la fureur du soldat allemand fut

difficile à arrêter, et à peine deux mille vaincus profitèrent-ils de la clémence du vainqueur. Ainsi la capitale de la Hongrie rentra pour jamais, le 22 août 1686, sous la domination autrichienne; ainsi Bude fut arrachée aux Ottomans qui l'occupaient depuis cent vingt ans, et qui croyaient la posséder aussi long-tems que leur empire.

Le grand-visir consterné s'enfuit plutôt qu'il ne se retira. Le duc de Lorraine ne poursuivit point un ennemi qu'il commençait à ne plus craindre, et s'empara de toutes les places qui demeuraient à découvert. Le prince de Bade prit Simonthorn et Kaposwar dans la Basse-Hongrie. Cinq églises promettaient une longue résistance; les Ottomans avaient abandonné et brûlé la ville pour défendre le château; six étendards rouges, et un noir, arborés sur la principale tour, faisaient connaître qu'ils étaient résolus de se défendre jusqu'à la mort: bravade inutile, soutenue rarement jusqu'à la fin, et qui ne maîtrise pas le sort des armes. En effet, à la vue de leurs remparts ruinés par l'artillerie, les assiégés offraient de se rendre si on leur accordait les honneurs de la guerre. Le pacha, sept beys et toute la garnison, furent forcés de subir, sans conditions, la loi des vainqueurs.

Les entreprises de l'armée impériale ne furent qu'une suite de triomphes. Siclos fut emportée du premier assaut; Essek fut abandonnée, et son pont de cinq milles de longueur, qui s'étend depuis la Drave jusqu'à Darda, fut réduit en cendres. La prise de Sregedin termina cette campagne glorieuse pour les Impériaux, et si funeste aux Ottomans. L'empereur Léopold, non content d'employer contre eux la force des armes, appelait encore la politique à l'appui de ses succès. Il amena les Polonais à céder à la Russie Kiovie et Smolensko, et à ce prix le czar Jean, assis sur le trône de Moskou avec son frère Pierre, qui mérita depuis le nom de Pierre-le-Grand, accéda à la triple alliance de l'Empire, de la Pologne et de Venise. Le prince russe Basile Galitzin attaqua la Crimée, et Sobieski la Moldavie; mais Galitzin fit inutilement le siége de Précop; il en fut repoussé par les Tartares, par la famine et par la peste.

Les Polonais se virent forcés de repasser le Pruth. Le séraskier Mustapha-Pacha attaqua leur arrière-garde à Vallestrimba; une grande partie se noya dans la rivière, ou fut taillée en pièces dans ce lieu funeste aux chrétiens, et justifia, par leur désastre, son nom sinistre de *vallée malheureuse* qui lui fut encore confirmé

depuis. N'étant plus suivi dans sa retraite, Sobieski voulut venger la honte de cet échec en emportant la forteresse de Nemtz. Elle résista quatre jours à l'armée polonaise, et à son artillerie ; le cinquième, elle capitula. Quel fut l'étonnement du vainqueur de Cara-Mustapha quand il vit à quelle garnison il avait accordé les honneurs de la guerre ! Dix-neuf chasseurs moldaves avaient résisté aux Polonais et à leur roi ; dix avaient été tués pendant le siége ; et Sobieski, ému d'admiration, de honte et de colère, vit sortir neuf hommes de la place, dont six d'entre eux portaient sur leurs épaules trois de leurs camarades blessés. Mais de faibles succès, des traits de bravoure isolés, n'étaient rien auprès de si grands revers ; les Ottomans ne se voyaient plus qu'avec effroi environnés de tant d'ennemis et de tant de dangers.

Le peuple de Constantinople ne dissimula pas ses alarmes ; l'uléma, toujours prêt à accuser le gouvernement, jetait à dessein des semences de rebellion ; les places publiques, les cafés, les bézestins, retentissaient de murmures et de plaintes. Les uns déploraient la dissipation des deniers publics ; ils invoquaient les ames de ces milliers de musulmans que la

guerre présente avait dévorés; d'autres peignaient la Hongrie presque entière reconquise par les chrétiens; la Morée enlevée par les Vénitiens, la capitale même menacée de voir les infidèles à ses portes; tous attribuaient les malheurs publics au courroux du Ciel, qui vengeait l'infraction volontaire faite à la trève de vingt ans; tous demandaient la punition de ceux qui l'avaient conseillée, et la révocation du fetfa qui avait déclaré l'agression légitime. Les cris de l'indignation générale arrivèrent jusqu'au sultan. L'écho sinistre des plaintes et des menaces vint le frapper de trouble et de terreur, non pas au fond de son sérail qu'il semblait fuir, mais au fond des forêts, sur la cime des montagnes, où son fol amour pour la chasse, pour ses chiens et pour ses faucons, le faisait courir depuis l'aube du jour jusqu'à la nuit, sans qu'il s'occupât ni de l'empire ni de ses ennemis. Mahomet éperdu accourut dans sa capitale, déposa le muphti qui avait lancé le fetfa, répandit dans tous les quartiers de la ville des émissaires qui lui étaient dévoués, et qui, pour apaiser le peuple, représentèrent que le véritable auteur de la guerre n'était pas le sultan, mais Cara-Mustapha et le muphti; que l'ambition fatale du grand-visir avait été punie de mort,

et que la déposition du chef de la loi venait d'expier sa coupable condescendance; que le peuple devait donc se trouver satisfait. Ces moyens secrets furent appuyés d'actes ostensibles de piété, de zèle et de dévouement au bien public. Mahomet IV ordonna la vente de toutes les pierreries du trésor impérial, et déclara que c'était pour subvenir aux besoins de l'armée. Un impôt fut mis sur les jamis, sur les mosquées, et même sur chaque maison; le caïmacan chargé de le lever le rendit agréable au peuple en ne le faisant peser que sur les officiers du sérail, sur les douaniers et sur le corps entier de l'uléma. Ce fut en vain que l'avarice opposa cette fois le Coran à la volonté du prince; le caïmacan fit mettre aux Sept-Tours plusieurs des chefs, et l'approbation générale seconda des efforts commandés pour le salut de tous.

Quel était donc l'homme sage et prévoyant qui sut, dans cette crise dangereuse, conseiller à son maître une mesure si ferme et si efficace? C'était le digne fils du grand-visir Achmet; c'étoit un Kiuperli qui, destiné bientôt à un plus haut rang, se trouvait à cette époque déjà caïmacan, déjà la seconde personne de cet empire ottoman qui rejette la noblesse

transmissible, mais qui admet l'hérédité des talens, du courage et des vertus. Mustapha-Kiuperli dissipa pour le moment l'orage qui menaçait la tête du sultan son maître; mais il ne conjura pas les revers qui attendaient de nouveau les armées ottomanes.

Faisant céder son orgueil à la fortune, Mahomet IV avait envoyé négocier la paix. L'empereur Léopold exigeait six millions d'or pour les frais de la guerre, l'abandon de toutes les places de la Hongrie, et une satisfaction pleine et entière des prétentions de ses alliés. Le grand-visir Soliman ne regarda que comme une insulte des prétentions si exagérées, et, malgré l'inégalité de la lutte, il rouvrit la campagne, et attaqua le premier.

Le duc de Lorraine marcha contre lui avec l'armée impériale forte de soixante-quatre mille combattans, tous braves, aguerris et bien équipés. Le grand-visir avait cinquante mille hommes, sans compter les Tartares et les Hongrois de Tékéli.

Le prince rencontra Soliman près d'Essek; mais il le trouva campé si avantageusement, qu'il jugea à propos de se retrancher lui-même, et de se tenir sur la défensive. Les Impériaux repassèrent la Drave; les Ottomans les sui-

virent, et ce fut à Mohacz, lieu déjà célèbre par la défaite et la mort du roi Louis II, que les destinées de la Hongrie se décidèrent encore une fois.

Six mille janissaires, soutenus par huit mille chevaux, attaquèrent l'aile gauche du duc de Lorraine. Les janissaires et les spahis revinrent à la charge trois fois; les Impériaux soutinrent leur choc avec tant d'intrépidité, que les Ottomans, écrasés par un feu terrible, plièrent enfin, et prirent la fuite dans le plus grand désordre. Les vainqueurs et les vaincus entrèrent pêle-mêle dans le camp; l'armée musulmane toute entière fut mise alors en déroute, abandonnant ses tentes, ses bagages, et soixante-sept pièces de canon. Huit mille janissaires furent tués avec leur aga; trois mille hommes se noyèrent dans la Drave; deux mille seulement furent faits prisonniers; le grand-visir rétrograda jusqu'à Belgrade.

Cette victoire fut suivie de la conquête de l'Esclavonie, de la réduction de la Transilvanie, dont Michel Abaffi vint apporter l'hommage aux généraux de Léopold; enfin les états de Hongrie, convoqués à Presbourg, déclarèrent de gré ou de force le royaume héréditaire dans la maison d'Autriche.

De tout ce vaste pays que les Ottomans avaient mis un siècle et demi à conquérir, et qu'ils avaient perdu en quatre années, il ne leur restait plus d'autre place importante que la ville d'Agria. Le visir Soliman ordonna à un corps de janissaires et de spahis d'aller y jeter des vivres et des secours; ils refusèrent d'obéir. Le grand-visir réitéra l'ordre; ils refusèrent encore, et déclarèrent qu'ils ne marcheraient pas à moins qu'il ne fût à leur tête. La rebellion gagna comme un incendie: bientôt l'armée entière se souleva; d'abord elle demanda sa solde arriérée, ensuite la démission volontaire de Soliman, quelques-uns même la déposition de Mahomet. Le chef secret de la révolte était Siaus-Pacha, homme inconnu jusqu'alors, mais que l'audace et l'ambition faisaient sortir de la foule. Malgré son courage guerrier, le grand-visir fut effrayé de tant de clameurs; craignant pour sa vie, il s'évada au milieu de la nuit, et alla chercher un refuge aux pieds de son maître, auquel il apporta le premier la nouvelle de l'insurrection de l'armée.

La disparition du visir fut présentée aux soldats comme une trahison. Soliman les livrait à la fois à la merci des chrétiens victorieux, et au ressentiment du sultan irrité. Dans leur

fureur, ils offrirent le visiriat à Siaus. Affectant une fausse modération, il répondit que Mahomet lui seul pouvait conférer une si haute dignité; il exhorta l'armée à envoyer un arhmazar ou requête au sultan, et à ne se porter à aucun excès avant d'en avoir reçu la réponse.

Les troupes déclaraient, dans ce coupable écrit, qu'elles étaient prêtes à marcher sur Constantinople, tout en se défendant d'être entrées en rebellion, tout en protestant de leur respect pour la personne sacrée du souverain; mais elles demandaient la tête du grand-visir, comme celle d'un déserteur et d'un traître; mais elles voulaient que le defterdar et le douanier leur apportassent les deux kistz ou trimestres de solde qui étaient arriérés.

Malgré l'avis de tout le divan, le sultan eut l'imprudence de répondre seulement qu'il satisferait son armée à l'égard de la solde, et que l'argent allait arriver; les rebelles s'écrièrent que Mahomet IV était aussi coupable que le grand-visir, et qu'il fallait le déposer.

Cependant ils s'approchaient de Constantinople; le sultan n'en fut pas plutôt instruit qu'il fit partir le sélictar-aga chargé de remettre à Siaus et le sceau de l'empire, et les tougs du commandement. Aussi adroit qu'am-

bitieux, Siaus reçut les marques de sa nouvelle dignité avec respect et soumission; mais, soigneux de sa propre sûreté, il écrivit que la mort du grand-visir et celle des deux autres coupables manquaient encore au vœu de l'armée. Soliman, le defterdar et le douanier Hussein-Aga, furent sacrifiés, et leurs têtes envoyées au camp. Siaus, rassuré et satisfait, changea de système et fit vœu de servir son maître, et de travailler à calmer les esprits qu'il avait jusque-là excités au désordre. Il essaya de retenir l'armée à Andrinople; mais elle refusa de lui obéir à son tour: telle est l'erreur de ceux qui, ayant donné une impulsion à la multitude, se croient la force de la diriger à leur gré; ils ne sont écoutés, ils ne sont obéis que lorsque qu'ils suivent le torrent. Ainsi Siaus, entraîné lui-même, fut forcé de céder aux cris de la soldatesque, et il entra à Constantinople avec elle.

Reçu avec des marques de distinction qui décelaient toutes les terreurs du sultan, il fit le vain serment d'étouffer la révolte au péril même de sa vie.

Il assembla dans son palais les principaux chefs; et, quelque étrange que dût leur paraître son changement de rôle et de langage, il ne

craignit pas de leur représenter que Mahomet avait consenti à toutes leurs demandes ; qu'il n'était pas coupable des fautes de ses ministres ; qu'il y aurait de l'imprudence et de la folie à déposer un prince trompé ; mais brave, actif, et en état de défendre l'empire pour placer sur le trône ou ses fils, trop jeunes pour gouverner par eux-mêmes, ou ses frères, plus propres à faire des derviches que des sultans. Siaus ne persuada personne ; aucun des rebelles ne témoigna sa méfiance, mais tous se retirèrent bien résolus d'agir malgré lui et sans lui.

De même que les éruptions de l'Etna ne sortent pas toujours par la même bouche ; ainsi les mouvemens séditieux qui menacent les sultans n'éclatent pas toujours dans le même foyer. Ce fut cette fois dans l'Orta-Dgiami, dans la mosquée des janissaires, que se rassemblèrent tous les ennemis de l'infortuné Mahomet. Officiers et soldats se répandirent dans les rues pour ameuter le peuple ; et les uns et les autres, armés de tout ce qu'ils avaient trouvé sous la main, coururent à Sainte-Sophie.

Le caïmacan Mustapha-Kiuperli fut sommé de se rendre à cette tumultueuse assemblée. Là, devant les soldats, le peuple et l'uléma

réunis, le scheik de la mosquée fit le tableau des malheurs de l'empire, nomma les villes et les provinces retombées au pouvoir des chrétiens; il parla des trésors dissipés, des maux présens et de ceux plus grands peut-être encore qui restaient à redouter sous un sultan tel que Mahomet IV; s'adressant enfin au caïmacan, il lui rappela les services rendus à l'état par son illustre famille, et l'exhorta à se montrer digne descendant des Kiuperli.

Le discours du scheik fut interrompu par un mouvement tumultueux; le bruit se répandit que la vie des princes du sang impérial était en danger.

En effet Mahomet, jugeant qu'il n'avait pas d'autre moyen de prévenir sa déposition, avait donné l'ordre que ses frères fussent mis à mort; on disait même qu'il n'avait pas eu horreur de commander le parricide, et que ses propres enfans avaient été enveloppés dans la proscription. Mais ce qu'on ignorait, c'est que le même caïmacan, le fidèle Kiuperli, loin d'obéir au sultan et de servir sa fureur aux dépens du salut de l'empire, avait sauvé la famille impériale, et l'avait placée toute entière sous la sauve-garde des bostandgis et de leurs chefs.

La multitude, transportée de fureur, allait se livrer aux derniers excès, déposer le sultan à force ouverte, et peut-être attenter à sa vie, si Kiuperli ne fût parvenu à se faire écouter.

« Généreux Ottomans, leur dit-il, vous vous » plaignez du sultan régnant, et vous avez rai- » son; il mérite de descendre du trône, mais » ne vous déshonorez pas en le punissant sans » le juger. Ce n'est pas dans le tumulte, c'est » dans le calme qu'une pareille cause doit » s'instruire. La majesté de l'empire et la cou- » tume demandent que le nakib, gardien de » l'étendard sacré, et le scheik, chérif de cette » mosquée sainte, soient envoyés vers Maho- » met pour lui déclarer, au nom de l'uléma, » de la milice et du peuple, qu'il est déposé. » Fiers Ottomans, c'est ainsi que vous accor- » derez votre dignité et votre justice avec » votre vengeance. »

Ainsi Kiuperli, ne pouvant pas espérer de maintenir Mahomet sur le trône, mit au moins ses jours à couvert. Ses sages conseils furent approuvés unanimement: le nakib et le schérif furent chargés du fatal message d'annoncer au sultan son sort: ils remplirent leur triste mission avec le plus grand respect. Mahomet les écouta avec tranquillité; mais ce même

prince, qui devait se trouver heureux de voir qu'on n'en voulût point à ses jours, se répandit bientôt en plaintes amères et en reproches. Il accusa l'uléma d'avoir fomenté la rebellion; il parla de l'équité et de la gloire avec laquelle il régnait depuis quarante ans; il en appela enfin de l'injustice et de l'ingratitude des hommes à la vengeance du ciel.

Mais, voyant la nécessité de se soumettre à sa destinée : « Soit, dit-il, puisque c'est sur ma » tête que doit tomber la colère divine, jus- » tement irritée contre les musulmans; allez dire » à mon frère que Dieu déclare sa volonté par » la bouche du peuple, et que c'est à lui qu'il » appartient désormais de gouverner l'empire » ottoman. »

Mahomet IV fut renfermé au fond du sérail; ses jours respectés furent condamnés à s'user lentement dans la mélancolie et la solitude. Il eût dû se trouver plus heureux d'être mis à mort, et que sa fin eût accompagné sa chute; car l'existence ne devait paraître qu'un long supplice à un prince qui n'avait de passion que l'amour de la chasse, et qui allait languir resserré dans une étroite prison; mais les vicissitudes même de la fortune laissaient dans son cœur l'espérance,

et Mahomet IV déposé eût répondu à la mort comme Mécène.

Quoi qu'il en soit, son règne est un des plus remarquables de l'histoire ottomane : il offre une longue carrière ouverte au milieu des orages, et signalée par des triomphes achetés si chèrement, qu'ils amenèrent l'époque fatale où les sultans commencèrent à être, pour jamais, aux prises avec l'adversité. La fortune qui mit aux regards du vulgaire la liberté de l'Europe en danger sous les murs de Vienne, changea en un seul jour les succès des Ottomans en revers et leur orgueil en terreur.

C'est une grande et belle question de demander ce que serait devenue l'Europe, si Vienne fût tombée sous l'effort de Cara-Mustapha et de ses musulmans. Il est possible d'aborder ce problème et de le résoudre.

La première sauve-garde de l'Europe chrétienne se rencontre d'un seul regard dans l'ambition coupable du grand-visir et dans les vues que les contemporains se sont accordés à lui prêter; s'il eut le projet insensé de fonder un nouvel empire et d'élever dans Vienne subjuguée un trône qui rivalisât avec celui des sultans, les provinces qu'il eût assujetties à sa domination sont désignées dans l'histoire, et

les alarmes allaient au-delà des probabilités admissibles. Si Cara-Mustapha eût régné sur la Transilvanie, la Hongrie, et les états héréditaires d'Autriche situés sur la rive droite du Danube, son avarice et son ambition eussent été rassasiées. Les moyens lui auraient manqué pour étendre plus loin ses conquêtes; il eût été forcé de tourner ses armes contre son maître, qui eût marché pour le punir; la guerre eût changé de théâtre, et la seule querelle domestique des Ottomans contre les Ottomans eût suffi pour sauver l'Europe. Déchargeons la mémoire de Cara-Mustapha du soupçon d'une ambition folle; et, pour croire à la vraisemblance du danger que la prise de Vienne eût fait courir à la chrétienté, admettons que le grand-visir et ses soldats ne combattaient que pour la propagation de la foi musulmane et pour l'agrandissement de l'empire du Croissant.

Le divan de Constantinople, le visir, les pachas, les janissaires et les Tartares pouvaient croire que la conquête de Vienne allait entraîner celle de toute l'Europe, que ses basiliques allaient être changées en mosquées, et les fiefs de l'empire en timars musulmans. Mais connaissaient-ils leur présomption et leurs forces? connaissaient-ils l'Europe et ses pactes conser-

vateurs, ces esclaves ignorans d'un sultan plus ignorant encore, puisqu'à cette époque il se faisait montrer sur une carte géographique la Hollande qui résistait à Louis XIV, et qu'il disait avec mépris: « J'enverrai mes gagliondgis » jeter dans la mer, en un jour, ce petit coin » de terre. »

Sans doute, Vienne emportée eût laissé à découvert une partie des contrées de l'Allemagne; sans doute les Tartares et les janissaires eussent porté dans plusieurs provinces le meurtre, le pillage et l'incendie, qui marquent toujours leur passage; mais le joug aurait-il donc atteint tous les états chrétiens? Mais devait-on craindre que la loi du prophète succédât partout sur le sol de l'Europe à la foi de Jésus-Christ?

Le Turenne de l'Allemagne, Montécuculi, n'était plus lorsque Cara-Mustapha vint assiéger Vienne; mais la guerre de trente ans avait instruit d'autres capitaines, et formé les Allemands, comme les Suédois, à l'habitude de la gloire et des dangers. Cara-Mustapha n'aurait pas essayé de passer le Danube; sa marche eût été droite comme celle des bêtes sauvages des forêts; la Bohême hérissée de montagnes, et derrière elle le stérile Brandebourg, n'auraient point appelé son avarice. Au midi, l'Italie était défendue

par les lignes de l'Izonzo, et si la république de Venise avait été forcée de démolir Gradisca par le traité de Cambrai, elle avait élevé sur ses frontières un boulevard plus tutélaire; elle avait fondé, en 1593, la place forte de Palma que l'art et la nature promettaient d'aider à soutenir l'orgueil de son nom. Si Cara-Mustapha et son armée se fussent engagés dans les gorges de Saltzbourg et du Tyrol, la famine ne les aurait-elle pas assaillis? Les Hongrois, qui n'avaient livré aux Ottomans que le passage, qui avaient voulu voir les prétentions de la maison d'Autriche humiliées, mais non pas leur patrie entraînée dans la ruine de la chrétienté, ne seraient-ils pas sortis tout armés de leurs nombreuses forteresses, dont ils étaient restés maîtres? n'auraient-ils pas attaqué tous les convois, harcelé, miné, détruit, affamé les corps d'armée qui les auraient trouvés derrière eux?

Non, sous Mahomet IV, les Ottomans n'étaient plus en état de donner la loi à l'Europe; eussent-ils vu des Kiuperli à leur tête, les tems approchaient, au contraire, où eux-mêmes allaient commencer à craindre de la recevoir.

LIVRE XV.

Avénement de Soliman II. — Meurtre du grand-visir Siaus-Pacha par les janissaires. — Révoltes dans les provinces. — Succès des Impériaux en Hongrie. — Prise de Belgrade par le duc de Lorraine. — Soliman II demande la paix. — Zulficar-Effendi et Maurocordato envoyés à Vienne, sont arrêtés par ordre de Léopold. — Réflexions à ce sujet. — Continuation de la guerre. — Louis XIV soutient la Porte-Ottomane. — Le Seraskier Rejeb-Pacha est battu par le prince Louis de Bade. — Il est mis à mort par ordre de Soliman II. — Situation des Impériaux, des Russes et des Vénitiens. — Visiriat de Mustapha-Kiuperli. — Il entre en campagne, et reprend Nissa. — Ravitaillement de Témeswar. — Prise de Lippa et d'Orsowa. — Succès et revers de Tékéli en Transilvanie. — Triomphe de Kiuperli. — Mort de Soliman II. — Règne d'Achmet II. — Toute-puissance de Kiuperli. — Trame ourdie pour le perdre auprès du Sultan; elle est découverte par un muet. — Le visir fait punir ses ennemis. — Campagne de 1691. — Bataille de Salankemen. — Victoire du prince Louis de Bade. — Mort du grand-visir Kiuperli. — Son éloge. — Misri-Effendi. — Succession rapide de visirs. — Prise de Chio par les Vénitiens. — Description de cette île. — La caravane de la Mecque insultée par les Arabes. — Mort d'Achmet II.

On a vu sous Amurath III les Ottomans attendre avec anxiété que la première pa- 1687.

role, le premier geste d'un nouveau souverain leur décelassent son caractère, et leur annonçassent à l'avance le pronostic de tout son règne. La superstition nationale soumit à cet examen le successeur de Mahomet IV; et cette bizarre épreuve ne fut pas suivie de l'admiration. Soliman II vivait depuis quarante-neuf ans dans le fond du sérail. Le fil précaire de sa vie pouvait être tranché chaque jour; il suffisait que son existence eût causé le moindre ombrage à son frère: mais Mahomet IV croyait n'avoir rien à craindre d'un prince timide et nul, qui passait ses longs et obscurs loisirs à méditer le Coran. Aussi le premier mouvement de Soliman fut de repousser le sceptre impérial que le shérif et le nakib lui présentèrent au nom du peuple musulman. « Pourquoi venez-vous troubler » mon repos? s'écria le malheureux prisonnier. La nature a donné à mon frère le droit » de vous gouverner, et moi je ne suis né, » je n'existe que pour me pénétrer des vérités » éternelles. » — « Prince, il faut obéir, lui » répondirent le shérif et le nakib: vous ne » pouvez pas résister au vœu de vos sujets. » C'est ainsi que Soliman II fut entraîné plutôt que conduit au trône impérial. A peine

y fut-il assis, qu'il descendit avec précipitation, et demanda à faire l'abdest. On eût dit qu'il voulait se purifier d'avoir commis un sacrilége; il promenait avec crainte ses regards sur les grands de l'empire prosternés devant lui, comme s'il eût attendu que son frère reparût, et revînt le punir d'occuper sa place. Rien ne pouvait le rassurer : une religion si petite, une pusillanimité si grande, ne permettaient guère d'espérer un règne éclatant, et ne laissaient voir qu'un faible derviche sous les habits d'un sultan.

Aussi, dès les premiers jours de son règne, l'autorité méprisée dans sa personne fut encore moins respectée dans ses ministres. Siaus-Pacha confirmé dans le visiriat par un prince incapable, qui ne savait ni vouloir, ni commander, eut l'imprudence de refuser aux janissaires le présent d'usage à l'avénement de chaque souverain, et crut prévenir l'effet de leur mécontentement en éloignant les plus turbulens de ce corps redoutable. Cet artifice, connu depuis longtemps, tourna contre son auteur, et fit courir aux armes toute la milice. Cette fois ce ne fut point au sérail qu'ils se portèrent, mais au palais de celui qu'ils nommaient un traître et un parjure, et qui, de leur com-

plice était devenu leur ennemi. Siaus s'était mis en défense. Ses gardes, ses officiers, ses amis l'environnaient : la résidence des visirs devint un champ de bataille sanglant, et la résistance fut aussi furieuse que l'attaque : les portes furent enfoncées. Siaus et ses amis défendaient pied à pied l'intérieur du palais : presque tous périrent ou cherchèrent leur salut en sautant par les fenêtres. Le visir, resté seul, disputa, le cimeterre à la main, l'entrée de son appartement ; il abattit à ses pieds jusqu'à seize janissaires. Enfin, las de tuer plutôt que vaincu, il succomba, fut renversé et mis en pièces. La rage des séditieux les porta à commettre l'attentat le plus inouï chez les musulmans : ils violèrent l'entrée de l'appartement des femmes ; et, s'étant saisis de l'épouse de leur ennemi, ils la dépouillèrent de ses pierreries et de ses vêtemens, coupèrent les oreilles à l'aînée des filles de Siaus pour en arracher de superbes brillans qu'ils se disputèrent, et ils allèrent jusqu'à vendre la cadette pour six piastres. Animés au crime par le crime, les janissaires se répandirent dans toute la ville, pillant les maisons et massacrant tous ceux qu'ils rencontraient, comme s'ils eussent été complices de l'offense qu'ils prétendaient avoir reçue du grand-visir, leur victime.

Au milieu de ces scènes d'horreur, l'impassible Soliman, dans le fond du sérail, livré aux pratiques minutieuses de sa piété, ignorait tout, ou du moins n'empêchait rien. L'uléma qui avait favorisé secrètement ces excès monstrueux, commença à en être effrayé lui-même, et jugea qu'il était temps d'y mettre un terme. Le corps entier s'assembla à la porte du sérail, arbora l'étendard sacré, et tous les musulmans furent sommés par les crieurs publics de se réunir sous cette bannière, signal des calamités comme des combats : tout le peuple accourut. Les plus furieux des rebelles vinrent avec soumission déposer leurs armes, protestant qu'ils avaient voulu punir un visir coupable, encore moins leur ennemi que celui de leur maître; et que, loin d'oublier le respect qu'ils devaient au sultan, ils juraient tous d'être prêts à mourir pour lui. Constantinople, livrée à tous les désordres de l'anarchie, présenta, dès ce moment, l'aspect de la plus paisible cité; et de ce jour seulement, Soliman II commença à régner c'est-à-dire, à être obéi.

Le successeur du malheureux Siaus-Pacha fut Coja-Ismaël, l'aga même des janissaires révoltés; car la politique ottomane compose avec le crime quand elle est dans l'impuis-

sance de le punir. Mille exemples prouvent aussi qu'un grand coupable devient dans cet étrange empire l'esclave le plus dévoué de son maître, lorsque la faveur tombe sur lui au lieu du châtiment. Le nouveau grand-visir frappa les rebelles soumis d'autant plus sûrement qu'il avait été leur complice, mais aussi rigoureusement que s'il ne l'avait jamais été; car l'autorité dans un gouvernement despotique est implacable, et le mot de pardon n'exprime que le délai admis par la vengeance. Coja-Ismaël fit arrêter en secret plusieurs des chefs, et une foule d'hommes obscurs furent jetés de nuit au fond de la mer. Les janissaires alarmés étaient au moment de reprendre les armes: déjà ils menaçaient le visir et le sultan, lorsque Soliman II pourvut à son propre salut et à sa tranquillité en exilant son grand-visir dans l'île de Rhodes. Ce fut là un nouvel effet de cette combinaison locale à laquelle est attaché dans l'empire ottoman l'art de conjurer les orages, quand elle est employée dans leur naissance, et qui consiste de la part du souverain à briser à propos l'instrument de sa justice et à sacrifier l'exécuteur de ses ordres. L'application de cette tactique souvent douteuse, mais toujours adroite, quoique peu digne de la majesté sou-

veraine, paraîtra sans doute au-dessus de l'esprit borné du successeur de Mahomet IV; mais il y avait un Kiuperli dans le divan.

Cependant l'incendie de la capitale s'était communiqué aux provinces: Egen-Osman, pacha, à la tête d'un corps de spahis, demandait à main armée le droit dû aux troupes à chaque avénement; et, connu sous le nom de Julus-ackhosi, et sous prétexte qu'on refusait de les satisfaire, il mettait la Romélie au pillage, et venait jusqu'aux portes de Sophia.

Dans l'Anatolie, Ghiédic, pacha, à la tête de quelques milliers de bandits, ravageait toute cette riche partie de l'empire, depuis le golfe de Nicomédie jusqu'à Scutari d'Asie qu'il menaçait.

A la faveur de ces troubles domestiques, les généraux de l'empereur Léopold poursuivaient en Hongrie les succès que lui avait présagés la conquête de Bude; la prise de cette importante place, que les Ottomans possédaient depuis 1541, avait été suivie de la victoire de Mohacz en 1687. Agria, que les janissaires d'Ainejy-Soliman avaient refusé d'aller défendre, venait d'ouvrir ses portes; la forteresse de Montgatz avait subi la même loi: en vain la couragense comtesse de Tékéli y

résistait depuis quatre mois aux armes impériales; vaincue par la famine, elle s'était rendue au comte de Merci, et s'était mise à la discrétion de l'empereur. L'heureux Léopold voyait à la fois la Transilvanie abandonner la protection de la Porte, Michel Abaffi reconnaître la domination autrichienne, et les Hongrois enfin consacrer la succession héréditaire de sa maison sur leur trône; la soumission de toute la Haute-Hongrie avait suivi ce pacte solennel.

1688. Le duc de Lorraine achevait ce glorieux ouvrage lorsqu'il tomba malade, et fut forcé de remettre le commandement de l'armée impériale à l'électeur de Bavière. L'année 1688 commençait : Peterwaradin, Alba-Royale, s'étaient rendus; et la prise de Belgrade par ce nouveau général n'annonçait que trop aux Ottomans qu'en changeant de vainqueur, ils n'avaient pas changé de fortune ni de dangers.

Sur les côtes maritimes, la résistance était plus balancée, mais n'était guère plus heureuse. Les Vénitiens avaient mis le siége devant Négrepont. Les pluies, les maladies, la mésintelligence entre les officiers du pape et du grand-duc de Toscane, avaient forcé le géné-

ralissime Morosini de ne pas pousser plus loin ses succès; mais en Dalmatie, la république avait acquis quatre places fortes, et y avait établi des garnisons.

Telle était, au dedans et au dehors, la situation difficile de la puissance ottomane, lorsque Soliman II fit demander la paix à Léopold. Zulficar-Effendi, un des hommes les plus instruits et les plus habiles de l'empire, et le chrétien grec Maurocordato, drogueman de la Porte, devenu depuis si célèbre par ses talens, son adresse, et le rôle qu'il a joué, furent envoyés auprès de l'empereur, en apparence pour lui faire part de l'avénement de Soliman II, mais avec la mission secrète d'entamer les négociations. Zulficar attendit d'abord que les premières ouvertures vinssent des ministres autrichiens; mais, sur leur silence, il fut forcé de s'expliquer, et il offrit de laisser à l'empereur toutes les conquêtes faites par ses armées dans la Hongrie. La cour de Vienne répondit qu'elle n'entendrait à aucune proposition de paix si la Porte ottomane ne commençait pas par renonçer à la Hongrie et à l'Esclavonie, la Croatie, la Bosnie, la Servie et la Transilvanie; elle demanda de plus pour les Polonais, ses alliés, la Valachie, la

Moldavie et une partie de la petite Tartarie; enfin, pour les Vénitiens, la Morée, une partie de la Dalmatie, et toutes les côtes depuis Corfou jusqu'à Corinthe.

Zulficar et Maurocordato, trop adroits et trop prudens pour répondre : « Les Impé» riaux ne savent pas vaincre, » se renfermèrent dans leurs pouvoirs, qui, dirent-ils, ne les autorisaient pas à consacrer une telle spoliation, et déclarèrent qu'ils attendraient. Pour en hâter sans doute la communication, Léopold fit conduire Zulficar et Maurocordato au château de Puttendorf: ils y furent détenus avec tous les égards dus à leur caractère public. Par ce procédé inusité dans les cours chrétiennes, l'empereur d'Occident affecta de laver l'humiliante coutume établie à la Porte, d'enfermer les ambassadeurs étrangers au château des Sept-Tours, et de les retenir dans la même captivité dont Busbec se plaignait dès le tems du grand Soliman; mais ajoutons, pour justifier la politique ottomane, que le souvenir de la magnanimité de Soliman lui-même est la preuve que, dans cette précaution outrageante en apparence, c'est moins à Constantinople l'orgueil ou l'oubli du droit des nations qui l'a fait pratiquer de tout temps, que l'intention

de garantir les ministres publics contre les insultes que l'indiscipline de la milice ou le fanatisme de la multitude ne manquerait pas de se permettre contre eux chaque fois que les musulmans se voient menacés d'une guerre avec les princes chrétiens. Cette coutume, qui porte un caractère apparent de violence et d'injure, n'est véritablement qu'une sauve-garde: elle porte l'empreinte sauvage que laisse à toutes ses actions un gouvernement farouche qui, sans rejeter l'esprit de la civilisation, ne s'est jamais plié jusqu'à en observer toutes les formes. Quoi qu'il en soit, ces représailles que l'empereur Léopold exerça avec intention, marquent l'ère où le droit de la victoire permit à la dignité européenne de demander à la fierté ottomane compte de ses usages insultans.

La nouvelle du mauvais succès des négociations fut à peine arrivé à Constantinople, que Soliman II ordonna des prières publiques; et l'Atmeïdan retentit de supplications et de gémissemens comme aux temps désastreux d'Œmurath III. Ces signaux de détresse ne jettent pas chez les Ottomans le découragement qui semblerait devoir en être la suite naturelle. Le peuple, aussi superstitieux que son souverain, ne vit dans ces démonstrations religieuses qu'un présage assuré de la pro-

tection du prophète. La multitude n'en porta que plus de respect à un sultan aussi exemplaire, et ne le blâma pas de tenir les mains levées au ciel quand il aurait dû prendre les armes.

Pour mieux assurer l'intervention céleste, Soliman publia de nouvelles défenses de boire du vin, ordonna des jeûnes, des aumônes, et veillant lui-même à la sévère observation des ordres qu'il donnait, on le vit parcourir déguisé les rues de Constantinople, et faire mettre à mort deux malheureux qui vendaient du tabac au mépris des prohibitions : il n'appartient pas au despotisme de connaître la proportion entre la peine et le délit.

Le sultan s'occupa enfin de ce qui aurait dû être sa première pensée ; il se souvint que le Coran lui-même enseignait que c'était un mérite auprès de Dieu de combattre les infidèles, et il déclara qu'il allait conduire en personne son armée en Hongrie.

Des combinaisons politiques procurèrent à Soliman II un puissant auxiliaire, qu'il crut sans doute devoir à la protection du prophète. Louis XIV fit annoncer à la Porte, par l'organe du marquis de Châteauneuf, ambassadeur de France, qu'il allait envoyer quatre cent mille hommes combattre l'empereur d'Al-

lemagne. Les droits de la duchesse d'Orléans sur le Palatinat, comme sœur du dernier électeur Charles-Louis, mort en 1685, furent les motifs que Louis-le-Grand jugea à propos d'avouer, et la guerre de 1688 commença entre les Impériaux et les Français. Cette formidable diversion rappela sur les bords du Rhin le duc de Lorraine. L'électeur de Bavière se trouva forcé, par le mauvais état de sa santé, à quitter le commandement de l'armée de Hongrie : il fut remplacé par le prince Louis de Bade, moins redouté des Ottomans, parce qu'il en était bien moins connu; mais ils n'allaient pas tarder long-tems à le connaître.

Le roi de France ne promettait rien moins au sultan que de lui abandonner toute la Hongrie, et de ne se réserver des conquêtes éventuelles que l'Allemagne et la ville de Vienne. Sur la foi de si grands efforts et de si brillantes espérances, le pacifique Soliman s'arma, quelqu'étranger que fût pour ses mains le poids d'un cimeterre : il s'avança à la tête de l'armée ottomane jusqu'à Sophia; mais, à peine arrivé dans cette ville, il apprit que Sigeth était tombé au pouvoir des Impériaux, qu'il croyait réduits à la défensive : son en-

thousiasme belliqueux se dissipa sans même qu'il eût vu l'ennemi. Il confia le commandement de l'armée au séraskier Regeb-Pacha, et laissa partir les Ottomans, se bornant à les accompagner de ses prières.

1689. Ils entrèrent en Hongrie sous la conduite d'un général incapable, mais plein d'une confiance que ses troupes ne partageaient pas. Les instructions de Regeb portaient l'ordre de ne point hasarder de bataille, d'observer seulement les Impériaux, et de s'opposer à leurs progrès. Son respect pour la volonté de son maître se trouva soumis à la plus bizarre et à la plus superstitieuse crédulité. Regeb menait à sa suite un astrologue, et la déférence aveugle de ce séraskier pour d'absurbes visions régla les mouvemens de l'armée sur le cours des astres : c'est ainsi qu'on le vit attendre le prince de Bade près de Passarowits, sur les bords de la Morawa, dans la plus mauvaise position. Les Ottomans, découragés avant de combattre, furent mis dans une déroute complète, et ne se rallièrent que sous le canon de Nissa; le vainqueur les y poursuivit; le séraskier ou plutôt son astrologue tentèrent une seconde fois le sort des armes, les astres ne pouvant pas avoir tort. Quinze mille Impériaux,

commandés par le prince Louis de Bade, et sous lui par Picolomini, Vétérani, Heusler, Stahremberg et Palfy, noms célèbres dans l'histoire militaire de l'Autriche, attaquèrent quatre-vingt mille Ottomans, et leur tuèrent dix mille hommes dans la mémorable journée de Nissa, qui laissa la Bulgarie sans barrières et sans défense. L'armée victorieuse entra dans cette dernière ville, s'avança jusqu'à quatre lieues de Sophia, revint ensuite sur ses pas combattre et mettre en fuite Tékéli qui couvrait Widin, et termina ainsi la campagne de 1689, aussi glorieuse pour les Impériaux que désastreuse pour les Ottomans.

Soliman, qui était resté en prières à Sophia, se hâta d'en sortir à l'approche de l'ennemi. Dès qu'il eut pourvu au soin de sa sûreté, il songea à venger sur le séraskier Regeb, bien moins l'affront imprimé par lui aux armes ottomanes dans sa désobéissance, que l'injure faite à la religion dans sa crédulité : plein d'une pieuse indignation, le sultan, pour qui la première qualité était celle de musulman, et aux yeux de qui le premier crime était la transgression des préceptes de la loi, demanda compte au superstitieux séraskier de la foi qu'il avait donnée à cette science théurgique,

condamnée par le Coran; et il le fit mettre à mort.

Cependant Zulficar et Maurocordato n'étaient pas tellement resserrés au château de Puttendorf, que leur captivité même ne pût être utile à leur maître; ils trouvèrent moyen de faire connaître à Constantinople quelle était la situation de l'empereur Léopold, et d'avertir que les dangers n'étaient pas aussi imminens qu'ils le paraissaient. On sut par eux que les Impériaux étaient obligés d'envoyer leurs meilleures troupes contre la France; que la cour de Vienne était obligée de faire de nouvelles levées; qu'elle manquait d'argent, et se trouvait déjà en arrière de plus de cent millions; qu'enfin les places de la Hongrie n'étaient pas approvisionnées, et que la ville même de Bude était sans munitions de guerre ou de bouche.

L'empire ottoman, au contraire, pouvait faire de faciles efforts, et en attendre les plus grands succès, si ses ressources étaient enfin mieux dirigées. La prospérité des armes chrétiennes avait plus d'éclat que de solidité; leur triomphe ne pouvait pas amener de résultats décisifs. Les alliés de Léopold ne frappaient point de coups vigoureux; parmi eux

les Polonais demeuraient spectateurs, et ne passaient pas le Niester, qui les séparait d'une armée ottomane. Les Russes, au nombre de deux cent mille, se consumaient devant les lignes d'Or-Capi ou de Précop, qu'ils désespéraient de forcer. Dans la Morée, les Vénitiens n'obtenaient aucun avantage : leur intolérance religieuse avait même armé contre eux les Grecs, qui ne devaient voir en eux que des libérateurs. La guerre se continuait donc mollement sur tous les points du vaste empire ottoman. L'empereur Léopold en était réduit à se repentir d'avoir exigé trop : mais on s'étonnerait aussi qu'un faible et timide sultan osât à son tour refuser tout, si l'on ignorait plus long-tems que ce moment était l'époque de l'arrivée d'un grand homme au visiriat.

Un troisième Kiuperli, dont les conseils pleins de vigueur dirigeaient le divan depuis quelques années, Mustapha, digne de renouveler ses ancêtres Mehemet et Achmet, venait d'être fait grand-visir par Soliman II. Ce prince, sans talens, mais non pas sans bonnes intentions, récompensa dans cette circonstance, par la première dignité de l'empire, le savoir, l'activité, la prévoyance et

l'intrépidité que Mustapha avait montrées toujours, et récemment encore dans le poste de camaïcan, au moment de la déposition de Mahomet IV : il restait à savoir ce que ce grand homme d'état pouvait valoir à la guerre; sa noble ambition et son courage ne le laissèrent pas long-tems ignorer.

Le nouveau grand-visir entra au visiriat, entouré de la confiance du sultan, de celle du peuple et même de l'uléma. A peine eut-il pris le tems nécessaire pour que l'ordre et l'économie succédassent dans l'administration intérieure aux déprédations et aux abus, qu'il fit résoudre dans le divan la continuation de la guerre : le muphti, les ministres, Soliman lui-même, penchaient pour la paix, pourvu qu'on l'obtînt honorable. Kiuperli s'éleva contre un vœu si pusillanime : « Le Coran, dit-il, défend de traiter avec les » infidèles avant de les avoir vaincus; le » prophète qui a dicté cette loi nous accor» dera les moyens de l'accomplir : celui-là » ne doit pas compter sur le succès, qui » doute de la Providence. »

Il fit alors le tableau des ressources de l'empire : il montra les finances, naguère épuisées, rétablies par une sage et ferme direction; il prouva que les armées pouvaient être aussi

facilement remises au complet que payées régulièrement; il osa promettre la victoire à ceux qui ne pensaient qu'à obtenir la paix.

Les effets prouvèrent que les promesses de Mustapha Kiuperli n'étaient pas vaines. Les musulmans accoururent en foule sous les drapeaux d'un visir qui portait un nom chéri de la fortune; et, dès les premiers jours du printems de l'année 1690, il parut, avec quarante-cinq mille hommes d'infanterie et quarante mille chevaux, sur le territoire des villes hongroises reconquises par les Impériaux, mais que les Ottomans avaient le droit de regarder comme leur patrimoine après une si longue possession.

La première place attaquée fut Nissa. Située sur la route de Belgrade à Sophia, cette ville est au-delà de la Morawa, la seule barrière qui puisse empêcher des vainqueurs de pénétrer jusqu'au cœur de l'empire européen des sultans. Le comte Stahremberg commandait dans Nissa avec trois mille fantassins et quatorze cents chevaux. Le siége fut poussé avec tant de vigueur, que, malgré la plus vive et la plus glorieuse résistance, au bout de vingt-cinq jours de tranchée ouverte, Nissa capitula. Cette conquête ouvrit à Kiuperli le chemin de Belgrade. Les Impé-

riaux n'avaient prolongé jusqu'à l'extrémité la défense de Nissa, qu'afin de retarder la marche du grand-visir. Pendant ce délai, la place menacée avait été mise en état de défense, et Belgrade se présentait fortifiée de nouveaux ouvrages : tout ce que l'art défensif, qui se perfectionnait en Europe presque d'année en année, pouvait offrir de ressources, avait été employé depuis deux ans pour assurer cette conquête aux Impériaux, qui l'avaient ressaisie. Belgrade était donc devenue presque inattaquable, quand Kiuperli s'approcha pour l'investir : il se borna d'abord à resserrer la place de près ; mais il apprit bientôt que les différens chefs des troupes impériales réunissaient leurs divisions, et marchaient pour délivrer la ville assiégée. Le prince Louis de Bade et Veterani, qui avaient abandonné Nissa à son sort pour aller secourir Heusler pressé dans la Transilvanie par Tékéli, revenaient à marches forcées. Le grand-visir jugea quel danger il y aurait à les attendre ; il ouvrit la tranchée, et commença les attaques seulement avec la moitié de son armée, destinant l'autre à disputer le passage de la Save, le seul point par lequel on pût arriver jusqu'à lui. Huit mille Impériaux renfermés dans Belgrade, réunis aux Bulgares et aux Serviens

enrégimentés, faisaient craindre une longue résistance. Les nouveaux ouvrages augmentaient les difficultés de l'attaque, et avec elles le courage des assiégés : un accident vint, le huitième jour, favoriser Kiuperli au-delà de ses espérances. Une bombe lancée au hasard fit sauter le principal magasin à poudre : un pan de muraille tout entier s'écroula dans l'explosion. Les fanatiques musulmans se crurent au tems d'Amurath I, en faveur duquel les historiens grecs et turcs s'accordent à dire que le Ciel fit tomber dans une nuit le rempart de la ville de Colina. Kiuperli, profitant de l'événement et de la disposition des esprits, fit donner l'assaut. Les assiégés éperdus ne songèrent qu'à fuir. Les Ottomans, au lieu d'ennemis, ne rencontrèrent que des cadavres ensevelis sous les décombres. Les brèches se trouvèrent assez larges pour permettre aux escadrons d'y passer ; ceux des assiégés qui avaient survécu aux terribles suites de l'explosion, avaient abandonné les remparts, et même la ville : tous se jetaient dans les bateaux ou à la nage, et se hâtaient de mettre soit le Danube, soit la Save entre eux et le vainqueur. Jamais Belgrade n'avait présagé plus de résistance; jamais sa conquête n'avait coûté

moins de tems et d'efforts. Maître de cette place forte, le grand-visir courut ravitailler Téméswar, que les Impériaux bloquaient depuis trois ans.

1690. Entouré des marais qui rendent cette ville inabordable, aidé de cette admirable patience, de cette rare sobriété qui distinguent les Ottomans dans tous les siéges qu'ils soutiennent, le brave Coja-Giaffer-Pacha avait défendu Téméswar contre toutes les attaques. Mais il était aux prises avec la famine; ses soldats n'étaient plus soutenus que par sa fermeté, sa constance et son exemple, lorsqu'un convoi de vivres, accompagné de troupes de secours, entra dans la ville réduite aux abois. Ce fut un spectacle déplorable, mais dont la guerre offre de fréquens exemples, de voir arriver dans Téméswar cinq cents spahis conduisant chacun deux chevaux chargés de farine, et en même tems les janissaires de la place se jetant comme des animaux affamés sur le convoi, et dans leur avidité se combattant les uns les autres, et se faisant tuer sur les sacs même que les spahis voulaient les empêcher de dévorer.

Kiuperli, dont l'activité secondait le bonheur, répara en peu de jours les brèches de Belgrade; et, parcourant bientôt après la rive gauche du Danube, il s'empara de Lippa, et

d'Orsowa, qui, située au milieu du fleuve, passait pour imprenable, parce qu'elle semblait inaccessible.

La prise d'Orsowa fut suivie du siége d'Essek, place d'autant plus importante à occuper, qu'elle eût couvert les nouvelles conquêtes, arrêté les mouvemens des Impériaux, et ouvert l'Esclavonie aux Ottomans. Hussein, pacha de de Bosnie, fut envoyé pour investir Essek; mais le duc de Croï, qui commandait dans Belgrade et avait échappé à la mort comme par miracle, puisque ses soldats l'avaient retiré à demi-enseveli sous les débris de l'explosion, le duc de Croï, un des meilleurs officiers de l'armée impériale, avait eu le tems de se jeter dans Essek avec quatre cents hommes d'élite. Les Ottomans, sans tranchée ouverte, sans se couvrir d'aucun ouvrage, attaquèrent la contrescarpe avec une intrépidité digne des tems héroïques de leur histoire : le duc de Croï et le comte de Stahremberg, à la tête de la garnison, se présentèrent avec tant de valeur, que le premier assaut fut repoussé. Plus animés que découragés, les assiégeans se préparaient à un nouvel effort, lorsqu'Essek dut sa délivrance à un stratagème dont la simplicité et le succès attestent que l'ignorance militaire des Ottomans

n'était comparable qu'à leur bravoure. Trois prisonniers furent amenés au duc de Croï, qui leur témoigna son estime et sa surprise de la hardiesse et de l'imprudence de la dernière attaque. Ils répondirent que le pacha de Bosnie avait risqué d'emporter Essek du premier assaut, parce que le bruit courait qu'une armée de secours s'approchait. Sur cette notion le duc envoya avec autant de diligence que de secret tous ses instrumens de musique militaire et quelques troupes sur la rive opposée de la Drave. Au milieu de la nuit, des feux disposés à dessein parurent sous différens points, tandis que toutes les trompettes, les tambours et les timbales se firent entendre à la fois. Le pacha de Bosnie, ne doutant pas que ce signal n'annonçât l'arrivée de l'armée impériale toute entière, prit l'alarme, abandonna son camp, et ramena avec précipitation ses troupes ottomanes jusque par-delà les frontières de son pachalic, où il se crut à peine en sûreté.

L'armée dont le nom seul avait valu tous les avantages d'une victoire, loin de venir secourir Essek, marchait, sous les ordres du prince Louis de Bade, contre Tékéli, qui s'avançait en Transilvanie de succès en succès. Ce fameux ennemi de la maison d'Autriche, tour à tour

puissant et heureux, ou battu ou réduit à l'état de fugitif, avait combiné son invasion avec les opérations de l'armée du grand-visir. Tékéli, soutenu du titre de roi de Hongrie que Soliman II venait de lui confirmer, aidé plus activement encore par seize mille janissaires, deux mille spahis et neuf pachas qui avaient ordre de lui obéir, l'infatigable Tékéli était vainqueur du général Heusler, qu'il avait même fait prisonnier auprès du défilé de Témeswar, à trois lieues de Cronstadt : des guidons, des drapeaux, des pièces de canon étaient les trophées de sa victoire. Les débris de l'armée allemande ne s'étaient ralliés que sous les murs d'Hermanstadt, lorsque le prince de Bade vint arrêter les progrès de Tékéli, que toute la Transilvanie recevait déjà comme un libérateur. Le vainqueur d'Heusler retrouva les revers de la fortune auxquels il était accoutumé. Son triomphe fut court, et ses brillantes espérances furent détruites en un moment. A l'approche du prince Louis qui amenait des forces imposantes, Tékéli, n'osant se mesurer avec un si redoutable adversaire, se retira pas à pas; chaque jour il fut abandonné par un allié. Poursuivi de lieu en lieu, ne pouvant prendre aucun repos, il faillit tomber entre les mains du prince de Bade au

passage de la rivière de Mariemberg. Chargé des reproches des Transilvains qu'il abandonnait à eux-mêmes, du dédain des musulmans qui l'accusaient de trahison, pressé par les Impériaux qui lui rendaient haine pour haine et cruautés pour cruautés, Tékéli fut trop heureux de trouver libre le passage de Bocz, et de se réfugier en Valachie.

La prise de Belgrade, malgré l'invasion infructueuse de Tékéli en Transilvanie et la levée honteuse du siége d'Essek par Hussein pacha, n'en laissa pas moins toute la gloire de la campagne de 1690 aux armes ottomanes et au grand-visir Kiuperli. Il revint à Andrinople, où l'attendaient les marques honorables de la reconnaissance du sultan. Une entrée triomphale fut la récompense que reçut le conquérant de Belgrade, le vainqueur des chrétiens, le visir habile et heureux qui rendait le lustre au nom ottoman, terni par dix années de défaites et de revers.

Mustapha Kiuperli remplissait la vocation héréditaire attachée à son illustre famille : la gloire était la compagne de ses entreprises à la guerre; la prospérité et l'abondance étaient les fruits de sa ferme et sage administration au

dedans; l'épée à la fois et l'égide de l'empire, il devint encore l'arbitre de ses destinées.

Une lente hydropisie conduisait Soliman II au tombeau: les grands de l'empire jetaient, pour lui succéder, les yeux sur un fils de Mahomet IV, et désiraient asseoir un enfant sur le trône des sultans; Kiuperli déclara qu'Achmet, le frère de son maître, l'aîné des princes de la maison impériale, était désigné par la loi, et que ce serait lui qui régnerait. Il y allait de la tranquillité publique qu'il ne s'éloignât pas pendant que Soliman achevait de vivre. Le grand-visir laissa respirer les Impériaux, ajourna de nouveaux triomphes, et reçut les derniers soupirs du sultan sous le nom duquel il régnait. 1691.

Ce prince mourut en 1691, au moment où la campagne de Hongrie aurait dû se rouvrir. Il régna trois ans et neuf mois. Souverain sans esprit, sans moyens, sans aucune qualité qui l'ait rendu digne du rang de sultan, mais non pas sans vertus privées, ses bonnes intentions lui tinrent lieu de capacité. Le choix qu'il fit de Kiuperli pour grand-visir prouva qu'il ne manquait pas de discernement; mais il faisait plus de cas des vertus que des talens, et ce fut par un hasard heureux que Kiuperli se trouva

à la fois l'homme le plus vertueux et le visir le plus capable. Soliman II était austère, religieux, sobre, et si scrupuleusement attaché à la loi, qu'il est cité pour exemple. Il était en même tems si simple et si ignorant, que le nom des choses les plus vulgaires, et de l'usage le plus journalier, lui était inconnu. Mais Mustapha Kiuperli pensait, ordonnait, agissait, gouvernait pour lui. La soumission entourait le trône; la sagesse dictait les ordres du souverain. Aussi le règne court de Soliman II fut-il loin d'être le moins glorieux et le moins respecté.

Le frère du dernier sultan occupa donc le trône sous le nom d'Achmet II. Ainsi l'ordonnaient en apparence les lois fondamentales de l'empire; ainsi l'ordonnaient plus sûrement encore la volonté du grand-visir Kiuperli, et son intérêt personnel. On devait retrouver dans Achmet la même incapacité, la même ignorance, la même crédulité, qui avaient caractérisé Soliman; mais le génie de Kiuperli dirigeait les destinées ottomanes. Il avait retrempé tous les ressorts du gouvernement, et relevé le courage de la nation. Dans les monarchies européennes l'impulsion vient du trône : ici l'invisible souverain manque sans danger d'énergie; un seul

homme y supplée, et l'aveu du maître suffit pour régénérer tout un peuple. Ainsi l'étendard du prophète voyait réunis sous son ombre sacrée plus de combattans que n'en appelait la voix du visir. Depuis long-tems, ses prédécesseurs étaient forcés d'invoquer la loi religieuse pour former ou compléter l'armée; il ne l'invoqua que pour la diminuer. Les soldats, dans leur enthousiasme, confondaient leur devoir et leur amour. Ils accouraient, les uns enivrés de leur gloire présente, les autres avides d'une gloire prochaine, se ranger sous les drapeaux de l'heureux et brillant Kiuperli. L'admiration eût hésité à attribuer cette noble ardeur à leur confiance dans les talens, le bonheur et le courage du grand-visir, ou à leur espérance de mériter sur les champs de bataille la couronne du martyre et le nom de Gzy.

L'armée, rassemblée sous les murs d'Andrinople et de Gerssie, devenait chaque jour si nombreuse que les pachas des provinces eurent ordre de ne rien envoyer au-delà de leur contingent. « Les Ottomans, écrivait Kiuperli à ces » commandans, n'ont pas besoin d'être si nom- » breux pour vaincre les infidèles; la route est » longue d'Andrinople à Bude, et je ne veux » pas manquer de vivres avant d'arriver. »

La jactance ne messied pas plus aux grands hommes que la modestie; leur fortune utilise tout. Kiuperli, par l'annonce seule de ses vastes projets, faisait croire à leur succès. Il enflammait tous les courages; il était l'idole des soldats; mais les courtisans d'Achmet II ne le voyaient pas avec des yeux aussi bienveillans. Aux pieds du trône l'envie s'agitait pour le perdre; elle arrivait en rampant jusqu'aux oreilles d'un prince faible et crédule, disposé à tout écouter comme à tout croire.

1. Pendant que les plus hardis desseins, les
169 plus nobles travaux, occupaient Kiuperli, le kislar-aga et d'autres officiers du sérail, ennemis de son mérite et jaloux de sa puissance, le calomniaient auprès du maître. Ils lui faisaient un crime de l'amour même de l'armée. « Le » grand-visir, disaient ses perfides accusateurs, » a gagné les janissaires; il n'attend que le » moment où le camp d'Andrinople sera levé » pour faire proclamer sultan Mustapha, un » fils de Mahomet IV. » L'absurdité d'une telle imposture ne pouvait être discernée par un prince aussi faible, aussi borné qu'Achmet, qui, au rapport du prince Cantemir, ne savait répondre que : « *Kosch*, *kosch* » (soit, soit),

à ce que lui disait quiconque approchait de sa personne.

L'ordre fut donné de faire venir le grand-visir, et de le mettre à mort à son arrivée dans le sérail. Le plus singulier des hasards empêcha un crime et sauva la vie à un grand homme ; Kiuperli dut son salut à un muet.

Il semble que, dans l'Orient, le despotisme se plaise à rassembler autour de lui ce que la nature offre d'êtres vivans les plus bizarres et les plus dégradés. Dans cette ignoble foule qui peuple le sérail, les muets occupent la place que remplissaient jadis les fous et les bouffons dans les palais des souverains de l'Europe. Le despote sourit à leur gaieté grossière, aux moyens ingénieux par lesquels ils entendent et se font entendre, la nature elle-même semblant les aider à réparer ses torts. Les muets, qui ne sont rien moins que les exécuteurs des vengeances secrètes du sultan, mais seulement ses tristes jouets, ont pour fonctions habituelles de tenir levée ou baissée la portière de l'appartement où se trouvent leur maître.

Pendant que le kislar-aga, seul avec Achmet, employait toute son astuce à noircir la conduite de Kiuperli, et amenait le sultan à donner l'ordre de sa mort, le muet de service eut

la curiosité de lever la portière dont il avait la garde. Les gestes et le mouvement des lèvres lui apprirent que c'était la perte du grand-visir qui se concertait. Un sentiment d'humanité, d'intérêt, peut-être de reconnaissance, porta le muet à courir au palais de Kiuperli. Il parvint à l'instruire par signes du danger qui le menaçait. Il était tems ; à peine Kiuperli eut-il compris l'importance d'une pareille révélation, et l'étendue d'un tel service, que le kiaïa des bostandgis lui apporta un ordre de se rendre au sérail. Le grand-visir, calme et dissimulé, ordonna devant l'officier qu'on amenât ses chevaux, et, sans marquer le moindre trouble, il l'engagea à retourner annoncer son arrivée; mais aussitôt après le départ du kiaïa, au lieu de se rendre au sérail, il fit venir chez lui l'aga des janissaires et les commandans des odas, qui tous lui étaient dévoués. Il leur expliqua en peu de mots quel pressant motif l'avait porté à les convoquer à une heure si avancée. On était au milieu de la nuit. Il leur exposa que ses dangers étaient les leurs; que la vengeance de ses ennemis s'étendrait jusque sur eux-mêmes. Enfin, après leur avoir recommandé la gloire de l'empire, dont il les regardait désormais comme les seuls appuis, il leur déclara qu'il

était résolu, s'ils y consentaient, de remettre le sceau impérial entre les mains du sultan. « Il » veut le reprendre, leur dit-il ; mon devoir » est de lui obéir, et ma conscience m'en fait » une loi. S'il ne me demande pas ma tête, je » ne m'éloignerai pas moins ; j'entreprendrai » le bénit pélerinage. Mes amis, mes cama- » rades, que Dieu guide vos pas ; que la pro- » tection toute puissante vous serve de bou- » clier dans les batailles que vous livrerez aux » Giaours. »

L'adroit Kiuperli ne voulait que sonder et mettre à l'épreuve dans cet instant critique les amis qu'il semblait consulter. Tous s'écrièrent à l'envi : « Nous n'abandonnerons pas notre » invincible général, le défenseur de la foi, le » bouclier de l'empire, notre brave Kiuperli. » Nous ne souffrirons pas qu'il nous abandonne. » Malheur à ses lâches ennemis ! malheur au » sultan lui-même ! Tout notre sang coulera, » visir, avant qu'on ait osé toucher à un seul » cheveu d'une tête aussi chère pour nous que » la tienne. Dispose de nous tous ; nous voilà » prêts à te suivre ; nous ne voulons plus obéir » qu'à toi. »

Assuré de leur appui, Kiuperli écrivit au sultan qu'il ne s'était pas rendu à son ordre

impérial, parce qu'au moment de monter à cheval, il avait reçu la nouvelle que l'armée menaçait d'un soulèvement. Il indiquait même que ce mouvement prenait sa cause dans une injure faite aux soldats par quelques-uns de ceux qui approchaient de plus près la personne du sultan. Le lendemain il envoya au sérail un second message. Cette fois il annonça que l'armée ne s'était pas rendue à ses remontrances, que l'arrogance de la milice s'était accrue, et qu'elle demandait le bannissement du kislar-aga, et la punition exemplaire de son secrétaire. Achmet se trouva dans une grande perplexité. Le kislar-aga y mit un terme, en prenant de lui-même le parti le plus sage et le plus prompt. Il vit sa trame découverte, et eut la prudence de ne pas attendre un troisième message. Il se fit honneur auprès du sultan d'un dévouement forcé, et fut le premier à le supplier de le sacrifier comme une victime nécessaire, et le pressa de consentir à son exil. Le kislar-aga aima mieux partir pour l'Egypte avec ses trésors, que de laisser sa tête à Andrinople ; il disparut. Achmet, qui n'avait pas protégé un de ses premiers officiers, défendit encore moins un personnage aussi subalterne que le secrétaire du kislar-aga. Cet obscur agent

fut livré à Kiuperli, qui le fit pendre sur-le-champ avec la marque distinctive de son office, l'écritoire d'argent attachée à sa ceinture. Affermi dans son poste, plus puissant que jamais, le grand-visir fit quitter à l'armée le camp d'Andrinople, et ouvrit la campagne de 1691.

Kiuperli arriva à Belgrade, à la tête de cent mille hommes qui se croyaient invincibles sous lui. Le prince Louis de Bade, qui commandait les Impériaux, était à Péterwaradin, avec soixante-six mille hommes. Le grand-visir marcha sur-le-champ contre lui dans le dessein de le faire rétrograder jusqu'à Bude s'il refusait le combat. Le prince Louis lui épargna la moitié du chemin. Il se porta sur Carlowitz, et de là sur Salenkemen, château ruiné sur les bords du Danube, vis-à-vis de l'embouchure de la Theiss.

Là il apprit que l'armée musulmane avait passé la Save, et s'était campée à Semlin, sur le Danube. Le prince de Bade s'avança jusqu'à la portée du canon du camp de Kiuperli; mais, le trouvant assis trop avantageusement, il n'osa pas l'attaquer, et se replia sur Salenkemen. Le grand-visir prit ce mouvement pour une retraite, et le poursuivit. Le lendemain semblait devoir être le jour d'une action générale; mais les Ottomans, à la faveur de la nuit, dérobè-

rent une marche au prince Louis, débordèrent l'armée impériale d'une demi-lieue, et lui coupèrent la communication où se trouvaient ses magasins. Ils se fortifièrent dans cette position, firent des lignes et des redoutes, qu'ils garnirent de pièces d'artillerie. Ce mouvement habile et rapide était peut-être au-dessus des connaissances militaires des Ottomans et de leur général; aussi fut-il conseillé et dirigé par quelques officiers français que le visir avait dans son armée. Les suites en devinrent funestes aux Impériaux. Un convoi de deux cent cinquante chariots, sorti de Péterwaradin, fut intercepté; un corps de cinq mille hommes, qui arrivait au camp impérial, fut aperçu comme il débouchait d'une forêt, sans précaution et sans défiance. Les cinq mille hommes furent chargés, enfoncés et détruits avant presque d'avoir eu le tems de se former. Le corps entier, après une vive résistance, fut taillé en pièces ou fait prisonnier.

Ce premier succès était du plus favorable augure pour l'armée ottomane; il devait jeter le découragement parmi les Impériaux. Ils venaient d'être spectateurs passifs du massacre d'un corps nombreux de leurs meilleures troupes sans avoir pu le secourir. Coupés dans leurs

communications avec Péterwaradin, ils restaient sans vivres et sans moyens de s'en procurer. Ayant donc à combattre bien moins pour vaincre que pour échapper à la mort, leur seule voie de salut était de se faire jour les armes à la main à travers toute une armée qui les attendait retranchée derrière un fossé profond, et qui, à dos et sur son flanc gauche, était appuyée par le Danube.

La valeur, la discipline et la confiance des Allemands dans leur général, leur inspira un noble désespoir. Ils marchèrent aux retranchemens, le prince Louis à la tête de leur aile droite, et le comte de Dunewald conduisant leur aile gauche. Ce ne fut qu'à deux cents pas de l'ennemi que le feu de l'artillerie commença. L'infanterie allemande de la droite arriva la première au bord du retranchement. Les janissaires la reçurent avec un feu si vif qu'elle fut plusieurs fois repoussée; ses rangs étaient à peine rompus qu'ils se reformaient. Les assauts se succédèrent pendant quatre heures, que la nuit arriva. Presque tous les officiers généraux furent tués ou blessés.

L'aile gauche soutenait le combat avec moins de désavantage. Les Ottomans, sortis de leurs lignes, avaient cherché à la prendre en flanc,

mais sans succès. La victoire ne se déclarait pas moins en leur faveur, lorsque le prince de Bade accourut, par sa présence, redonner une nouvelle impulsion à ses soldats presque découragés. Ils tentèrent un dernier effort, et parvinrent à forcer le camp, et à déloger les Ottomans des hauteurs où leur artillerie était placée. Ce succès ouvrit un passage à l'aile droite, qui emporta, de son côté, le retranchement disputé si long-temps. Les soldats de Kiuperli, pressés à leur tour, resserrés entre leurs tranchées et le Danube, commencèrent à regarder derrière eux. Dans ce moment, le grand-visir, indigné de voir qu'une victoire presque assurée devenait douteuse, s'avança à la tête de sa réserve. Chargeant lui-même, et payant de sa personne comme le plus brave des janissaires, il ramenait la fortune, lorsqu'une balle de mousquet vint le frapper à la tempe, et le fit tomber mort. Aussitôt la musique guerrière qui précède toujours les grands-visirs, même au milieu de la mêlée, cessa de se faire entendre; le *tabulchanè* cessa de battre tout à coup. Son funeste silence, signal de deuil et de malheur, apprit à la fois aux deux armées que Kiuperli était mort. Les Impériaux redoublèrent d'efforts et multiplièrent leurs attaques; mais chez les Ottomans

une subite consternation frappa tous les esprits; le désordre se mit dans les rangs; la déroute à l'instant devint générale. Eperdus, effrayés, ils lâchèrent pied ou tournèrent bride, et les plus intrépides ne songèrent plus qu'à fuir ou à regagner Belgrade. Vingt-cinq mille hommes, parmi lesquels on comptait six mille janissaires, furent tués ou se noyèrent dans le Danube. Cent cinquante pièces de canon, dix mille tentes et surtout celle du grand-visir, qui se faisait remarquer par sa magnificence; le trésor de l'armée vaincue, des monceaux de drapeaux et d'étendards, tels furent les trophées de la victoire inespérée des Impériaux. Elle mit le comble à la gloire du prince de Bade, et les dépouilles qui lui échurent en partage sont encore aujourd'hui suspendues dans le palais de Carlsruhe. Consacrées à l'orgueil, elles ne devraient l'être qu'à l'heureuse fortune; car la victoire de Salenkemen n'amena que la reddition de Lippa, et ne permit rien au vainqueur que le siége du grand Waradin. Aussi l'empereur Léopold réduisit ce brillant succès à sa valeur, et s'écria, à la nouvelle d'un triomphe acheté si cher : « Dieu me préserve d'être souvent vainqueur » à un pareil prix! » En effet, les cinq mille Allemands tués avant la bataille de Salenke-

men, la foule de généraux, d'officiers et de soldats sacrifiés à l'attaque des retranchemens ou dans le camp, équivalaient à une défaite.

Achmet II pouvait dépenser plus d'hommes que Léopold; mais l'empire ottoman venait de perdre Mustapha Kiuperli. Cet illustre grand-visir réunissait l'habileté du vieux Mehemet son aïeul au courage et à la générosité d'Achmet son père. Tous les sujets de l'empire, musulmans ou chrétiens, bénissaient sa justice, sa modération, son humanité. Tous les soldats admiraient son intrépidité, son génie guerrier, son bonheur. En effet, la plus belle mort couronna une aussi belle vie.

Le successeur de Mustapha Kiuperli ne le fit pas oublier. Arabagi-Pacha, ainsi nommé, parce qu'il était fils d'un charretier, ou qu'il l'avait été lui-même, rentra au bout de quelques mois dans l'obscurité d'où le seul caprice de la fortune avait pu le faire sortir. Bassement avare, stupidement cruel, ce charretier fit place dans le visiriat à un faiseur de bonnets de femmes, Ali, surnommé Tarposchi, alors pacha de Damas. Le grand-visir Kiuperli aimait les Français; ses deux successeurs aimèrent leur argent. L'or de Louis XIV, et l'influence du marquis de Châ-

teauneuf, son ambassadeur, maintinrent dans le divan le système de guerre.

Mais les Ottomans et les Impériaux la continuaient avec une égale mollesse; seulement les premiers restaient sur la défensive. Les autres rentraient de loin en loin dans quelques places; et le grand Waradin, après un blocus de quatorze mois, avait ouvert ses portes au général Heusler. Le vainqueur de Salenkemen était allé sur les bords du Rhin repousser la diversion que faisait le roi de France en faveur du sultan son allié. Les dangers de l'empire ottoman n'étaient pas imminens sur ses frontières septentrionales d'Europe; mais il n'en était pas de même des provinces de l'intérieur, qui servirent de théâtre, à cette époque, à l'événement le plus bizarre, le plus dangereux dans ses apparences, et le plus nul dans ses résultats.

Chaque pays a ses troubles endémiques, qui tiennent à ses mœurs, à ses préjugés, à sa constitution politique; mais, pour l'ordinaire, les révoltes n'ont qu'un seul caractère, et se dirigent contre le souverain. Que le peuple ait à sa tête un Guillaume-Tell, un Maurice de Nassau, un Mazaniello, le succès seul légitime la cause, et les vaincus reçoivent sur l'échafaud le nom de coupables et la mort. Mais, aux pieds

du trône des sultans, la révolte prend autant de formes différentes qu'il y a de corps séparés dans l'état. La milice se soulève, et demande compte au souverain lui-même de ses fautes ou de ses erreurs. Les pachas des provinces se révoltent; mais n'aspirant qu'à une puissance viagère ils se défendent, et n'attaquent pas. Des fanatiques isolés d'intérêts, soit avec les grands, soit avec l'armée, se lèvent au nom de la religion; ils forment une troisième classe de rebelles la plus insensée, parce que son but est toujours vague : ils semblent, comme les quakers, n'être inspirés que par un esprit divin, et sèment les troubles sans aucune espérance d'en recueillir les fruits. On dirait que leur vocation est d'avertir, comme Jonas. Les uns prêchent à main armée, comme Perseiglia, au tems de Mahomet I; comme Schéitan-Culi, sous Bajazet II; d'autres, sans autres armes que la parole, tel que cet absurde imposteur qui, sous le nom de Messie, se présentait devant Mahomet IV pour être la risée de sa cour. Mais aucune des scènes sanguinaires, burlesques ou extravagantes dont l'histoire ottomane avait consacré le souvenir, n'avait encore ressemblé au spectacle qu'offrit non plus un homme obscur, un fourbe inconnu jusque-là, mais un mollah de la ville de Burse.

En 1693, un de ces innombrables descendans de Mahomet, dont le seul privilége est de porter une mousseline verte à leur turban, et d'être suppliciés d'une manière particulière quand ils le méritent; un homme, à la fois effendi et mollah, savant, et même mis au rang des poètes, Misri-Effendi était mollah de Burse. Plein d'une sainte indignation contre la faiblesse du sultan, les fautes des ministres et la mollesse de tous, il leva, de son autorité privée, des milliers de volontaires sous le nom de derviches. Ces enthousiastes, sans paie, sans vivres, mais comptant sur l'assistance divine, et mettant au pillage tous les pays qu'ils traversaient, s'embarquèrent sur le Bosphore. Le même vent du midi, qui jette les nuées de sauterelles sur les rivages de la Thrace et de la Moldavie, poussa à Rodosto cette multitude dévastatrice, aussi dangereuse à rencontrer que les croisés de Pierre l'Hermite. Ce fut au milieu de ce torrent de vagabonds que ce mollah entra dans Andrinople. Ils se répandirent sous les superbes portiques de la mosquée de Sélim II, bâtis avec les débris du palais de l'empereur Adrien. Ces immondes fanatiques firent leurs ablutions dans les belles et riches fontaines qui environnent la cour de ce temple. Il était

midi; la mosquée était remplie de musulmans qui célébraient en commun le Namaz. Misri passa, avec un certain nombre de ses sales disciples, sous le magnifique portail que soutiennent quatre colonnes de vert antique, et levant le rideau de soie qui ferme l'intérieur du temple, il vint mêler ses prières à celles du peuple rassemblé. « Musulmans, s'écria-t-il ensuite, des
» malheurs menacent l'empire; Dieu m'en a
» révélé la cause, et je viens en son nom vous
» la déclarer. Ce ne sont point vos crimes, ce
» ne sont point vos fautes qui attirent sur vous
» la colère du Ciel. Vous ne le cédez pas en
» valeur à vos ennemis; mais l'esprit des infi-
» dèles est entré dans le divan. Il anime, il in-
» fecte les cœurs de dix-sept grands de l'em-
» pire, qu'il faut signaler, qu'il faut punir. Je
» les nomme à regret; mais Dieu le veut. Les
» premiers coupables sont le grand-visir, l'aga
» des janissaires, le caïmacan, le defterdar, le
» reïs-effendi. Ils déshonorent le turban; ils
» déshonorent le nom musulman : qu'ils soient
» mis à mort, ou renoncez à jamais à vaincre
» vos ennemis. Voyez cette sainte armée qui
» marche à ma suite; les cœurs de mes soldats
» sont religieux, leurs mains sont pures, leurs
» esprits sont nourris des préceptes du Coran,

» leurs bras sont armés de la force de la loi.
» C'est à leur tête que je veux affronter les
» bataillons des orgueilleux Giaours, et purger
» le sol ottoman de leur présence impure. »

Aussitôt le bruit se répand dans tout Andrinople qu'un prophète envoyé de Dieu vient de paraître; des flots de peuple se pressent pour le voir, pour l'entendre. Les janissaires, les spahis, leurs officiers remplissent la mosquée; le fanatique Misri s'anime de plus en plus, et continue, pendant quatre heures, ses prédications.

Le visir alarmé voit dans le tumulte l'annonce d'une sédition générale; il envoie le caïmacan prier le mollah de se rendre auprès de lui : « Je suis le serviteur de Dieu, répond
» Misri, envoyé par lui à ses serviteurs, et
» ma mission est toute céleste. Va dire à ton
» giaour de visir que je ne le connais pas, et
» que les ordres que j'exécute viennent de
» plus haut que ceux qu'il donne. »

Le caïmacan se retira. Sur son rapport, le grand-visir tint conseil avec tous les grands, menacés et désignés par le prétendu envoyé de Dieu; ils informèrent le sultan de ce qui se passait, et lui demandèrent ses ordres.

Ce sont ordinairement les princes les plus

faibles qui supportent le plus impatiemment toute idée d'atteinte à leur autorité. Achmet II entra en fureur; il ne parlait que de faire mettre à mort l'insolent mollah qui troublait le repos public; mais la qualité d'émir et de mollah était sa sauve-garde; et, sur les représentations de ses ministres, le sultan se borna à ordonner qu'on s'emparât de Misri-Effendi, et qu'on le ramenât à Burse. Il était naturel de croire qu'après l'enlèvement du chef l'attroupement se dissiperait de lui-même; mais l'ordre ne paraissait pas d'une exécution facile. Cependant le caïmacan se présenta de nouveau devant le prétendu prophète, et lui annonça, avec respect, que sa hautesse, pleine d'estime pour son caractère et de confiance dans sa mission, désirait l'entretenir, et le faisait demander au sérail. L'invitation était appuyée d'une force imposante; et l'aga des janissaires, à la tête d'une troupe nombreuse, s'était fait jour à travers une multitude sans armes, sous prétexte d'amener à Misri un cortége pour lui faire honneur: le mollah regarda autour de lui; et, se soumettant sans résistance, il déclara qu'il était prêt à obéir.

Un chariot ou krabas du sérail l'attendait à la porte de la mosquée. Misri-Effendi y monta

au milieu d'une double haie de janissaires armés. Le commencement de la marche avait l'apparence d'un triomphe; mais, quand la foule eut perdu de vue le nouvel apôtre, on le jeta dans un chariot couvert; on le conduisit à Rodosto, et de là à Burse. Le dernier acte de cette étrange aventure en couronna le dénoûment.

Misri, sans doute à tout hasard, s'était écrié qu'on le reconnaîtrait bientôt, si l'esprit divin l'inspirait, et si Dieu lui-même refuserait de se manifester en sa faveur.

En effet, le hasard voulut, car il n'est pas permis d'admettre ici l'intervention du ciel; le hasard voulut que, deux jours après son départ, il s'élevât un orage épouvantable. Presque toutes les tentes du camp furent renversées; dans ce bouleversement, l'incendie se joignit à la tempête, et plus de mille pavillons furent consumés par les flammes en moins d'une heure. Le peuple vit ce spectacle sans s'émouvoir, et ne douta pas que Dieu ne vengeât ainsi l'insulte faite à son serviteur, à un apôtre de la vérité. Le sultan fut le premier à partager ce préjugé superstitieux. Dans sa terreur religieuse, il écrivit au mollah la lettre la plus respectueuse, où il

accusait ses ministres de l'avoir trompé, finissant par supplier un aussi saint personnage de revenir à Andrinople, pour y donner sa bénédiction aux soldats, comme un nouvel haji-becktash.

Mais les dangers que l'Effendi-Misri venait de courir, l'avaient dégoûté des révélations et du rôle d'apôtre. Il avait vu de près la faiblesse et la versatilité du sultan; il avait vu la multitude plus disposée à l'écouter qu'à le défendre. Il craignit donc que les dispositions d'Achmet ne changeassent dans l'intervalle, et que le mot impérial, *kosch*, *kosch*, ne s'appliquât à sa condamnation comme à son triomphe. Il répondit, avec autant de prudence que d'adresse, qu'il ne doutait pas que son enlèvement ne fût l'ouvrage des grands de l'empire, et non l'effet de la volonté du sublime sultan, dont il avait surpris la religion; qu'il avait oublié l'injure, et la pardonnait à ses auteurs, mais qu'il ne retournerait point à Andrinople, parce que l'esprit divin qui lui avait ordonné le premier voyage, ne lui permettait pas d'en faire un second.

Tel fut le rôle politique que joua, en 1693, le mollah Misri-Effendi; jamais, dans aucun pays, un fanatique ne provoqua à la révolte

avec plus d'audace, ni avec plus d'impunité. Cet homme extraordinaire continua de vivre tranquillement à Burse, et d'y exercer ses fonctions religieuses : son repos et ses loisirs furent encore plus dignes de remarque que sa bizarre entreprise.

Misri-Effendi était lié d'amitié avec le chef de l'église grecque de Burse, Callinique, depuis patriarche de Constantinople. On rapporte qu'un jour, trouvant chez lui un évangile, Misri s'écria : « Prélat, conserve, aussi précieusement que ta vie, ce livre que tu tiens » de la grâce de Dieu ; l'évangile et Jésus-» Christ viennent de Dieu lui-même. »

Quelques musulmans allaient jusqu'à soupçonner Misri-Effendi d'être chrétien. Ses poésies et les emblèmes mystérieux qu'elles renfermaient, venaient à l'appui de cette opinion ; il les faisait chanter dans les mosquées, et cependant quel zélé musulman pouvait entendre sans scandale :

« Je suis toujours avec Jésus et en perpé-» tuelle union avec lui ; je suis le maître de » l'alphabet des mondes : je sais le prix de cet » alphabet inconnu du vulgaire ; il renferme » l'accord secret de Jésus et de Misri. »

L'influence du fanatisme et de l'intolérance

religieuse chez les peuples, est en raison de leur ignorance ou de leurs progrès dans la civilisation, qui éclaire plus ou moins lentement les esprits. Tout ami des hommes, de la vérité et de la sagesse, rendra justice à la modération que les Ottomans, à cette époque, avaient admise dans l'examen et dans la discussion de leurs dogmes. Leur religion ne faisait plus un crime du doute; et Cabizi-Aimé, mis à mort sous les yeux de Soliman-le-Grand, pour avoir opposé l'évangile au Coran et Jésus-Christ à Mahomet, eût été renvoyé absous sous Achmet II. Le muphti, consulté pour savoir si les vrais croyans devaient regarder les poésies sacrées de Misri comme orthodoxes ou comme contraires à la doctrine musulmane, se contenta de répondre : « Le sens de ses » poésies n'est connu que de Dieu et de Misri. » Il ajouta : « Quiconque parle et croit comme » Misri-Effendi, doit être condamné au feu ; » mais Misri-Effendi doit être épargné : il ne » faut pas lancer de fetfa contre ceux qui sont » possédés d'un saint enthousiasme. »

Il serait piquant sans doute d'opposer à ce système de tolérance religieuse chez les Ottomans de 1693, le scandaleux contraste des querelles de l'église gallicane à cette époque, d'offrir

aux chrétiens, chez les musulmans mêmes, des modèles de modération et de raison. L'historien se refuse à ce rapprochement facile à faire; le tableau des révolutions ottomanes ne me commande pas la censure de l'Europe chrétienne, et ne me porte pas à rendre la religion de Jésus-Christ responsable des passions de quelques-uns de ses ministres. Je n'oppose l'animosité des prélats de l'église romaine à la sagesse des muphtis et de l'uléma musulman, que pour mieux montrer les progrès que ces derniers avaient faits vers la raison. Les révolutions religieuses précèdent ou suivent les révolutions politiques. Il était de la nature de la puissance ottomane de s'affaiblir en s'éclairant : aussi ce qu'elle gagnait en lumières, elle le perdait en conquêtes, en force extérieure, en splendeur.

De part et d'autre, la Hongrie ne voyait que des combats continuels et des demi-tentatives sans résultat. L'empire ottoman avait encore une fois changé de visir; mais ni l'empire ni ses ennemis ne s'en étaient aperçus. Le nouveau lieutenant du sultan s'appelait Buyukli-Mustapha.

Pour donner quelque lustre à son visiriat, il se mit à la tête de l'armée, et passa le Da-

nube en 1694, à la mi-juillet. Son dessein était de pénétrer dans la Transilvanie par les mêmes chemins que Tékéli s'était ouverts; mais il apprit que le duc de Croï, qui commandait les Impériaux depuis le rappel du prince Louis de Bade, avait investi Belgrade, et en commençait le siége. Le grand-visir parut le huitième jour à la vue de la place. Les Impériaux, trop faibles pour tenir tête à quatre-vingt mille hommes, se hâtèrent de repasser la Save. Le visir prit leur défaite pour une fuite, et s'attribua, près du sultan, tout l'honneur d'une victoire : il s'attendait à une récompense, quoiqu'il ne l'eût pas méritée. Ses ennemis secrets ne lui préparaient à son retour qu'une punition. Les courtisans qui entouraient le faible et crédule Achmet, lui représentèrent que la gloire de Buyukli-Mustapha se bornait à n'avoir pas été vaincu ; que c'était un ministre inepte et négligent : Buyukli fut déposé et remplacé par Taraboly-Ali-Pacha.

1694. Cette succession rapide de visirs, sous un prince entièrement nul, ne changeait rien à la politique du divan ; il était influencé par les conseils et l'argent de la France ; et l'état de guerre se continuait sans que les puissances belligérantes fussent éloignées de faire la paix ;

Mais elles ne s'accordaient pas sur le point principal. L'empereur demandait l'admission des Vénitiens au traité, et les Ottomans exigeaient qu'ils en fussent exclus.

Depuis la capitulation de Candie, la Porte et la république de Venise ne s'attaquaient plus à force ouverte : en Dalmatie ou dans l'Archipel, l'une et l'autre puissances ne luttaient que de stratagèmes. Carabuse, la Sude et Spina-Longa, étaient restées sous la domination vénitienne; mais la trahison venait de livrer Carabuse aux Ottomans : la Sude et Spina-Longa n'avaient évité le même sort que par la vigilance des commandans qui avaient prévenu la trahison en découvrant et punissant les traîtres. En représailles, les Vénitiens s'étaient présentés devant la Canée; mais un bâtiment français, ayant rencontré une flotte, avait donné avis de son approche. Ils trouvèrent la ville en état de défense, et furent obligés d'en lever le siége au bout de cinquante jours.

Une entreprise plus heureuse vint compenser ces mauvais succès, et pouvait, par son importance, leur faire oublier la perte de Candie, et leur rendre l'empire maritime de l'Archipel, s'ils avaient su également conquérir et conserver.

L'île de Chio s'offrit elle-même aux Vénitiens, et la fortune ne leur laissa que la peine d'aller en prendre possession.

Cette île remarquable par son étendue, importante par sa position, riche par son sol, pittoresque par ses aspects; l'île de Chio, voisine de l'antique Samos, et du poétique rivage de l'Asie-Mineure, fournit à ses possesseurs les célèbres vins de Mesta, chantés par Virgile dans ses Eglogues : elle abonde en cire, en miel et en soie; ses délicieuses vallées n'offrent qu'un jardin continuel d'orangers, de citronniers, de mûriers, de mirtes et de grenadiers; le luxe de la végétation privilégiée y fait naître cette noble gomme réservée pour le sérail, et connue sous le nom unique de *mastic de Chio*. Enfin, cette île célèbre a mérité de disputer à Smyrne, à Rhodes et à Colophon, l'honneur d'être le berceau du prince des poëtes; et son souvenir y est consacré par un monument que la tradition appelle encore aujourd'hui l'*école d'Homère*.

Mais ni les beautés de la nature, ni les souvenirs historiques n'invitaient les Vénitiens à l'occupation de l'île de Chio; les richesses de son sol, la beauté de son port, l'avantage commercial

de sa position, tentèrent seuls ce peuple de marchands.

L'île était habitée par des Grecs et par des Latins venus d'Italie, et surtout des Etats de Venise. Un petit nombre d'Ottomaus suffisait pour contenir les Grecs par la crainte, à peu-près comme les Africains sont contenus dans les Antilles par les blancs de l'Europe. Les Latins, au contraire, vivaient à l'abri de tous les priviléges, sous l'administration de leurs consuls chrétiens. Depuis long-tems ils ne payaient que d'ingratitude la confiance et la bienveillance de la Porte : ils étaient les espions de la république de Venise. La conquête de la Morée les enhardit à servir ouvertement leurs amis secrets; ils conçurent le dessein de leur livrer l'île de Chio, et essayèrent de se concerter avec les Grecs. Ceux-ci, plus prévoyans, quelque mécontens qu'ils fussent de l'oppression où ils gémissaient, préférèrent le joug auquel ils étaient accoutumés, à une liberté éphémère que la république était assez adroite pour leur promettre, mais n'était pas assez puissante pour leur assurer. Ils avertirent le pacha de Chio de se mettre en défense. Les Latins, découverts, se hâtèrent d'appeler les Vénitiens : ceux-ci parurent avec des forces

imposantes. Le pacha se vit forcé de livrer l'île et la place, de peur d'être livré lui-même; et le lion de Saint-Marc fut arboré, sans résistance, sur les remparts où se voyait, depuis plus d'un siècle, le croissant ottoman.

Ce n'était pas que l'empire manquât de forces pour se défendre; mais elles n'étaient pas distribuées sur les points où l'agression était présumable. Le gouvernement incertain et inhabile ne prévoyait aucune attaque, et n'apprenait les entreprises de ses ennemis que quand elles avaient réussi. La majesté du trône devait recevoir, sous Achmet II, tous les genres d'affronts. Il n'y eut pas jusqu'aux Arabes qui osèrent insulter la caravane des pélerins qui allaient à la Mecque. Le khan des Tartares, qui avait entrepris ce pieux voyage, se trouva lui-même un de leurs prisonniers; et, comme ces étranges voleurs ont eu de tems immémorial pour caractère distinctif d'ennoblir le brigandage par la générosité et la bonne foi, ils renvoyèrent le prince sous la seule condition qu'il promettrait d'aller sommer le sultan, au nom des Arabes, de payer le *surreh*, c'est-à-dire, les quarante mille piastres offerts annuellement à leurs tribus depuis Sélim I. Le désordre des finances, les dépenses nécessitées

par la guerre de Hongrie avaient suspendu, depuis quelques années, le paiement de cet humiliant tribut. Achmet II souffrit, comme ses prédécesseurs, ce qu'il ne pouvait empêcher; il composa, et le *surreh* fut payé au scheik du désert.

Achmet mourut au commencement d'une année qui s'annonçait sous de si tristes auspices : la moindre atteinte, portée à la sûreté de la caravane de la Mecque, passait toujours aux yeux de la multitude pour l'avant-coureur d'une grande calamité. La superstition des Ottomans reconnut l'accomplissement du sinistre présage dans la mort de leur souverain : car tel est le respect qu'ils portent à la maison impériale, que le culte qu'ils rendent au rang de chaque sultan leur défend presque de soumettre son mérite à l'examen.

FIN DU TOME SECOND.

ERRATA DU TOME II.

Page 20, ligne 20, l'avarice de l'or, *lisez*, la vue de l'or.
P. 64, lig. 10, Hurick, *l.* Zurick.
P. 226, lig. 12, l'Atméidan, *l.* l'Ocméidan.
P. 258, lig. 23, ainsi qu'après, *l.* ainsi après.
P. 270, lig. 25, Kislar-Aga de Soliman, *l.* Kislar-Aga Soliman.
P. 273, lig. 6, les Bostadgis, *l.* les Baltadgis.
P. 384, lig. 26, Krabah, *l.* Arabah.
P. 386, lig. 19, il, *l.* on.

ERTOGRUL, fils de SOLIMAN-SHAH, chef de la colonie de Sogut; meurt en 1281.

SOLIMAN-SHAH, prince des Turcs, se noie dans l'Euphrate, en 1219.

RBRE GÉNÉ

Soliman II, vingtième
atre ans; meurt en 16

Mahomet IV, dix-neu
gne trente-neuf ans; d
eurt en . . . . . .

Ibrahim, dix-huitième
uit ans; meurt en 1648.

Amurath IV, dix-sep
ègne dix-sept ans; meurt

Othman II, seizième sul
trône en 1618; est dépos
n 1622; il règne quatre a

